Nos 57-58

Janvier-Décembre 1939

REVUE

DE

LINGUISTIQUE ROMANE

PUBLIÉE PAR LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE ROMANE

Razze latine non esistono : ..... esiste *la latinità.*

TOME XV



ABONNEMENTS ET VENTE

PARIS (VIe)
LIBRAIRIE E. DROZ
25, RUE DE TOURNON

1939

SOMMAIRE

Les prochains numéros contiendront :

A. Alonso, Crónica de los estudios de Filologia española (1914-1924) (*Conclusión*). — C. Battisti, Rassegna critica degli studi dialettali sul friulano. — V. Bertoldi, Correnti di cultura e aree lessicali. — O. Bloch, La norme dans les patois. — G. Bottiglioni, Studi Corsi. — Ch. Bruneau, Linguistique française (1937). — F. Brunot, Anciens essais de délimitation des langues en France. — A. Ewert, Les études d'anglo-normand (chronique rétrospective). — A. Griera, Les problèmes linguistiques du domaine catalan. — A. W. de Groot, Le latin vulgaire (chronique bibliographique). — Ch. Guerlin de Guer, Le dialecte et les patois normands. — Id., Dialectes et patois du Nord de la France. — E. Hoepffner, L'état actuel des études sur l'ancien provençal littéraire. — K. Jaberg, Spreu, Staub und Pulver in den romanischen Sprachen. — J. Jud, Problèmes de géographie linguistique romane : 4) *clou* ; 5) *flairer*. — N. Maccarrone, L'evoluzione fonetica nei dialetti dell'Alta Val di Magra. — Id., Studi di dialettologia italiana. — R. Menéndez Pidal, Origen del español antes de 1050. — P. Porteau, L'esthétique de la rime chez les sonnettistes français du xvie siècle. — A. Schiaffini, Alle origini della lingua letteraria italiana. — A. Steiger, La influencia del árabe en las lenguas románicas (crónica retrospectiva). — A. Terracher, Quelques aspects de la francisation des mots latins aux ixe-xie siècles, à propos de imperium > *empire*. — Id., Questions d'histoire phonétique du français : 1) -sco > *-sc* ; 2) le passage de *l̦* à *i̦* ; 3) nasalisation et dénasalisation. — B. Terracini, I problemi della dialettologia pedemontana.

Publications de la Société de Linguistique Romane

La Société de Linguistique Romane publie chaque année une *Revue*, formant un volume d'environ 350 pages (avec cartes), et s'emploie à l'établissement d'une *Bibliographie* critique.

Les **manuscrits d'articles** destinés à la *Revue* doivent être **dactylographiés** et adressés soit à M. A. Terracher, Recteur de l'Université, 9, Quai Kléber, Strasbourg (Bas-Rhin), soit à M. A. Duraffour, Professeur à la Faculté des Lettres, 9, Place des Alpes, Grenoble (Isère).

Les **ADHÉSIONS A LA SOCIÉTÉ** sont reçues par M. Ch. Bruneau, Professeur à la Sorbonne, 3, rue Marié-Davy, Paris, XIVe.

Les **Membres de la Société** en reçoivent les publications contre versement d'une cotisation annuelle de 75 fr. dont le montant doit être adressé *avant le 1er avril* de chaque année à la

« **SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE ROMANE**, 25, rue de Tournon, Paris, VIe » (par mandat-poste, chèque, ou versement au compte de *chèques postaux*, no 2181.04, Paris).

Les **personnes et établissements ne faisant pas partie de la Société** peuvent s'en procurer toutes les publications (y compris les tomes I à XI de la *Revue*, parus à la Librairie ancienne Honoré Champion) en s'adressant à la Librairie E. Droz, 25, rue de Tournon, Paris, VIe.

REVUE
DE
LINGUISTIQUE ROMANE

PUBLIÉE PAR LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE ROMANE

Razze latine non esistono ; ..... esiste *la latinità*.

TOME XV



ABONNEMENTS ET VENTE

PARIS (VIe)
LIBRAIRIE E. DROZ
25, RUE DE TOURNON

1939

TABLE DES MATIÈRES

DESCRIPTION PHONOLOGIQUE [1]
DU PARLER FRANCO-PROVENÇAL
D'HAUTEVILLE (SAVOIE)

INTRODUCTION

1-1. — Hauteville est une commune du département de la Savoie. Elle fait partie du canton de Chamoux dont le territoire s'étend au sud de l'Arc et de l'Isère à la hauteur du confluent de ces deux rivières. La commune est située sur les collines qui forment vers le sud-est les contreforts de la vallée de l'Isère, dite en cet endroit Combe de Savoie. La partie habitée et cultivée du territoire communal est dominée vers le sud-ouest par une croupe boisée recouverte d'arbres d'essences assez diverses, mais presque exclusivement à feuilles caduques (hêtres, frênes, châtaigniers, chênes, etc.). Les paysans sont plutôt agriculteurs qu'éleveurs. Ils cultivent surtout, outre les diverses céréales (notamment le maïs) et les plantes fourragères, la vigne et le tabac. L'altitude varie entre 350 et 600 mètres.

La population a oscillé au cours des trente dernières années entre deux cents et trois cents habitants.

1-2. — Au début de ce siècle les habitants étaient très généralement bilingues : tout le monde comprenait et parlait le français, mais le parler franco-provençal local restait le véhiculé universel de communication entre les indigènes. Actuellement, bien des jeunes au-dessous de vingt ans comprennent le patois, mais ne l'emploient

1. La phonologie, dans le sens qu'on attribue ici à ce mot, est l'étude des faits phoniques envisagés du point de vue de leur fonction dans une langue donnée.

guère, et, pour la plupart des enfants, le français est aujourd'hui la première langue apprise.

1-3. — Du point de vue de la phonétique historique, le patois d'Hauteville est, parmi les parlers franco-provençaux, caractérisé par les traits suivants :

1° Le représentant normal de C latin devant A est la spirante interdentale sourde analogue au *th* anglais « dur » ou au *z* castillan.

2° Le A long, issu notamment de A latin non entravé, est passé à *o* ouvert long, tandis que le *a* long local est normalement le réflexe de E fermé du latin vulgaire.

3° La voyelle nasale antérieure d'aperture moyenne, issue de E (ouvert ou fermé) devant nasale appuyée, a été dénasalisée, et est représentée par *e* ouvert long.

4° Les diphtongues descendantes (complexes vocaliques accentués sur le premier élément) qui paraissent avoir caractérisé un stade de l'évolution du franco-provençal[1], ont été éliminées.

5° Les consonnes finales du gallo-roman sont tombées.

1-4. — Ces traits sont indiqués ici simplement pour orienter ceux de nos lecteurs qui sont accoutumés à classer les patois en fonction de l'évolution de leur phonie. Mais il va sans dire que, dans la présente étude qui est synchronique, l'origine des phonèmes ne nous intéresse pas. Ce que nous pouvons retenir des cinq remarques qui précèdent, c'est 1° que notre parler ne comporte ni diphtongues descendantes, ni consonnes finales (*r* excepté) ; 2° qu'il existe vraisemblablement des phonèmes distincts de réalisation normale [*a*], [*ǫ*] et [*ę*]. Quant à [*þ*], rien ne nous prouve qu'il n'est pas une simple variante d'un phonème unique continuant C latin.

1-5. — La phonologie estime, on le sait[2], avoir son mot à dire en matière d'évolution linguistique : en se plaçant sur des bases

1. Cf. notamment A. Duraffour, *Phénomènes généraux d'évolution phonétique dans les dialectes franco-provençaux*, Grenoble, 1932, p. 33 et suiv.

2. Cf., par exemple, R. Jakobson, *Prinzipien der historischen Phonologie*, *Travaux du Cercle linguistique de Prague*, Tome IV, 1931, p. 247 et suiv. ; N. S. Trubetzkoy, *Zur Entwicklung der Gutturale in den slavischen Sprachen*, *Mélanges Miletič*, Sofia, 1933, p. 267 et suiv. ; A. Martinet, *La phonologie synchronique et diachronique*, *Revue des cours et conférences*, 40e année (1re série, no 4), Paris, 1939, p. 323 et suiv.

strictement physiologiques, on voit mal comment on pourrait expliquer le fait que notre parler a dénasalisé la voyelle antérieure issue de lat. I ou E + nasale appuyée, alors qu'il a conservé leur caractère nasal aux réflexes de AN, ON, Ū̄N, IN. Tout s'éclaire, au contraire, si l'on fait intervenir la tendance à l'harmonie des systèmes qui n'est, à proprement parler, qu'une tendance à l'économie des moyens mis en œuvre [1], et si l'on envisage cette dénasalition particulière comme effectuant le passage d'un double système mal équilibré

ẽ̄ (1)	é (5) ö (9) ó (8)
õ (4)	
ẽ̀ (2)	[ ] ò (7)
ā (3)	a (6)

aux nasales et aux orales d'aujourd'hui qui se correspondent régulièrement de la série antérieure à la série postérieure, d'où

ẽ (1) õ (4)	é (5) ö (9) ó (8)
ā (3)	è (2) ò (7)
	a (6)

1-6. — Toutefois, nous l'avons dit, ce ne sont pas les faits d'évolution historique qui retiendront ici notre attention. Nous estimons qu'on a intérêt à n'aborder les études diachroniques qu'après avoir décrit le plus exactement possible les différents stades de l'évolution du parler dont on s'occupe. D'ailleurs la description des états de langue a un intérêt linguistique en soi. Et surtout, si elle est faite méthodiquement, elle permet de comparer, d'opposer ou de rapprocher la structure de différentes langues, qu'il s'agisse d'idiomes généalogiquement apparentés ou non.

1-7. — Pour pouvoir comparer utilement deux parlers, il faut que les descriptions qu'on utilise soient faites selon les mêmes principes. En matière phonique, il faut nécessairement choisir parmi

1. Voir notamment A. MARTINET, *ibid.*, p. 334, et *Équilibre et instabilité des systèmes phonologiques*, *Proceedings of the Third International Congress of Phonetic Sciences*, Gand, 1939, p. 30 et suiv.

l'infinité des nuances, opérer des regroupements, tracer des limites. Procéder à cet égard sans principes directeurs c'est s'exposer à se laisser guider inconsciemment soit par des habitudes de transcription, soit par son sentiment linguistique. Dans les deux cas, il y a risque d'influence d'une structure étrangère sur la représentation qu'on donne de celle du parler étudié. Le romaniste français, qui utilise la transcription de l'*ALF*, aura tendance à juger un [*ẻ*] comme plus étroitement apparenté à un [*é*] qu'à un [*à*], alors qu'objectivement la différence d'aperture est du même ordre. Il se laissera en dernière analyse influencer par la tendance purement française à la confusion de *é* et de *ẻ*. D'autre part, lorsque M. Duraffour [1] transcrit l'*o* ouvert long de Vaux, « la voyelle anglaise de *saw* », au moyen de *å* au lieu de *ǭ*, il semble qu'il soit influencé par son sentiment linguistique qui, suivant ici les voies « morphonologiques », se refuse à dissocier complètement cette voyelle de *a*, à cause, notamment, de l'ablaut verbal, *lạ̊ve-làvạ̊* [2]. Dans une transcription destinée à la pratique, cette graphie serait sans doute excellente. Dans un ouvrage scientifique, elle est dangereuse parce qu'elle risque d'évoquer pour le lecteur non averti un timbre beaucoup plus ouvert [3].

1-8. — La phonologie offre au linguiste un fil d'Ariane, celui de la fonction, qui lui permet de distinguer l'essentiel du contingent, les traits phoniques différenciatifs de ceux qui ne le sont pas, les phonèmes des variantes de phonèmes. Il permet de dresser, de la structure phonique de la langue, un tableau qui n'est influencé ni par les recherches poursuivies jusqu'alors par le chercheur, ni par son sentiment linguistique.

1. Voir notamment A. Martinet, *ibid.*, p. xi.

2. Cf. Duraffour, *Description morphologique*... Grenoble, 1932, p. 68. L'auteur transcrit, il est vrai, de façon identique, des voyelles qui ne proviennent pas d'un *a* : on ne saurait, dans une transcription phonétique, représenter différemment les homophones *på* « pot » et *på* « pas ». Il reste, néanmoins, que la plupart des *å* de Vaux sont issus de *a* et fréquemment alternent encore avec cette voyelle. Si le timbre ainsi noté est bien celui de la voyelle de l'anglais *saw*, la transcription est phonétiquement critiquable.

3. On objectera que nous ne nous faisons pas scrupule, ci-dessous, de transcrire par *ẻ* des réalisations très centralisées et jusqu'à des [*ẻ*]. Mais ceci n'a lieu que dans la transcription phonologique qu'on ne doit utiliser, nos lecteurs le savent bien, qu'après avoir étudié dans le détail la nature exacte des réalisations des phonèmes.

Il convient d'insister un peu sur ce dernier point : pour un linguiste qui étudie un parler autre que sa langue maternelle, suivre son sentiment linguistique, c'est s'exposer sans cesse à tomber dans l'erreur : un Français sera tenté de voir dans le *ich*-Laut de l'allemand une sorte de *sch*, dans le *ach*-Laut une variété de *r*, alors que, pour l'Allemand moyen et pour le phonologue, il s'agit, dans chaque cas, du même individu sous un déguisement différent. Si, au contraire, le linguiste s'attache à décrire un parler qu'il « sent », sa langue maternelle par exemple, une opinion assez répandue est qu'il n'a qu'à suivre son sentiment pour arriver à isoler impeccablement toutes les unités phonologiques. D'aucuns seraient même tentés de dire que la pierre de touche phonologique n'est pas la fonction, mais bien le « sentiment du sujet parlant » [1]. Ceux-là oublient que la conscience linguistique n'est que la trace laissée dans l'esprit par la masse des expériences linguistiques, et qu'il n'est pas dit que cette conscience ne confonde pas dans certains cas les faits de graphie et ceux d'alternances morphologiques avec les faits proprement différenciatifs. S'adresser à la conscience linguistique, c'est s'exposer à considérer comme étroitement apparentés les complexes phoniques français [*ẽ*] et [*in*] puisqu'ils alternent dans *fin-fine* et, mieux encore, dans *copain-copine*, alors que, sur le plan de la phonétique fonctionnelle, cette alternance ne prouve qu'une chose, c'est que la différence entre [*ẽ*] et [*in*] est au moins assez considérable pour différencier le féminin d'un adjectif de son masculin.

1-9. — L'étude qui suit a, on s'en doute, un double but. Le premier est de présenter aux linguistes un parler franco-provençal qui, certes, ne se recommande aux chercheurs par aucun trait particulièrement archaïque, mais qui est assez caractéristique d'une région linguistiquement encore inexplorée. Cette région s'étend entre les points 943, 953 et 954 de l'*ALF*, et, au sud, Allevard, localité pour laquelle nous avons quelques notes de Devaux [2]. Le second,

1. Voir, par exemple, G. STRAKA, *Sur la définition du phonème*, *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg*, 20e année, no 2.

2. *Les patois du Dauphiné*, Tome I, *Dictionnaire des patois des Terres Froides*, Lyon, 1935 ; cf. l'Index locorum, p. 325. La partie centrale du quadrilatère ainsi formé, celle qui correspond en gros aux vallées du Gelon et du Coisin, paraît présenter une réelle unité linguistique. Appartenant géographiquement à la Savoie

et c'est sans doute celui qui nous tient le plus à cœur, est d'indiquer comment nous concevons la description phonologique d'un parler gallo-roman. Comme il n'existe, pour l'instant, aucun manuel de phonologie rédigé en français, nous avons jugé bon d'expliquer certains des termes employés et de justifier certaines de nos démarches. Ceci donne à notre exposé une ampleur particulière que ne justifierait pas la netteté des contours phonologiques de notre dialecte. Il ne fait pas de doute qu'on pourrait faire tenir en quelques pages une description tout à fait utilisable de n'importe quel patois gallo-roman.

1-10. — L'auteur de ces lignes n'a jamais réellement parlé l'idiome qu'il décrit ici, bien qu'il ait vécu, de sa troisième à sa dixième année, sinon à Hauteville, du moins dans des communes assez peu distantes et linguistiquement nettement apparentées. Toutefois, aujourd'hui encore, après vingt-cinq ans d'absence, il n'a pas grande difficulté à suivre une conversation en patois d'Hauteville, voire même à prononcer lui-même quelques phrases. Il est vrai que sa connaissance du vocabulaire a été rafraîchie par une longue enquête menée auprès de sa mère, le sujet PM., née en 1880, dont le patois d'Hauteville a été la langue maternelle. Ce sujet cependant, ayant vécu depuis la fin de l'adolescence loin de son village natal, jusque vers quarante ans il est vrai dans des milieux linguistiquement peu différents, mais où ses fonctions d'institutrice restreignaient beaucoup l'emploi qu'elle pouvait faire du parler local, des vérifications s'imposaient auprès de patoisants plus sédentaires. Ces vérifications ont été faites au cours d'un séjour d'une quinzaine de jours à Hauteville, tout particulièrement auprès du sujet FP., contemporain de PM. ayant toujours séjourné à Hauteville, sauf pendant son service militaire et la guerre de 1914-1918. Elles ont révélé chez PM., un vocabulaire parfois plus archaïque : par exemple pour « taureau » elle dit *bŏ'Ră*, mot que ses contemporains séjournant à Hauteville connaissent généralement, mais remplacent toujours par *tŏré*. En revanche sa phonétique paraît

propre et dépendant politiquement de Chambéry, elle a pendant longtemps fait partie du diocèse de Saint-Jean-de-Maurienne ; cf. Abbé F. BERNARD, *Histoire du décanat de La Rochette*, Chambéry, 1931, notamment p. 177 et suiv. ; voir également la carte, p. 14.

avoir été profondément influencée par le français, ou, plus exactement, son français local, en devenant du français plus ou moins parisien, a entraîné le patois avec lui. Ceci nous amène à faire une constatation des plus importantes en matière de phonologie dialectale.

1-11. — Le bilingue hautevillois ne semble pas avoir deux systèmes articulaires complètement différents pour le français et pour le patois, comme c'est le cas chez ceux qui parlent, depuis leur tendre enfance, deux langues de civilisation comme le français et l'anglais. Ceux-ci n'articuleront pas de façon identique le fr. *chou* et l'anglais *shoe*. Celui-là, au contraire, ne fera aucune différence entre le fr. *coup* et son équivalent patois *ku*, dans ce sens que la prononciation du mot français sera adapté aux habitudes locales, ce qui entraîne un [*k*] particulièrement ferme et un [*u*] un peu antérieur. Ceci a naturellement comme corollaire que si l'Hautevillois modifie le détail de son articulation du français, que ce soit par suite de séjours faits hors de Savoie, ou par imitation des « Parisiens » qu'il peut entendre, l'articulation du patois suivra la même voie. PM. prononce le fr. *coup* et le patois *ku* de façon identique, mais à la parisienne.

Toutefois, ce parallélisme du français et du patois n'existe que sur le plan de la nuance phonétique. Les deux systèmes phonologiques restent parfaitement distincts puisque chacun connaît des distinctions que l'autre ignore. Lorsqu'il parle français, l'Hautevillois distingue sans difficulté la nasale *un* de *in*, *on* ou *an*, bien qu'il ne connaisse en patois que les trois phonèmes nasals *ẽ*, *õ* et *ã*. Inversement le patois connaît un *þ* et un *đ*, une accentuation paroxytonique et bien d'autres traits dont le français local ne fait pas usage.

D'autre part, le parallélisme phonétique que nous signalions peut, dans certains cas individuels, recevoir quelques entorses : certains sujets pourront parfois, en français, faire un effort vers le « beau-parler », tandis qu'ils conserveront en patois des articulations plus naturelles. Il reste néanmoins qu'en général les nuances phoniques tendent à être identiques dans les deux idiomes, tandis que les deux systèmes phonologiques demeurent bien distincts. Dans l'examen que nous ferons ci-dessous des phonèmes du patois, lorsque nous parlerons de l'identité des réalisations d'un phonème patois et d'un phonème français, il faudra comprendre, non pas que les articulations d'Hauteville sont celles que l'on peut entendre à Paris, mais

bien que les bilingues hautevillois articulent en ce cas de la même façon, qu'ils parlent leur idiome local ou la langue commune.

1-12. — Nous distinguons dans cette étude entre une transcription phonologique dans laquelle nous n'indiquons que les traits différenciatifs, et une transcription phonétique où se trouve exprimée mainte nuance de timbre supplémentaire. L'une et l'autre sont en italique, mais les mots, les sons ou les groupes de sons en transcription phonétique sont placés entre crochets. La notation des timbres vocaliques est faite selon les habitudes en usage parmi les dialectologues français. Toutefois nous notons par [*u*] la voyelle postérieure arrondie d'aperture minima (fr. *ou*), et par [*ü*] la voyelle antérieure correspondante ; nous employons de même [*ö*] pour les voyelles antérieures labialisées plus ouvertes que [*ü*].

Dans la transcription phonologique chaque lettre désigne un phonème [1] et non un timbre : [*ŏ*] indiquerait un son vocalique bref d'articulation postérieure et d'aperture moyenne puisqu'il ne porte ni l'accent grave, ni l'accent aigu ; *ŏ* (sans crochets) désigne un phonème qui se réalise selon les cas comme [*ŏ*], [*ᵘŏ*], [*ŏ*] ou [*ŏ*] (cf. ci-dessous § 3.-37 et 3.-38). De même, [*ĕ*] indiquerait le timbre que l'on entend fréquemment dans la première syllabe de *maison*, tandis que *ĕ* désigne, du fait d'une convention que nous établissons avec nos lecteurs, un phonème dont les réalisations, toujours plus ou moins centralisées, sont, le plus souvent, franchement des [*ẹ̆*] (cf. ci-dessous § 3.-40).

L'accent (d'intensité) est marqué, dans la transcription phonétique, au-dessous de la voyelle ([*fặttă*]) à la manière de l'*ALF*, dans la transcription phonologique avant la syllabe (*ˈfătă*) selon les principes de l'Association phonétique internationale. L'accent ne sera indiqué, dans ce dernier cas, que lorsqu'il peut avoir valeur différenciative, c'est-à-dire là où la composition phonématique du mot ne permet pas d'en déceler la place, en pratique donc [2] uniquement dans les mots terminés par *ă*, *ŏ*, *ĕ* ou *ō*. Notons, en passant, que dans un mot comme *tĕrˈkiă*, c'est *ă* qui est l'élément le plus intense ; on prononcera donc [*kyặ*] et non [*kịă*]. Pour les consonnes, nous avons préféré [*ś*] et [*ẑ*], plus systématiques, à [*ɛ*] et [*j*],

1. Cf. ci-dessous, § 2-3.
2. Cf. ci-dessous, § 5-4.

et surtout [*ᵽ*] et [*đ*] à [*ṣ*] et [*ẓ*] que le point souscrit distingue vraiment trop imparfaitement de [*s*] et [*z*].

Nous ne sommes que médiocrement satisfait des transcriptions adoptées ici pour les phonèmes vocaliques de moyenne aperture. Il n'y a, à Hauteville, aucune trace d'apparentement fonctionnel entre *ó* et *ò*, ou entre *é* et *è*, ce que pourraient faire croire les signes employés. Sur ce point, la graphie de l'Association phonétique, avec ses caractères nettement distincts pour les deux degrés d'aperture, eût été bien préférable. Mais, pour des raisons diverses, techniques et autres, on a reculé devant l'introduction dans l'italique de l'*ALF*, du *c* renversé et de l'epsilon gras.

1-13. — L'emploi d'une transcription phonologique, c'est-à-dire d'une graphie dans laquelle ne sont notés que les traits pertinents dégagés au cours de l'examen de l'idiome étudié, a pratiquement, pour le chercheur, une importance considérable. C'est un excellent moyen de vérifier que rien de ce qui est différenciatif n'a été laissé dans l'ombre. C'est pourquoi nous recommandons à ceux qui désirent donner la description phonologique d'un parler, de transcrire le plus grand nombre possible de mots et de phrases de ce parler, et de les relire à quelque temps de là, pour vérifier que la graphie adoptée n'est ambiguë dans aucun cas. La transcription phonologique est à la base d'une graphie alphabétique idéale de tout idiome, graphie dont la formule doit être : tout le nécessaire et rien que le nécessaire.

REMARQUES SUR LA TERMINOLOGIE ET GÉNÉRALITÉS SUR LA MÉTHODE

2-1. — On nomme **trait pertinent** tout trait phonique susceptible de différencier à lui seul le sens intellectuel d'un mot ou d'un énoncé : en français, la nasalité qui permet de distinguer *mouche* de *bouche* ou *banc* de *bas* est un trait pertinent.

Un trait phonique peut être pertinent dans un cas et non pertinent dans un autre : la sonorité est pertinente lorsqu'elle permet de distinguer *belle* de *pelle,* mais elle ne l'est pas en français dans le cas des voyelles, des liquides ou des nasales, car un *i*, un *l*, ou un *n*, si on peut les rencontrer privés de sonorité, n'en sont pas moins à interpréter comme un *i*, un *l* ou un *n*, puisque la différence entre *i* sonore et *i* sourd, *l* sonore et *l* sourd, *n* sonore et *n* sourd ne permet jamais, à elle seule, de distinguer entre des mots par ailleurs identiques.

2-2. — Un trait pertinent peut, à l'examen phonétique, se révéler complexe : *four* se distingue de *pour* du fait de l'articulation labiodentale et spirante de *f* s'opposant à l'articulation bilabiale et occlusive de *p*. Mais comme en français la bilabiale est toujours occlusive et la labiodentale toujours spirante, les deux caractères non dissociables, labiodental et spirant, forment un trait pertinent unique. Comme toutefois les labiodentales du français sont toujours des spirantes, tandis que les spirantes ne sont pas nécessairement des labiodentales (par exemple *s*, *z*, *š*, *ž*), c'est le caractère labiodental qui est retenu comme réellement caractéristique et seul pertinent. Il en irait autrement si la langue connaissait en face de *k* une spirante palatalo-vélaire (*ch* allemand), ou en face de *s* une occlusive (affriquée) *ts*. Dans ce cas, les caractères occlusif et spirant se révéleraient à eux seuls comme pertinents ; on pourrait être amené à voir dans l'opposition *f*/*p* un parallèle à *ĉ*/*k* et à *s*/*ts*, et à

considérer que la différence entre l'articulation labiodentale et l'articulation bilabiale est une conséquence de l'articulation spirante de *f* et occlusive de *p*.

2-3. — Un **phonème** peut être considéré comme un ensemble de traits pertinents qui se réalisent simultanément. Le phonème français que l'on représente au moyen de la lettre *p* est l'ensemble des traits pertinents suivants : bilabialité qui ressort de l'existence de *pour* en face de *four*, *tour*, *sourd*, *cour* ; sonorité (cf. *pelle-belle*) ; non-nasalité (cf. *chrisme-crispe*, couple qui montre qu'une bilabiale nasale sourde, ce qu'est *m* final après *s*, ne se confond pas avec une bilabiale sourde non nasale comme *p*, et que, par conséquent, la non-nasalité est, dans le cas de *p* un trait pertinent [1]).

2-4. — Pour dégager les phonèmes d'un parler, on procède à l'opération appelée **commutation**. Elle consiste à remplacer dans un mot une tranche phonique par une autre attestée dans la même langue de façon à obtenir un autre mot de la langue, Dans le français *chameau* [*šàmo*], on pourra remplacer la tranche [*šàm*] par la tranche [*kòt*], ce qui nous donnera le mot *coteau* [*kòto*] ; [*kòt*] se révélera ainsi distinct de [*šàm*]. Mais nous pouvons également commuter une tranche moins considérable de [*šàmo*] : nous pouvons remplacer [*šà*] par [*òr*], d'où *ormeau* [*òrmo*], ce qui nous révèle que [*šà*] est distinct de [*òr*], et même commuter simplement [*š*] en le remplaçant par [*r*], d'où *rameau* [*ràmo*]. Cependant nous ne pouvons poursuivre dans cette voie et commuter une tranche de [*š*], car si cet élément phonique se révèle comme physiologiquement complexe, ses divers éléments ne sont pas successifs, mais simultanés. Phonologiquement les rapprochements *champ-gens*, *champ-cent* nous montrent que *š* comporte au moins les deux traits pertinents de non-sonorité et de chuintement, mais ces deux traits, étant réalisés en même temps, ne caractérisent pas deux phonèmes distincts, mais un seul phonème.

1. On pourrait être tenté d'ajouter ici à la liste des traits pertinents le caractère consonantique que révélerait un rapprochement *pis-ouie*. Mais, en fait, *p* s'oppose à *ou* comme une bilabiale à une labiovélaire, et les différences d'ouverture peuvent être négligées. En français en effet, tandis que toutes les occlusives ne sont pas des bilabiales, et que toutes les voyelles (ou semi-voyelles) ne sont pas des labiovélaires, les bilabiales sont *nécessairement* occlusives, et les labiovélaires ont *nécessairement* des réalisations relativement ouvertes ([*w*, *u*], etc.). Voir à ce sujet, ce qui est dit ci-dessus, § 2-2., de l'opposition *p*/*f*.

2-5. — Théoriquement, il faudrait pour chaque phonème faire tous les rapprochements nécessaires pour montrer qu'il est distinct de tous les autres phonèmes de la langue. En français, par exemple, il faudrait prouver que *š* est distinct de chacune des consonnes, et même de chacune des voyelles. En pratique, il suffit de montrer par la commutation que *š* est distinct des phonèmes dont les réalisations sont les plus nettement apparentées, c'est-à-dire en français *s* et *ž*.

En revanche, il ne suffit pas de dégager un phonème dans une position seulement : en français, les rapprochements *riz-ré-raie-rat* permettent de dégager à la finale deux phonèmes *é* et *è* bien distincts ; mais en position couverte ceci n'est plus possible, et l'on devra se contenter de séries du type *bile-belle-bàlle* qui ne comprennent plus que trois phonèmes antérieurs. C'est pourquoi nous ne nous contenterons pas ci-dessous d'un seul rapprochement pour chaque paire de phonèmes, mais nous nous efforcerons de prouver l'indépendance des deux unités phonologiques en question dans les positions les plus caractéristiques : pour les consonnes, à l'initiale, à l'intérieur avant l'accent (*r* est la seule consonne attestée à la finale) ; pour les voyelles, en position tonique finale, tonique non finale, prétonique, et posttonique s'il y a lieu.

2-6. — Aucune langue n'utilise intégralement toutes ses possibilités phonologiques. En français, des groupes de phonèmes comme *šélo, biro, kràdà* pourraient être tout à fait susceptibles de former des mots de la langue. Et cependant celle-ci ne les utilise pas. Certains phonèmes peuvent même être fort mal représentés dans le lexique, et il devient de ce fait difficile de trouver des paires de quasi-homonymes du type *chameau-rameau* qui permettraient d'établir leur indépendance phonologique vis-à-vis d'un autre phonème. Dans ce cas, on peut se permettre de rapprocher des mots d'aspect phonique assez différent, mais qui présentent les deux phonèmes qu'il s'agit de comparer dans des contextes absolument identiques. En français, par exemple, le rapprochement *animal-femelle* suffirait à établir l'indépendance phonologique de *à* et de *è* puisque, placés dans un contexte identique entre *m* et *l* en syllabe finale (accentuée), ils ne se confondent pas. Nous serons assez fréquemment réduit ci-dessous à faire usage de rapprochements de ce type. Ils ne représentent, bien entendu, qu'un pis-aller.

2.-7. — Deux phonèmes sont dits dans un **rapport exclusif** lorsqu'ils ne se distinguent que par un seul trait pertinent et qu'ils sont seuls à présenter tous les traits qu'ils ont en commun : en français *p* et *b* sont dans un rapport exclusif parce qu'ils ne se distinguent que par l'absence ou la présence de la sonorité, et que ce sont les seuls phonèmes du français qui présentent les traits de bilabialité et non-nasalité. *P* et *t* n'y sont pas dans un rapport exclusif parce que, s'ils ne se distinguent que par la seule opposition de la bilabialité de *p* à l'apicalité de *t*, les traits qu'ils présentent en commun sont également communs à *k*, *f*, *s* et *ś*.

2-8. — Plusieurs paires de phonèmes dans un rapport exclusif dont chacun des membres se distingue de l'autre par la présence ou l'absence d'un même trait pertinent, forment ce qu'on appelle une **corrélation**. En français, *p* et *b*, *f* et *v*, *t* et *d*, *s* et *z*, *ś* et *ź*, *k* et *g* sont dans un rapport exclusif, et le trait qui distingue *p* de *b*, *f* de *v*, etc., est, dans tous les cas, la présence ou l'absence de la sonorité. Ces paires forment donc une corrélation dite de sonorité. La sonorité est appelée marque de la corrélation.

2-9. — L'ensemble des traits pertinents communs à deux phonèmes qui sont dans un rapport exclusif est appelé **archiphonème**. Les traits pertinents communs à *p* et à *b* forment un archiphonème caractérisé par les traits suivants : caractère consonantique, bilabialité, non-nasalité. Cet archiphonème est en rapport exclusif avec le phonème *m* puisqu'ils ne se distinguent l'un de l'autre que par le trait de nasalité, et qu'ils sont les seuls en français à présenter le trait pertinent de bilabialité. L'archiphonème peut être, comme dans le cas envisagé ci-dessus, une pure abstraction qui jamais ne se réalise, mais dans les parlers où, à la finale par exemple, la différence entre *p* et *b* ne peut servir à des fins différenciatives (où, par exemple, on n'a jamais que [*p*]), on trouve, dans cette position, des réalisations de l'archiphonème *p-b*. En français, les phonèmes *é* et *è* qui ne sont réellement distincts qu'à la finale de mot, sont, dans les autres positions, remplacés par leur archiphonème qui se réalise tantôt comme [*é*], tantôt comme [*è*], tantôt comme une voyelle d'aperture intermédiaire.

2-10. — Lorsque la différence entre deux phonèmes ne saurait,

en certaines positions, servir à des fins différenciatives, on dit que l'opposition entre ces deux phonèmes y est **neutralisée**.

La **neutralisation** réalise entre deux phonèmes un apparentement phonologique particulièrement étroit qui a des retentissements profonds dans la conscience des sujets : objectivement, [*é*] n'est pas en français plus différent de [*i*] que de [*è*] ; mais le fait que l'opposition entre *é* et *è* est neutralisable en de nombreuses positions, fait que [*é*] est senti comme relativement peu différent de [*è*], mais de toute autre nature que [*i*].

2-11. — La phonologie conserve *en pratique* la distinction entre consonnes et voyelles. Mais il n'y a pas nécessairement solution de continuité entre le système consonantique et le système vocalique. Le *yod*, qui est objectivement une consonne, peut parfaitement être une simple variante du phonème *i*. C'est le cas en allemand par exemple, où *j* dans *ja* ou *jeder* est la réalisation du phonème *i* devant voyelle. Si, en français, *i* et *yod* doivent être considérés comme des phonèmes distincts, ce n'est nullement parce que leur articulation respective est plus dissemblable que celle des mêmes sons en allemand, mais uniquement parce que la différence entre *i* et *yod* peut servir à différencier les mots ; *pays* (*pèi*) est distinct de *paye* (*pèy*). Toutefois, même en français, la « consonne » *yod* et la « voyelle » *i* sont phonologiquement étroitement apparentées, car leur opposition se neutralise ailleurs qu'à la finale de la syllabe.

2-12. — La syllabe n'est pas nécessairement une unité phonologique dans toute langue. Si, en français, *pays* est distinct de *paye*, c'est que le phonème final des deux mots est différent, et non parce que le premier comporte deux syllabes et le second une seule. Phonologiquement la syllabe n'acquiert d'existence qu'en tant que tranche de l'énoncé susceptible d'être le support d'un trait pertinent particulier.

Il est des idiomes où les mots sont parfaitement définis sur le plan de l'expression, du moment où l'on indique les phonèmes qui les composent et l'ordre dans lequel se présentent ces phonèmes. Le français est un idiome de ce type : soit le mot *chapeau* ; il sera parfaitement identifié au moyen des quatre phonèmes *š*, *à*, *p* et *o* dans l'ordre indiqué. Si les quatre phonèmes *à*, *m*, *ã*, *d*, dans cet ordre, ne permettent pas de savoir si l'on veut parler d'une *amande* ou d'une *amende*, ce

n'est pas qu'un certain nombre de traits phonologiques ont été laissés dans l'ombre, mais simplement que, par hasard, le français emploie un signe (ou, selon la terminologie saussurienne, un signifiant) identique pour deux concepts différents.

Dans d'autres parlers, il ne suffit pas pour identifier un mot d'indiquer dans l'ordre les phonèmes qui le composent. En espagnol, par exemple, le mot *cortes* « parlement » n'est pas identifié si l'on indique qu'il se compose des phonèmes *k*, *o*, *r*, *t*, *e* et *s* ainsi ordonnés, car cette succession de phonèmes caractérise un autre mot, *cortés* « courtois », qu'on ne saurait nullement considérer comme un homonyme du précédent, puisque les sujets n'ont aucune difficulté à distinguer les deux mots. Ce qui différencie *cortes* de *cortés* est le fait que dans le premier mot c'est le début qui est mis en valeur, tandis que dans *cortés*, c'est la fin qui est prononcée avec une énergie et une netteté particulière. La succession de phonèmes *k-o-r-t-e-s* est susceptible de correspondre à deux notions différentes selon qu'on accentue une première tranche *kor* ou une seconde *tes*. Ce sont ces tranches qu'on appelle **syllabes**.

2-13. — L'accentuation des syllabes peut donc être un trait pertinent, puisqu'il permet à lui seul de distinguer entre des mots qui seraient sans elle homonymes. L'accent du type de celui que nous venons de décrire en espagnol, et que nous retrouverions par exemple en italien, en anglais ou en russe, est classé par les phonologues parmi les traits prosodiques, comme d'ailleurs tous les traits pertinents qui atteignent plus d'un phonème de la chaîne parlée. L'étude et le classement de ces faits forment ce qu'on appelle la **prosodie**.

On pourrait être tenté de voir dans les traits appelés ici prosodiques des traits pertinents ordinaires caractérisant certains phonèmes vocaliques. Il y aurait donc en espagnol un phonème *e* accentué et un autre phonème *e* atone. Mais l'étude des faits de ce type dans les différentes langues montre qu'il est souvent impossible de les interpréter de cette façon [1], et comme la phonologie s'efforce

1. Dans les langues, comme le lituanien, où les syllabes à voyelle longue connaissent plusieurs types d'accent (plusieurs « tons »), et où les syllabes à voyelle brève n'en connaissent qu'un seul, les syllabes où la voyelle brève est suivie d'une sonante (*n*, *m*, *l*, *r*) connaissent également plusieurs types. C'est donc que le trait accentuel peut atteindre plus d'un phonème par syllabe.

d'offrir une méthode de description valable pour toutes les langues, il vaut mieux distinguer dans tous les cas entre traits phonématiques et traits prosodiques.

2-14. — Une étude phonologique doit être conçue comme une classification des faits phoniques du parler étudié, établie en se fondant sur la fonction qu'exercent ces faits dans l'économie de la langue. La fonction la plus évidente est la **fonction différenciative** : il s'agit avant toute chose que les signes vocaux (sémantèmes ou morphèmes) ne puissent être pris les uns pour les autres, que, par exemple, le complexe phonétique qui correspond à la notion de *chien* reste distinct de celui qui désigne le *chat*, que la désinence de la première personne du futur ne se confonde pas avec celle de la première personne du présent, que le morphème qui indique la relation de possession soit phonétiquement distinct de celui qui exprime la relation d'attribution, etc. Mais il existe, à côté de cette fonction différenciative, une autre fonction qui peut paraître moins essentielle, mais qu'on ne saurait toutefois complètement négliger, celle qui consiste à aider l'auditeur à retrouver et à isoler dans la chaîne parlée les différents éléments porteurs du sens. C'est la **fonction** dite **démarcative**.

2-15. — La fonction essentielle, la différenciative, s'exerce sans doute surtout dans le cadre du signe vocal, qui sert par définition à l'expression des notions et des relations entre elles. Mais il est des éléments du sens qui échappent à ce cadre : *il vient* n'a pas du tout le même sens que *il vient ?* L'intonation à elle seule est donc susceptible de jouer un rôle différenciatif, et, à ce titre, elle doit trouver sa place dans le classement phonologique. Notons que l'intonation envisagée ici est une intonation de phrase, et non une intonation de mot : même si les différences mélodiques entre *il vient* et *il vient ?* portent sur la tranche *vient*, elle ne fait pas du second *vient* un autre mot que le premier ; ce n'est pas le sens de *vient* qui est atteint, mais la valeur de la phrase tout entière. Un trait phonique comme l'intonation en français a la valeur, non pas d'un phonème, mais d'un signe vocal (morphème) complet. Ce qui le montre bien, c'est qu'on peut le remplacer ou le compléter dans la phrase *il vient ?* par le morphème *est-ce qu'*. Il est des langues (suédois, norvégien, serbo-croate, chinois, etc.) où les deux mots peuvent ne se

distinguer que du fait de l'intonation ; mais tel n'est le cas ni en français, ni dans le parler qui nous intéresse ici, où l'intonation, comme élément différenciatif, appartient toujours à un autre plan que celui des phonèmes. Les traits différenciatifs de phrase pourront retenir notre attention, mais ils sont ici, comme d'ailleurs généralement, infiniment moins caractéristiques que les traits différenciatifs dans le cadre du signe vocal, et c'est ce qui explique que ce soient ces derniers qui fassent surtout l'objet des recherches phonologiques.

2-16. — Le choix de l'unité sémantique de base dans le cadre de laquelle on étudie les traits différenciatifs élémentaires dépend de la nature de l'idiome examiné. C'est tantôt le signe vocal (sémantème, morphème), c'est-à-dire la plus petite unité sémantique réductible, tantôt le mot. Dans les langues dites analytiques, il est fréquent que le mot se confonde en pratique avec le signe vocal (en français *maison*, *facile*, *deux*, *pour* sont en même temps mots et signes vocaux). Mais il peut également se présenter comme la combinaison soit d'un sémantème et d'un ou de plusieurs morphèmes (fr. *mangions*, *mangiez*), soit de deux sémantèmes avec ou sans adjonction de morphèmes (fr. *timbre-poste*, *bonne d'enfant*). Ces combinaisons présentent les caractéristiques : 1° de correspondre à des concepts uniques, 2° d'être des touts phoniques indissociables (le latin *cano* est un mot unique ; le fr. *je chante* représente deux mots parce que *je* et *chante* peuvent être dissociés dans *je le chante*, *je te le chante*, etc.).

Il est des idiomes où l'unité sémantique n'empêche pas chacun des composants de garder sa persônnalité phonique. C'est, par exemple, le cas en allemand, langue où deux sémantèmes accolés en un seul mot restent aussi nettement distincts que deux mots consécutifs. Dans ce cas, on sera tenté d'étudier les faits différenciatifs dans le cadre du signe vocal simple.

Il est des langues où, au contraire, la combinaison de deux sémantèmes en un seul mot comporte une adaptation de la phonie de chacun des éléments, où notamment un des composants perd son accent propre. Ainsi, à l'unité sémantique, correspond une unité phonique. Ici, le cadre choisi sera le mot. Le patois d'Hauteville entre dans cette dernière catégorie.

LES PHONÈMES

I. — LES CONSONNES.

3-1. — Le phonème *p*.

L'identité phonologique de ce phonème ressort des rapprochements suivants :

1° (*p*/*b*) *'pòlă* « pelle » — *'bòlă* f. « ballot », *'prōmă* « prune » — *'brōmă* « brume », *kāpò* « camper » — *kàbò* « enjamber », *'þāpă* « jette ! » — *'þàbă* « jambe », *'òprŏ* « âpre » — *'òbrŏ* « arbre ».

2° (*p*/*f*) *piă* « pied (de quelque chose) » — *fiă* « brebis », *'prétă* « prête ! » — *'frétă* « poutre de faîte », *dépė* « dépend » — *défė* « défend », (*é'tr*)*ĕpă* « (j')étripe » — (*ă'l*)*ĕfŏ* « lisse ».

3° (*p*/*m*) *pué* « puis » — *mué* « grande quantité », *kŏpé* « coupées » — *kŏmé* f. « farine délayée dans de l'eau », *'sŏpă* « soupe » — *'sŏmă* « somme ».

La réalisation de ce phonème ne se distingue pas à Hauteville de celle de *p* français en position analogue. C'est une occlusive bilabiale, sourde, non nasale, articulée avec beaucoup plus d'énergie qu'on le fait généralement à Paris[1].

Placé entre une voyelle accentuée brève et une voyelle atone précédée ou non d'une liquide, c'est-à-dire, dans le patois d'Hauteville, après toute voyelle accentuée brève, le phonème *p* se réalise comme une géminée ou une longue, selon les sujets ou selon la netteté de l'articulation ; exemples : *'păpă* « papa, pape » prononcé [*pặp-pặ*], avec une géminée, ou [*pặ-ppặ*], avec une longue ; de même dans *'sŏpă* « soupe », *þă'rŏpă* « charogne », surtout comme terme d'injure, *'trĕpă* « tripe », etc.

1. Cf. ce que dit A. Duraffour, *Phénomènes généraux...*, p. IX, de l'articulation des consonnes de Vaux qui semblent bien appartenir au même type que celles d'Hauteville.

3-2. — Le phonème *b*.

L'identité phonologique de ce phonème ressort de certains rapprochements indiqués ci-dessus à propos de *p* (§ 3-1) et de ceux qui suivent :

1° (*b*/*v*) *băṗé* m. « auge » — *văṗé* « vacher », *débĕḻé* « détacher un chargement (de foin) » — *dévĕḻé* « éveiller », (*t*)*ōbò* « tomber » — (*g*)*ōvò* « gonfler sous l'action de l'humidité », '(*t*)*ōbĕ* « (il) tombe » — '(*g*)*ōvĕ* « (il) gonfle ».

2° (*b*/*m*) '*bŏrsă* « bourse » — '*mŏrsă* « mousse », *òbé* « abbé » — *òmé* « aimées », '(*r*)*óbă* « robe » — '(*s*)*ómă* « ânesse », mais surtout terme d'injure.

Ce phonème se réalise à Hauteville comme le phonème *b* du français, c'est-à-dire comme une occlusive, bilabiale, sonore, non nasale. Il connaît après voyelle accentuée brève une variante longue ou géminée, par exemple dans les mots '*kăbră* « chèvre » (terme expressif ; le mot normal est '*ṗévra*), *é'trŏblă* « éteule » ; il y a deux mots pour désigner la souche : '*grŏbă* avec *ŏ* accentué et un *b* long ou géminé, et *grŏ'bō*, accentué sur la finale, où le *b*, tout en restant un peu plus ample que celui qui est normal dans le fr. *ruban*, ne peut plus guère être appelé une consonne longue.

Des doublets comme *bĕr'dăsĕ*, *vĕr'dăsĕ* f. « écureuil », *băRüšó*, *văRüšó* « ver qui loge sous la peau des bovidés », n'impliquent pas du tout une tendance actuelle à la confusion des deux phonèmes *b* et *v*. On a dans les cas de ce genre affaire à deux formes phonologiques parfaitement distinctes.

3-3. — Le phonème *f*.

L'identité phonologique de *f* ressort de certains rapprochements indiqués ci-dessus à propos de *p* (§ 3-1) et de ceux qui suivent :

1° (*f*/*v*) '*fètă* « fente » — '*vètă* « vente », *fiü* « fuseau » — *viü* « vieux », (*k*)*òfé* « café » — (*l*)*òvé* « lavées ».

2° (*f*/*ṗ*) *fã* « faim » — *ṗã* « champ », *mòfé* « méfait » — *mòṗé* « mâcher », (*ă'l*)*ĕfŏ* « lisse » ('*r*)*ĕṗŏ* « riche ».

Ce phonème se réalise à Hauteville comme le phonème *f* du français, c'est-à-dire comme une spirante labiodentale. Il connaît après voyelle accentuée brève des réalisations longues ou géminées, par exemple dans le mot *ă'lĕfŏ* déjà cité qui, lorsqu'il est articulé avec fermeté, se prononce [*ålĕffŏ*].

Le doublet *fĕmĕnò-ṗĕmĕnò* « cheminée » n'implique pas une ten-

dance à la confusion phonologique de *f* et *þ*. Le *f* de la forme non étymologique provient sans doute d'un rapprochement avec *fĕmò* « fumer », *fĕ'miérĕ* « fumée », etc.

3-4. — Le phonème *v*.

L'identité phonologique de *v* ressort de certains rapprochements indiqués ci-dessus à propos de *b* (§ 3-2) et de *f* (§ 3-3) ainsi que de ceux qui suivent :

(*v*/*đ*) *vè* « vent » — *đè* « gens », *vué* « voix » — *đué* « joues », *ă'vă* « aval, le bas » — *ă'dă* « âgé », *lĕvé* « levées » — *lĕđé* « glisser, aller en traîneau » (fr. local « luger »), *'lòrvĕ* « larves » — *'lòrđĕ* « large » (fém.).

Les Hautevillois réalisent ce phonème comme le *v* du français, c'est-à-dire comme une spirante labiodentale sonore. Le *v* se présente rarement après voyelle brève accentuée ; dans les rares mots où ceci se produit il se réalise comme une longue ou une géminée, par exemple dans *þĕ'nĕvŏ* « chanvre ». Dans ce cas cependant, l'allongement est moins net que pour les phonèmes examinés jusqu'ici, et la gémination beaucoup plus rare.

3-5. — Le phonème *þ*.

L'identité phonologique de *þ* ressort de certains rapprochements faits ci-dessus à propos de *f* (§ 3-3) et de ceux qui suivent :

1° (*þ*/*đ*) *þărbō* « charbon » — *đărbō* m. « taupe », *þă'Rĕ* « charrette » — *dă'Rĕ* « jarret », *lĕþé* « lécher » — *lĕđé* « glisser », *'mŏþĕ* « mouche ! » — *'mŏđĕ* « génisse », *'büþĕ* f. « brin de paille » — *'büđĕ* « bouge ! »

2° (*þ*/*t*) *þu* « chou » — *tu*, particule interrogative, *'þātă* « chante ! » — *'tātă* « tante », *pŏ'þă* f. « louchée » — *pŏ'tă* m. « creux (dans la terre) », *'bŏþĕ* « bouche » — *'bŏtĕ* « bottes ».

3° (*þ*/*s*) *þă* « chat » — *să* « sac », *þātò* « chanter » — *sātò* « santé », *pŏ'þō* « petite louche » — *pŏ'sō* « pis de la vache », *'bóþĕ* f. « tas de bois de chauffage » — *'bósĕ* f. « tonneau ».

Ce phonème se réalise comme une spirante interdentale sourde analogue au *th* anglais « dur » de *thin* ou au *c* castillan de *cinco*. Après voyelle brève accentuée il se réalise comme une longue ou une géminée, par exemple dans *'kăþĕ* « cache, lieu où l'on étend les fruits pour qu'ils blettissent », *'blăþĕ* f. « laîche des marais », *'lĕþĕ* « lèche ! ».

3-6. — Le phonème *đ*.

L'identité phonologique de ce phonème ressort de certains rapprochements faits ci-dessus à propos de *v* (§ 3-4) et de *þ* (§ 3-5) ainsi que de ceux qui suivent :

1° (*đ/d*) *đè* « gens » — *dè* « dent », *đui* m. « ivraie » — *dui* « deuil », *ărđè* « argent » — *ărdè* « ardent », *'mãđĕ* « (une) manche » — *'mãdĕ* « (il) envoie ».

2° (*đ/z*) *'đónă* « jaune » (fém.) — *'zónă* « zone », *'(p)üđŏ* « pouce » — *'üzŏ* « usé », *(d)ẹ́'đõ* « déjeuner », *(r)ẹ́'zõ* « raison ».

Ce phonème se réalise comme une spirante interdentale sonore analogue au *th* anglais « doux » de *this*. Après voyelle brève accentuée, il se réalise comme une longue plutôt que comme une géminée, par exemple dans *'lĕđĕ* « luge », *'möđĕ* « génisse », *vĕ'lăđŏ* « village ».

3-7. — Le phonème *t*.

L'identité phonologique de *t* ressort de certains rapprochements indiqués ci-dessus à propos de *þ* (§ 3-5) et de ceux qui suivent :

1° (*t/d*) *'tăḽĕ* « taille » subst. v. — *'dăḽĕ* f. « faux », *tö* m. « tartre » — *dö* « doux », *'vètrŏ* « ventre » — *(dĕ)'vèdrŏ* « vendredi », *'mòtò* « (je) monte » — *'mòdŏ* « monde », *'kötŏ* « (j')étaye (une branche) » — *'kŏdŏ* « coude ».

2° (*t/n*) *tŏ* « tout » — *nŏ* « nous », *'fètă* « fente » — *'fènă* « fane ! », *'grãtă* « grande » — *'grànă* « graine ».

Les Hautevillois réalisent ce phonème comme le *t* du français, c'est-à-dire comme une occlusive apicale post-dentale sourde articulée de façon générale avec plus d'énergie qu'on le fait à Paris. Il connaît après voyelle brève accentuée des réalisations longues ou géminées, par exemple dans les mots *'fătă* « poche », *'gótă* « goutte », *'blĕta* « mouillée » qui, lorsqu'ils sont articulés avec netteté, se prononcent [*fặttă*], [*gọ̈ttă*], [*blḙttă*].

3-8. — Le phonème *d*.

L'identité phonologique de *d* ressort de certains rapprochements faits ci-dessus à propos de *đ* (§ 3-6) et de *t* (§ 3-7), ainsi que de ceux qui suivent :

(*d/n*) *da* « doigt » — *na* « neige », *'dĕtă* « dette » — *'nĕtă* « nette », *vărdi* « verdi » — *vărni* « verni », *'kórdă* « corde » — *'kórnă* « corne ».

Les Hautevillois réalisent ce phonème comme le *d* du français, c'est-à-dire comme le partenaire sonore du précédent. Après voyelle brève accentuée il se réalise comme une longue ou une géminée, par exemple dans les mots *mă'lădŏ* « malade », *'rĕdă* « diarrhée », *ă'bădă* f. « état de ce qui est détaché ».

3-9. — Le phonème *s*.

L'identité de ce phonème ressort de certains rapprochements indiqués ci-dessus à propos de *p* (§ 3-5) et de ceux qui suivent :

1° (*s*/*z*) *su* « sou » — *zu* « allons ! », *rĕsō* m. « sciure » — *rĕzō* « raison », *'kuĕsĕ* « cuisse » — *'Kuĕzĕ* « Coise » (une commune voisine), *'ōsĕ* « once » — *'ōzĕ* « onze ».

2° (*s*/*š*) *sė* « cent » — *šė* « (il) sent », *sé* « ses » (fém.) — *šé* « six », (*S*)*ă'sō*, forme hypocoristique du prénom *Françoise* — *-ăšō* suffixe correspondant dans les mots d'emprunt à fr. *-ation*, *'rĕsĕ* f. « scie » — *'rĕšĕ* « (il) scie ». Toutefois, devant consonne il y a tendance à neutraliser l'opposition *s*/*š* (cf. ci-dessous § 6-5, les doublets *sti-*, *šti*, *slămė-šlămė*).

Ce phonème se réalise à Hauteville comme le phonème français *s*, c'est-à-dire comme une sifflante sourde continue articulée avec la pointe de la langue abaissée derrière les dents inférieures. Il connaît des variantes longues ou géminées après voyelles brèves accentuées, par exemple dans les mots *'klĕsĕ* « poule-mère », *'grăsă* « grasse », *'pŏsĕ* « mamelle ».

3-10. — Le phonème *z*.

L'identité de ce phonème ressort de certains rapprochements indiqués ci-dessus à propos de *d* (§ 3-6) et de *s* (§ 3-9), ainsi que de ceux qui suivent :

(*z*-*ž*) *Kuĕzĕ* « (le) Coisin » (un ruisseau) — *kuĕžĕ* « (nous) cuisons », *dĕ '*(*p*)*ĕzŏ* « je pèse » — *dĕ '*(*b*)*ĕžŏ* « je baise ». Les deux phonèmes *z* et *ž* sont rares à l'initiale. En cette position on les trouve surtout dans des mots expressifs, des emprunts au français, ou des formes de pluriel où ils proviennent de l'article : *luz ĕfā* « les enfants » a été compris comme *lu zĕfā*, d'où une forme *zĕfā* qu'on rencontre dans *ardi zĕfā* « hardi, les enfants », ou au début des énoncés. « Un enfant » est toujours *ŏn ĕfā*. Cependant le *ž* de *lu-ž-ü* « les yeux » se retrouve au singulier : *ō žü* « un œil ».

Le phonème *z* du patois et le *z* du français se réalisent de façon

identique. C'est le partenaire sonore de *s*. Il connaît après voyelle brève accentuée des réalisations relativement longues, par exemple dans les mots *'dŏzĕ* « douze », *'trĕzĕ* « treize ».

3-11. — Le phonème *š*.

L'identité phonologique de ce phonème ressort de rapprochements indiqués ci-dessus à propos de *s* (§ 3-9) et de ceux qui suivent :

(*š-ž*) *šü* « sur » — *žü* « œil », *'šüšŏ* « (je) suce » — *'žüžŏ* « juge », *brišé* « bercer » — *brižé* « briser », *dĕ 'bĕšŏ* « je baisse » — *dĕ 'bĕžŏ* « je baise ».

Les Hautevillois réalisent ce phonème comme le *š* du français, c'est-à-dire comme une chuintante sourde continue. Il connaît des variantes longues ou géminées après voyelle brève accentuée, par exemple dans les mots *ă'lăšŏ* « (j')attelle », *'lĕšŏ* « eau de lessive ».

3-12. — Le phonème *ž*.

L'identité phonologique de ce phonème ressort de rapprochements indiqués ci-dessus à propos de *z* (§ 3-10) et de *š* (§ 3-11).

Ce phonème se réalise à Hauteville comme le phonème *ž* du français, c'est-à-dire qu'il est le partenaire sonore du précédent. Il connaît après voyelle brève accentuée des réalisations relativement longues, par exemple dans le mot *'lĕžŏ* « (je) lis ».

Quelques doublets comme *dĕ'đă-dĕ'žă* « déjà » ne doivent point être interprétés comme l'indication d'une tendance à la confusion phonologique de *đ* et *ž*, ce qui serait d'ailleurs bien extraordinaire vu les nettes différences articulatoires. Les formes en *ž* sont, dans ce cas, des emprunts au français. De façon générale, les sujets sont parfaitement conscients du fait que leurs *đ* correspondent à des *ž* de la langue commune, tout comme *þ* correspond à *š*. Il en résulte dans l'esprit des patoisants le sentiment d'un apparentement de *đ* et *ž* (ainsi que de *þ* et *š*) que ne justifie aucune analogie articulatoire réelle. Dans une langue comme l'anglais, qui connaît des phonèmes *v*, *đ*, *z*, *ž*, et *f*, *þ*, *s*, *š*, les confusions que l'on peut signaler dans le langage enfantin sont celles de *đ* et *v*, *þ* et *f*, beaucoup plus rarement celles de *đ* et *z*, *þ* et *s*, jamais celles de *đ* et *ž*, *þ* et *š*. Si donc on entend *dĕ'žă* à côté de *dĕ'đă*, ce n'est pas parce que les sujets n'arrivent plus à faire la différence entre *đ* et *ž*, mais parce que les bilingues transportent dans l'idiome jugé inférieur un mot de la langue commune.

3-13. — Le phonème *k*.

L'identité phonologique de ce phonème ressort des rapprochements suivants :

1° (*k*/*g*) *'kuĕtă* « cuite » — *'guĕtă* « serpette », *kŏlò* « couler » — *gŏlò* « goulée », *ăgü* « aigu » — *ăkü* « pousse (le bétail) ! », *ékŏtò* « nettoyer (un pré) » — *égŏtò* « égoutter », *'(p)ĕkă* « jeune poule » — *'(f)ĕgă* « figue », *'(v)ógă* « fête patronale » (fr. local « vogue ») — *'(t)ókă* f. « imbécile ».

2° (*k*/*ṭ*) *ku* « coup » — *ṭu* « petit », *kă(bò)* « enjamber » — *ṭă(dò)* m. « pauvre d'esprit », *kĕ'v(èr)* « toit » — *ṭĕ'v(ĕtă)* « chouette », *bŏkò* « morceau » — *bŏṭò* « nabot », *'bĕkĕ* « (il) becquette » — *'bĕṭĕ* « bête ».

Le phonème *k* du patois se réalise à Hauteville comme le phonème *k* du français, c'est-à-dire comme une occlusive dorsale sourde de réalisation plus ou moins profonde selon la nature de la voyelle qui suit. On ne remarque, toutefois, aucune tendance à mouiller l'articulation du *k* devant voyelle antérieure : un mot *'kivă* f. « purin » s'articule toujours avec [*k*], jamais [*ḳ*]. Après voyelle brève accentuée on trouve des réalisations longues ou géminées du phonème *k*, par exemple dans les mots *'lăkă* « neige fondante mêlée à la boue », *'pĕkă* « jeune poule », *'mòkă* « croûte molle de fromage ».

3-14. — Le phonème *g*.

L'identité de ce phonème ressort de certains rapprochements indiqués ci-dessus à propos de *k* (§ 3-13) et de ceux qui suivent :

(*g*/*d*) *'gĕtă* « regarde » — *'dĕtă* « diète », *(ò)ĕgó* « hoyau » — *(r)ĕdó* « rideau », *'(nò)rgò* « (je) nargue » — *'(mò)rdo* « (je) mords ».

Le phonème *g* du patois se réalise à Hauteville comme le phonème *g* du français, c'est-à-dire comme le partenaire sonore du précédent. Comme celui-ci, il connaît des réalisations plus ou moins profondes selon la voyelle qui suit, mais ne va jamais jusqu'à se mouiller devant les voyelles d'avant. On trouve après voyelle brève accentuée des réalisations longues ou géminées du phonème *g*, par exemple dans les mots *'băgă* « bague », *'brĕgo* « rouet », etc.

3-15. — Le phonème *ṭ*.

Nous avons vu ci-dessus (§ 3-13) que ce que nous considérons provisoirement comme le phonème unique *ṭ* se révèle phonologiquement distinct de *k*. Comme toujours à Hauteville, ce phonème

sourd n'a aucune tendance à se confondre avec son partenaire sonore. Ces deux phonèmes n'étant pas d'une très grande fréquence, surtout à l'initiale, il n'est pas facile de prouver leur indépendance phonologique mutuelle au moyen de rapprochements de quasi-homonymes. A l'initiale, on ne peut guère rapprocher que *'t̮é(d)ă* « tiède » et *d̮é(t)à* « diète » ou *t̮è(r)* « tiers » et *d̮è* « dans » ; à l'intérieur, on trouve *kòrt̮ò* « courtaud » — *kòrd̮ó* « cordeau », *'(k)òt̮ŏ* « compte » — *'(m)òd̮ó* « mon Dieu ! » (l'accentuation initiale montre que le rapport étymologique avec *mò d̮ŏ* « mon Dieu » ne s'impose plus guère aux sujets, et qu'on peut considérer *'mòd̮ŏ* comme un mot unique). Il est à peine besoin de signaler que *t̮* se distingue fort bien de *t* (*'kòt̮ŏ* « compte » — *'kōtŏ* « comte »).

Nous discuterons ci-dessous (§ 3-26) la question de savoir si l'on doit considérer *t̮* comme un phonème unique ou comme la combinaison de deux phonèmes. Des points de vue auditif et musculaire, il est certain que *t̮* ne se réalise nullement comme *t* + *i*, mais au moyen d'un mouvement articulatoire unique, une occlusion effectuée par une partie considérable de la zone antérieure de la langue s'appuyant contre les alvéoles supérieurs et le début du palais dur. Toutefois, il n'est pas contestable que le passage de la position occlusive à celle de la voyelle suivante n'est pas assez brusque pour qu'on ne perçoive, entre *t̮* et la voyelle, un léger frottement palatal, une sorte de *yod* dévoisé. Ceci n'est d'ailleurs pas propre aux articulations hautevilloises, mais paraît valoir toutes les articulations dites mouillées.

Après voyelle brève accentuée le *t̮* est susceptible de réalisations longues ou géminées, par exemple dans le mot *'šlàt̮ĕ* « celle-ci ».

3-16. — Le phonème *d̮*.

Nous avons vu ci-dessus (§§ 3-14 et 15) que *d̮* est phonologiquement distinct de *t̮* et de *g*. Il s'oppose également nettement à *d* comme le montrent les paires de mots suivantes : *d̮i* « dix » — *di* « (il) dit », *'mōd̮ŏ* « mon Dieu ! » — *'mōdŏ* « monde ».

C'est le partenaire sonore de *t̮*, et ce que nous avons dit ci-dessus de l'articulation de ce phonème vaut pratiquement pour *d̮*. Le problème de l'interprétation phonologique de *d̮* sera traité ci-dessous (§ 3-26) ; c'est celui-là même qui se pose pour *t̮*, *n̮* et *l̮*.

Nous n'avons pas trouvé d'exemple du phonème *d̮* après voyelle brève accentuée. Il ne fait aucun doute que si cette combinai-

son de phonèmes est attestée dans un mot qui a échappé à nos recherches, le phonème *ḓ* se réalise alors comme une longue, voire même comme une géminée.

3-17. — Le phonème *m*.

L'identité phonologique de *m* ressort de rapprochements déjà indiqués ci-dessus à propos de *p* et de *b* (§§ 3-1 et 2), ainsi que de ceux qui suivent :

(*m*/*n*) *mã* « main » — *nã* m. « ruisseau », *'muirĕ* f. « saumure » — *'nuirĕ* « nuire », *'mŏtă* f. « monticule, motte » — *'nŏtă* « note », *rĕmò* « ruminer » — *rĕnò* « renard », *'òmŏ* « (j') aime » — *'ònŏ* « âne », *'brômă* « brume » — *'brõnă* « brune ».

Les Hautevillois réalisent ce phonème comme le phonème français *m*, c'est-à-dire comme une occlusive bilabiale nasale généralement sonore. Ce phonème connaît des réalisations longues ou géminées après voyelle brève accentuée, par exemple dans les mots *'tŏmă* f. « fromage » (fr. local « tome » ; désigne tout fromage à l'exception du gruyère), *'ŏmŏ* « homme », *'rămă* « rame ».

3-18. — Le phonème *n*.

L'identité phonologique de *n* ressort de rapprochements faits ci-dessus à propos de *m* (§ 3-17) et, plus haut, à propos de *t* et de *d* (§§ 3-7 et 8), ainsi que de ceux qu'on va trouver ci-dessous à propos de *ṋ* (§ 3-19).

Le phonème *n* se réalise, en patois comme en français, comme une occlusive apicale nasale généralement sonore. Il se réalise comme une longue ou une géminée après voyelle brève accentuée, par exemple dans les mots *'fĕnă* « femme », *'bĕnă* « bonne », *'kuănă* « couenne ».

3-19. — Le phonème *ṋ*.

Ce que nous considérons provisoirement comme un phonème unique *ṋ* se révèle phonologiquement distinct de *n* et de *d* à la lumière des rapprochements suivants :

1° (*ṋ*/*n*) *ṋò* f. « enfants (collectif), marmaille » — *nò* « nez », *ṋõ* « personne » — *nõ* « nom », *păṋé* « panier » — *păné* « essuyées », *'lĕṋĕ* « ligne » — *'lĕnĕ* « lunes ».

2° (*ṋ*/*ḓ*) *ṋi* « nid » — *ḓi* « dix », *ṋõ* « personne » — *ḓõ* « (ils) disent », (*b*)*ŏrṋó* m. « fontaine » — (*k*)*ŏrḓó* « cordeau », *'*(*b*)*órṋŏ* « borgne » — *'* (*m*)*órḓŏ* « (je) mords ».

Le *ŋ* du patois d'Hauteville aussi bien que celui du français local s'articule un peu plus largement que le [ŋ] parisien. Nous reviendrons ci-dessous (§ 3-26) sur l'interprétation phonologique à donner à *ŋ*.

Le *ŋ* connaît des variantes longues ou géminées après voyelle brève accentuée, par exemple dans les mots *'pĕŋō* « peigne », *ò'lŏŋĕ* « noisette », *ă'găŋō* « ils) agacent ».

3-20. — Le phonème *l*.

L'identité phonologique de *l* ressort suffisamment des rapprochements suivants :

1° (*l*/*l̬*) *'lāna* « laine » — *'l̬ānă* « salive épaisse », *lòr* « lard » — *l̬òr* « liard », (*d*)*ĕ'lō* « lundi » — (*b*)*ĕ'l̬ō* « bouillon », *'bŏlĕ* « boules » — *'bŏl̬ĕ* f. « cuvier ».

2° (*l*/*r*-*R*) *'lămă* « lame » — *'rămă* « rame », *bălè* « sac », de toile de chanvre, plus petit que la *fé'sĕnă* — *bărè* « (nous) donnerons », (*p*)*ălè* « pal » — (*t*)*àRè* « pot de terre », *'pòrĕ* « père » — *'pòlĕ* « pelles », *'bòRă* « barre » — *'bòlă* f. « ballot », *'plòmă* « plume » — *'prōmă* « prune ».

Le phonème *l* se réalise, en patois comme en français local, comme une latérale apicale dentale généralement sonore. A noter ses réalisations longues ou géminées après voyelle brève, par exemple dans les mots *'vĕlă* « ville », *'kălă* f. « étai », *'bŏlă* « boule ».

3-21. — Le phonème *l̬*.

Ce que nous considérons provisoirement comme un phonème unique *l̬* est, nous venons de le voir, phonologiquement distinct de *l*. Il ne se confond pas non plus avec *yod* [1], bien que l'on puisse relever chez certains sujets particulièrement exposés à l'influence du français (et notamment chez PM.) certains lapsus qui indiquent que l'opposition s'affaiblit. Mais il ne s'agit jamais que de lapsus, et tout le monde reste capable de distinguer entre *'păl̬ĕ* « paille » et *'păiĕ* « paye », *pă'l̬ă* « panier rond en paille de seigle pour transporter la pâte au four » et *pă'iă* « payé », *'kòl̬ĕ* « caille » et *'kòiĕ* « truie », *dévĕl̬é* « éveiller » et *dévĕié* « dévoyer ». De même, l'initiale de *'l̬ōtră* « là-bas » ne se confond pas avec *iō* « où ».

Il est une position où l'on peut estimer que se neutralise l'op-

1. C'est-à-dire le phonème *i* devant une autre voyelle.

position *l*/*ḽ* : c'est après consonne (*p*, *b*, *f*, *k*, *g*) où l'on ne connaît que *ḽ* après *k* et *g*, et *l* seulement après *p*, *b* et *f*. Nous ne ferons que noter en passant cette neutralisation sans exprimer la réalisation de l'archiphonème (tantôt *l*, tantôt *ḽ*) par un signe particulier. Nous transcrirons donc *l* ou *ḽ* selon la réalisation.

La réalisation normale de *ḽ* est analogue à celle des phonèmes de même type en italien et en castillan. Ce phonème connaît des variantes longues après voyelles brèves accentuées, par exemple dans *ò'vĕḽĕ* « abeille », *'păḽĕ* « paille », *'rnŏḽĕ* « grenouille ».

3-22. — Les deux phonèmes *r* et *R*.

Le parler d'Hauteville connaît deux phonèmes de type *r*. Ceci ressort de rapprochements comme *pĕri* m. « poire » — *pĕRi* « pourri », *bă'rō* « baron » — *bă'Rō* « barreau de fenêtre » [1]. Toutefois ces deux phonèmes ne sont distincts qu'en une seule position : à l'intervocalique. Partout ailleurs on ne trouve qu'un seul type de *r*. Dans la transcription adoptée ici, le caractère *R* n'est employé que pour désigner un des deux phonèmes là où ils sont distincts (c'est-à-dire à l'intervocalique) ; dans les mêmes positions, l'autre phonème est transcrit *r*, et ce même signe est employé pour désigner toutes les réalisations de l'archiphonème (c'est-à-dire *r* non différencié), quelle que soit leur nature objective. A côté de *pĕri-pĕRi*, on aura donc, toujours avec la graphie *r*, *'rŭkḽă* « vieille vache », *'trăpă* f. « piège », *'vŏrpă* f. « mulot », *òlŏṉér* m. « noisetier », bien que dans ces mots les réalisations de l'archiphonème puissent différer profondément d'un mot à l'autre.

3-23. — Le cas des deux phonèmes *r* nous retiendra quelque temps, car il est éminemment propre à illustrer la différence entre le point de vue objectif, celui de la phonétique traditionnelle, et le point de vue fonctionnel, celui du phonologue. Du point de vue objectif, il est impossible de donner des indications valables pour l'ensemble de la communauté linguistique ; il convient d'examiner la prononciation de chaque sujet en particulier. Soit tout d'abord le sujet FP. : à l'initiale (type *'rŭkḽă*) *r* se réalise comme une vibrante apicale d'articulation assez ferme, bien que résultant, semble-t-il,

1. Leur individualité phonologique par opposition aux autres phonèmes ressort suffisamment des rapprochements établis ci-dessus à propos de *l* (§ 3-20).

d'une vibration unique ; en position post-consonantique (type *'trăpă*) l'articulation est de type analogue ; à l'intervocalique, dans le mot *pĕri*, on a également affaire à une apicale d'articulation analogue aux précédentes, quoique peut-être un peu moins ferme ; dans le mot *pĕRi* l'articulation, *toujours apicale*, est au contraire ferme, prolongée, et à plusieurs battements ; devant consonne (type *'vŏrpă*), l'*r* tend à perdre son caractère vibrant, l'articulation reste souvent antérieure, mais peut être aussi postérieure, et ne diffère pas alors du *r* parisien en position analogue, par exemple, dans *carpe, écharpé*. A la finale, enfin (type *òlǫ̈ér*), l'articulation est toujours postérieure et de type parisien.

Sujet PM. : à l'initiale (type *'rükḷă*), *r* se réalise comme une postérieure articulée sans particulière énergie, peu différente du *r* parisien en position analogue ; en position post-consonantique (type *'trăpă*), l'articulation est apicale et roulée ; elle est également apicale et roulée dans le mot *pĕri* ; au contraire, dans *pĕRi* elle est postérieure, sans énergie particulière, ce qui contraste avec la fermeté de l'articulation apicale de FP. dans le même mot ; devant consonne (type *'vŏrpă*), l'articulation est toujours postérieure (*r* « parisien »), ainsi qu'à la finale (type *òlǫ̈ér*).

Chez d'autres sujets on peut entendre aussi dans le mot *pĕRi* des articulations postérieures comme chez PM., mais particulièrement énergiques et vibrantes comme chez FP.

En résumé, tous les sujets sont d'accord pour donner une articulation postérieure faible à la finale absolue (type *òlǫ̈ér*) et une articulation antérieure (apicale) à l'*r* de *pĕri* et à celui de *'ṭrăpă* ; mais les réalisations sont tout à fait divergentes dans les autres cas.

3-24. — Si maintenant nous considérons le problème du point de vue fonctionnel, l'unité succède à la diversité : tous les sujets[1] s'accordent pour ne distinguer qu'un seul type de *r* ailleurs qu'à l'intervocalique, et deux types en cette position. La nature du trait pertinent varie selon les sujets : chez les uns, il y a opposition d'un *r* faible à un *r* fort ; chez d'autres, opposition d'un *r* antérieur à un *r* postérieur ; chez d'autres, enfin, opposition complexe d'un *r* faible antérieur à un *r* fort postérieur.

1. A l'exception de tout jeunes patoisants qui ont perdu la distinction entre *r* et *R*.

Bien que les deux sujets PM. et FP. appartiennent à la même génération, il ressort clairement de l'examen d'autres sujets que l'opposition d'un *r* fort à un *r* faible, tous deux de réalisation apicale, représente la tradition, tandis que l'extension de l'articulation postérieure de la finale à d'autres positions et notamment aux réalisations de *R* intervocalique, représente une innovation. La sœur de PM., son aînée de quatre ans, ne connaît d'*r* postérieurs qu'à la finale, alors que la prononciation postérieure de *R* paraît générale chez les personnes âgées de moins de quarante ans.

3-25. — L'opposition phonologique des deux *r* à l'intervocalique ressort, outre des couples *pĕri-pĕRi* et *bă'rō-bă'Rō* donnés ci-dessus, des rapprochements suivants : *părè* « parent » — *păRè* « parrain », *gărŏtò* « rouler (d'une pierre ou d'une boule) » — *găRŏtò* « garroter », *tărē* « tarin, originaire de Tarentaise » — *tăRē* « pot à vin », *bărò* « (tu) donnerais » — *băRò* « baril », etc. Il ne nous a pas été possible de trouver des couples illustrant parfaitement l'opposition de *r* à *R* après l'accent. Cette opposition n'en existe pas moins comme le montre l'existence de *'iŏră* « maintenant » à côté de *'bŏRă* « bourre ».

Dans des mots comme *ti'fĕră* « pomme de terre », *'iŏră* « maintenant », *I'zĕră* «Isère », etc., où *r* est précédé d'une voyelle brève, sa réalisation n'a guère tendance à s'allonger, comme c'est le cas pour les consonnes en général ; la raison en est évidemment qu'un *r* allongé aurait, dans la prononciation traditionnelle, toutes chances de se confondre avec *R*.

Il est à noter que rien n'empêcherait, dans la prononciation traditionnelle, de considérer *R* comme une succession de deux phonèmes *r* ; l'existence de couple comme *'bòRă* « barre » — *'bŏRă* « bourre », c'est-à-dire [*bọ̀r̄ă̌*]-[*bọ̆r̄ă̌*], ne serait pas un empêchement, car l'opposition *ò* ([*ọ̀*] long)/*ŏ* ([*ọ̀*] bref) se réalise parfaitement devant *r* appuyé, par exemple dans *'bòrbă* « barbe » — *'bŏrbă* « bourbe », et l'on pourrait fort bien mettre en parallèle *'bòr-ră* et *'bòr-bă*, *'bŏr-ră* et *'bŏr-bă*. Ce qui nous empêche d'adopter, pour l'ensemble de la communauté linguistique, cette interprétation fort séduisante, est évidemment que la conception de *r* et de *R* comme deux phonèmes est la seule qu'autorisent les réalisations non allongées de *R*, chez PM. par exemple.

3-26. — Nous avons considéré jusqu'ici que les éléments distinctifs notés respectivement *t̯, d̯, n̯, l̯* formaient des phonèmes uniques s'opposant deux à deux à *t, d, n, l* comme les mouillées aux non-mouillées correspondantes. Les couples de quasi-homonymes donnés ci-dessus (§§ 3-13, 14, 15, 16, 19, 21) ne prouvent nullement que *t̯, d̯, n̯, l̯* soient des phonèmes uniques, mais simplement qu'il y a, dans *t̯*, par exemple, un élément pertinent qui l'empêche de se confondre avec *t* et qui permet de distinguer, par exemple, *'kõt̯ŏ* « compte » de *'kõtŏ* « comte ». Devons-nous considérer que cet élément pertinent, la mouillure, se réalise en même temps que l'articulation de [*t̯*], et, dans ce cas, en faire une caractéristique d'un phonème *t̯*, ou bien voir dans le petit *yod* plus ou moins voisé qui suit l'articulation de [*t̯*] la réalisation véritable de la mouillure, dans quel cas [*t̯*] serait simplement à interpréter comme une variante combinatoire du phonème *t* devant *yod* (qui est lui-même, à Hauteville, une simple variante du phonème *i* ; cf. ci-dessous § 3-27) ? Dans ce dernier cas il faudrait interpréter [*kǫt̯ʸŏ*] comme *'kõtiŏ*.

Parmi les idiomes qui connaissent les mouillées, il en est beaucoup où cette dernière interprétation n'est pas possible. Le russe en est un exemple classique, où *id̯ot* « il va » ne se confond pas avec *idyot* « idiot », et où l'on doit, par conséquent, considérer que *d̯* est phonologiquement distinct de *d* + *yod*. A Hauteville, la question se pose de tout autre façon, parce que la succession *d* (non mouillé) + *yod* n'existe pas : si, par exemple, un patoisant s'avise d'employer dans son parler le mot français *idiot*, il l'articulera [*id̯ʸó*] avec une seconde syllabe identique à son mot *d̯ó* m. « saucisse ». En d'autres termes, notre parler connaît les syllabes [*t̯ʸa*], [*d̯ʸa*], [*n̯ʸa*], [*l̯ʸa*], mais ignore [*tya*], [*dya*], [*nya*], [*lya*]. Quant aux groupes du type [*ti* (*y*) *a*], [*di* (*y*) *a*], [*ni* (*y*) *a*], [*li* (*y*) *a*], il les rend au moyen de [*tĕya*], [*dĕya*], [*nĕya*], [*lĕya*] : *lion*, emprunté au français local où le mot est dissyllabique, est devenu [*lĕyǫ̃*] phonologiquement *lĕiõ* ; *dahlia*, prononcé en français *dali-a*, est devenu [*dòlĕyǫ̀*] phonol. *dòlĕiò* ; *Napoléon* a donné comme prénom la forme courte « hypocoristique » *pŏ'l̯õ*, mais avec maintien de la valeur syllabique de *é* devenu *i*, on a la forme *năpŏlĕ'iõ* « napoléon, pièce de vingt francs ».

Il existe dans ce cas deux interprétations phonologiques possibles, qui l'une et l'autre rendent parfaitement compte des faits fonctionnels : que le mot qui veut dire « compte » soit interprété comme une succession de quatre phonèmes *'kõt̯ŏ* ou de cinq *'kõtiŏ*, ce mot

reste distinct de tout autre mot existant ou possible du parler étudié. Dans l'examen théorique que nous poursuivons ici, nous retenons l'interprétation monophonématique, et nous transcrivons *'kōt̮ŏ, d̮ó, ò'lŏn̮ĕ, 'rnŏl̮ĕ,* et non *'kōtiŏ, dió, ò'lŏniĕ, 'rnŏliĕ,* parce que, de cette façon, nous nous écartons moins des réalisations objectives. Mais si la question se posait de fixer, pour le parler d'Hauteville, une transcription destinée à la pratique, il est certain que les graphies par *i* seraient préférables, non seulement parce qu'elle feraient l'économie de quatre signes particuliers pour *t̮, d̮, n̮* et *l̮,* mais aussi et surtout parce que le sentiment linguistique des locuteurs met sur le même plan la succession consonne quelconque + *yod* + voyelle, et consonne mouillée + voyelle, et que si l'on transcrit avec *i 'gābiŏ* « boiteux », *'sórbiă* « sorbe », *'lāpiĕ* « lampe », on devra également utiliser *i* pour *'kōtiŏ, 'mōdiŏ,* etc.

Des mots comme *d̮i* « dix » et *n̮i* « nid » (qui s'opposent à *di* « (il) dit » et *ni* « ni ») peuvent sembler militer en faveur de l'interprétation monophonématique. Mais les transcriptions biphonématiques *dii* et *nii,* quelque étranges qu'elles puissent paraître, ne sont nullement ambiguës, car des formes [*di-i*], [*ni-i*] ou [*diy*], [*niy*] n'entrent pas dans les possibilités théoriques du parler d'Hauteville, et seule reste la lecture correcte de *dii* et de *nii* comme [*dʸi*] et [*n̮i*].

Au dossier du débat, et en faveur de l'interprétation biphonématique, il faut verser le cas du suffixe d'agent *-iü* « -eur » ; l'*i* de ce suffixe mouille naturellement une apicale précédente, mais il n'en fait pas moins partie du suffixe et non de la racine ; c'est pourquoi, pour « chanteur », *pãtiü* vaudrait mieux que *pãt̮ü* (la racine est *pàt-,* cf. *pàtò* « chanter ») et pour « faneur », *fèniü* mieux que *fèn̮ü* (cf. *fènò* « faner »).

II. — Les voyelles.

3-27. — Le phonème *i.*

L'identité phonologique de ce phonème sous ses deux aspects principaux, la voyelle [*i*] et la semi-voyelle [*y*], ressort des rapprochements suivants :

1° (*i/é*) *bui* « buis » — *bué* « boyau », *'pilă* « pile » — *'pélă* « poêle f. »; (*s*) *bilò,* fr. popul. « se biler » — *bélò* « bêler ».

2° (*i*/*ü*) *kri* « chercher » — *krü* « cru », *kil*(*ò*) « enfiler » — *kü-'l*(*ŏtă*) « culotte », *rĕ'kilŏ* « (je) renfile » — *rĕ'külŏ* « (je) recule ».
3° (*i* sous la forme de [*y*]/*ḍ*) *iè* « profond » — *ḍè* « dans ».
4° (*i* sous la forme de [*y*]/*ṇ*) *iõ* « un » — *ṇõ* « personne ».

Le phonème *i* se réalise tantôt comme une voyelle antérieure non arrondie de fermeture maxima, tantôt comme la semi-voyelle *yod*. Ces deux sons doivent être considérés comme les réalisations d'un même phonème, car [*i*] n'apparaît jamais devant une autre voyelle, tandis que [*y*] n'existe que dans cette position, que ce soit après consonne, comme dans *bié* « bien », *fiü* « fuseau », *'riută* « sorte de craquelin poivré ayant la forme d'une moitié de 8 », prononcés respectivement [*byè*], [*fyü*], [*ryṳtă*], ou après voyelle (donc à l'intervocalique) dans *kă'iõ* [*kăyõ*], « cochon », *nĕié* [*nĕyé*] « noyer » (verbe), *păié* [*păyẹ*] « payer », etc. Après voyelle brève accentuée, par exemple dans *'păiĕ* « paye », ce *yod* peut s'allonger exactement comme les autres articulations consonantiques dans des circonstances identiques, mais ceci ne saurait influencer notre jugement, et nous faire considérer *i* et *y* comme deux unités phonologiques distinctes, car notre seul critère est celui de la commutation, et il est, théoriquement et pratiquement, impossible de trouver dans le patois d'Hauteville deux mots qui ne se distingueraient que par la présence de [*i*] dans l'un, là où l'autre présente un [*y*][1].

La succession voyelle + [*yi*] se rencontre dans des mots comme [*păyi*] « pays », [*sĕbăyi*], exclamation « est-ce possible ? ». On interprétera [*yi*] dans ce cas comme une réalisation du phonème *i* final après voyelle, car la prononciation [*păį*] [*sĕbăį*] est également possible, et [*y*] se révèle ici comme un simple son de liaison. On transcrira donc *păi*, *sĕbăi*.

Les réalisations vocaliques du phonème *i* sont de durée très variable selon le contexte : à la finale elles sont relativement brèves, par exemple dans les mots *kri* « chercher », *ṇi* « nid », *kui* « qui ? » ; elles sont brèves également dans les syllabes prétoniques, mais moins dans *brišé* « bercer » où *i* précède immédiatement la syllabe accentuée, que dans *kărdinŏlĕ* « chardonneret » ou *răsinŏ'lĕ* « rossignol ». Dans les syllabes toniques non finales la durée de *i* est très considérable, par exemple dans *'pipă* « pipe », *'kivă* f. « purin »,

1. En français, au moins à la finale syllabique, *i* et *y* représentent deux phonèmes distincts ; voir, ci-dessus, § 2-11.

'siză « haie », etc. Il faut noter le mot isolé *'muisĕ* f. « petite chipie », terme expressif où le *i* se réalise de façon très brève, tandis que le *s* suivant s'allonge comme il le ferait après voyelle phonologiquement brève. La brièveté du *i* n'étant pas déterminée par le contexte, nous trouvons là l'embryon d'une distinction phonologique entre un *i* long et un *i* bref. Étant donné le caractère expressif du mot en question, nous ne ferons pas état ici de cet *i* bref.

3-28. — Le phonème *ü*.

L'identité phonologique de ce phonème ressort de rapprochements indiqués ci-dessus à propos de *i* (§ 3-27) et de ceux qui suivent :

1° (*ü/ö*) *piü* « pou » — *piö* « peu », *'küdrĕ* « cueillir » — *'ködrĕ* « coudre ».

2° (*ü/u*) *kü* « cul » — *ku* « cou », *'püră* « pure » — *'pură* « pauvre (fém.) ».

L'opposition phonologique que nous avons constatée entre *ü* et *ö* se neutralise devant un *r* de la même syllabe, d'où l'alternance *dör* « dur », *'düră* « dure ».

Dans un certain nombre de mots, à la prétonique et, semble-t-il, en contact avec une consonne plus ou moins labialisée comme *š* ou une labiale comme *m*, la prononciation hésite entre *i* et *ü*, par exemple dans *văRüšó* (ou *băRüšó*)-*văRišó* (cf. § 3-2), *šü'šólă* ou *ši-'šólă* f. « pain trempé dans le vin », *mimĕró* ou *nümĕró* « numéró ». Il semble qu'on doive interpréter ces faits comme le résultat d'une tendance à la neutralisation de l'opposition *i/ü* dans les positions décrites.

Un doublet isolé comme *ţulò-ţülò* « piailler » ne permet pas de parler de tendance à la neutralisation de l'opposition *ü/u* après palatale, car le mot en question est expressif, ce qui suffit à expliquer les indécisions du vocalisme ; d'ailleurs un mot comme *'pţută* « petite » présente toujours un *u* et jamais un *ü*.

Le phonème *ü* se réalise toujours comme une voyelle antérieure arrondie de fermeture maxima. Il ne connaît pas les réalisations consonantiques ([*ẅ*]) qui sont fréquemment celles du phonème français *ü*. C'est ainsi que les participes passés en *-ü* ont un féminin en *-ua* ([*-wa*]) et non en *-üa* (c'est-à-dire [*-ẅa*]). Il y a donc devant voyelle neutralisation de l'opposition *ü/u* au profit du timbre postérieur sous sa forme consonantique [*w*].

En matière vocalique nous nous contenterons de signaler les neutralisations que nous constatons sans en tenir compte dans la transcription, tout comme nous l'avons fait ci-dessus (§ 3-21) dans le cas de *l/l̥*. La raison en est que les différents phonèmes vocaliques sont généralement bien distincts les uns des autres et que ce n'est que dans des positions très particulières que leurs oppositions mutuelles se neutralisent. Dans le cas des deux *r* où la neutralisation est la règle et la distinction l'exception (cf. ci-dessus, § 3-22), nous insistons dans la transcription sur la confusion phonologique en n'employant qu'un seul signe *r* partout ailleurs qu'à l'intervocalique, et ceci quelle que soit la réalisation combinatoire ou individuelle.

Les réalisations de *ü* sont de faible durée à la finale, par exemple dans *fiü* « fuseau », *lèšü* « drap de lit », et à la prétonique, mais dans ce cas moins dans *püdē* « poussin », où la voyelle précède immédiatement la syllabe accentuée, que dans *püdĕ'l̥ō* « pou de poule ». En syllabe tonique non finale la durée de *ü* est très considérable, par exemple dans *'püdŏ* « pouce », *'düră* « dure », etc.

3-29. — Le phonème *u*.

L'identité phonologique du phonème *u* ressort des rapprochements faits ci-dessus à propos de *ü* (§ 3-28) et de ceux qui suivent :

(*u/ó*) *þu* « chou » — *þó* « chaud », *'ruzĕ* « roses (substantif) » — *'rózĕ* « rose » (adj.).

Devant *r* appuyé (ou *R*, ce qui semble phonologiquement équivalent ; cf. ci-dessus § 3-25) l'opposition *u/ó* se neutralise, le résultat étant uniformément *u* chez PM. [1], chez les autres sujets observés normalement *ó*, par exemple dans *'pórtă* « porte », *'bóRŏ* « beurre », mais *u* après palatale, d'où *'viurnă* f. « instrument de musique quelconque », *fiă'fiurnă* f. « bagatelle », et sans doute après *k* d'où *é'kuRĕ* « battre (le blé) ». Cf. ci-dessus, § 3-28, la neutralisation parallèle de l'opposition *ü/ö*.

Le phonème *u* se réalise tantôt comme une voyelle plus ou moins profonde, arrondie et de fermeture maxima, tantôt comme la semi-

1. Ce trait a probablement été emprunté par le sujet au parler de sa mère, originaire de Saint-Pierre-d'Albigny où « porte » se dit [*pṳ̄rtă̊*] et « beurre » [*bṳ̄rrĕ̊*]. Ce qui est intéressant est le fait que cet exotisme, comme il n'était qu'une variante et n'affectait pas le système phonologique, n'a pas été éliminé.

voyelle [*w*]. Ce dernier son représente la réalisation du phonème lorsque celui-ci précède une voyelle, par exemple dans les mots *fuă* [*fwă*], *ruă* [*rwă*] « rue » ou « roue », *kuinò* [*kwinò*] « piailler », *kuésĕ* [*kwẹsĕ*] « cuisse ». Cette réalisation consonantique ne paraît pas attestée à l'intervocalique, sauf peut-être comme réduction plus ou moins accidentelle du groupe *-vu-*, par exemple dans *ăvué ma* [*ăvwé*] ou [*ăwé*]. A l'initiale, le groupe *u* + voyelle se réalise parfois comme *vu* + voyelle, *uă* « oui » devenant [*vwă*], *'uérmŏ* « orme » devenant [*vwĕrmŏ*], etc. La confusion toutefois n'est pas complète ; certains mots à *u* + voyelle initiale ne connaissent pas la prononciation [*vw-*] et l'on ne doit pas parler en conséquence d'une confusion phonologique.

Les réalisations vocaliques de *u* varient d'un sujet à un autre : les patoisants les plus influencés par la langue commune, les jeunes notamment, présentent des timbres analogues à ceux du français ; les autres préfèrent en général des articulations peu profondes qui tendent vers *ü* et rappelle l'*u* du suédois ou du norvégien [1]. Il va sans dire que, pas plus à Hauteville que dans les langues scandinaves citées, le *u* d'articulation moyenne ne se confond avec le *ü* dont l'articulation est franchement antérieure.

Les réalisations vocaliques de *u* sont de durée très variable : brèves à la finale, par exemple, dans *păfăru* « chat-huant », *bărtu* « punaise des bois », ainsi que dans les syllabes qui précèdent la prétonique, comme dans *mupĕ'lō* « moustique » ; un peu plus longues à la prétonique dans *mu'tală* « tache blanche sur le chanfrein ; bête qui a cette tache », etc., nettement allongées sous l'accent non final dans *'nuvă* « neuve », *'pună* « poupée », *mă'sulă* f. « gros fagot », etc.

3-30. — Le phonème *é*.

L'identité phonologique de ce phonème ressort de certains rapprochements faits ci-dessus à propos de *i* (§ 3-27) et de ceux qui suivent :

1° (*é*/*ö*) *pué* « puis » — *puö* « peur », *'kuétă* « cuite » — *'kuöt(r)ă* f. « coudrier ».

2° (*é*/*è*) *mué* m. « grande quantité » — *muè* « moins », *fètă* « fête » — *'fètă* « fente », *étănò* « étamer » — *ètănò* « entamer ».

1. Mon sujet PM. se rappelle que, lorsqu'elle était à l'école, vers 1890, un inspecteur avait critiqué la prononciation (du français local) selon laquelle *un beau couteau* devenait *un beu cuteu*.

3° (*ẹ́/ẹ̆*) *bué* « boyau » — *buĕ* « bois », *'mĕ́trĕ* « maître » — *'mĕtrĕ* « mètre ».

Il faut surtout retenir de ces paires de mots que, contrairement à ce qui se passe en français, les phonèmes antérieurs d'ouverture moyenne que présente le patois d'Hauteville restent bien distincts dans toutes les positions. En français, *é* et *è* ne se distinguent bien qu'à la finale ; ailleurs leur opposition est pratiquement neutralisée, le choix de l'un ou de l'autre timbre étant déterminé par l'environnement phonique, à moins qu'on adopte un timbre intermédiaire.

Il est une position tout à fait particulière où notre parler neutralise l'opposition *é/è*, mais au profit d'un timbre tout différent, celui qui est la réalisation normale du phonème *ă* ; c'est la position devant *r* appuyé ou *R* en syllabe inaccentuée (ce qui veut dire ici prétonique ; cf. ci-dessous § 6-6). Cette neutralisation est illustrée par les alternances morphologiques ou lexicales suivantes : *fér* « fer » — *făRò* « ferrer », *ivér* « hiver » — *ivărnò* « hiverner », *'tèRă* « terre » — *ètăRò* « enterrer », *'vèrdă* « vert » — *vărdi* « verdi », *'pèrdrĕ* « perdre » — *părdü* « perdu », *'vèrsŏ* « (je) verse » — *vărsò* « verser ». Bien entendu, la neutralisation vaut non seulement pour l'opposition *é/è*, mais également pour *é/ă* et *è/ă*.

Le phonème *é* se réalise comme une voyelle antérieure non labialisée d'aperture intermédiaire entre celle de *i* et celle de *è*. Ses réalisations sont d'assez faible durée à la finale ou dans les syllabes précédant la prétonique, par exemple dans les mots *pé* « chez », *lăsé* « lait », *éklăpó* « gros copeau » ; un peu plus longues à la prétonique dans *té'sò* « blaireau », *péšó* « échalas », *vué'rò* m. « petite quantité », etc. ; tout à fait longues dans les syllabes accentuées non finales, par exemple dans *'sélă* « chaise », *'résĕ* « scie ».

3-31. — Le phonème *ö*.

L'identité phonologique de *ö* ressort de certains rapprochements faits ci-dessus à propos de *ü* (§ 3-28) et à propos de *é* (§ 3-30), ainsi que de ceux qui suivent :

1° (*ö/ó*) *iö* « où » — *ió* « haut », *lö* « loup » — *ló* « morceau (de pain, par exemple) ».

2° (*ö/ĕ*) *buö* m. « étable » — *buĕ* « bois ».

Le phonème *ö* se réalise comme une voyelle antérieure labialisée d'aperture analogue à celle de *é* et de *ó*. Ses réalisations sont de faible

durée dans *buö* « étable », *đö* « joug » ; un peu plus longues dans *buö'dĕ* m. « box réservé aux porcs dans l'étable » ; tout à fait longues dans *'lötră* « là-bas » ou *'öră* » heure ».

Sur la neutralisation devant *r* final de syllabe de l'oppositon *ü/ö* voir, ci-dessus, § 3-28.

3-32. — Le phonème *ó*.

L'identité phonologique de ce phonème ressort de certains rapprochements faits ci-dessus à propos de *u* (§ 3-29) et de *ö* (§ 3-31), ainsi que de ceux qui suivent :

1° (*ó/ò*) *fó* « (il) faut » — *fò* « (il) fait », *kăRó* « oreiller » — *kăRò* « carré », *'góṇĕ* f. « simagrées » — *'gòṇĕ* « (il) gagne », *'pótă* « lippe » — *'pòtă* « pâte ».

2° (*ó/ŏ*) *ḍó* m. « saucisse » — *ḍŏ* « dieu » (en général plutôt *bŏ'ḍŏ*), *'pótă* « lippe » — *'pŏtă* « trogne ».

Le phonème *ó* se réalise comme une voyelle d'arrière labialisée d'aperture intermédiaire entre celle de *u* et celle de *ò*, c'est-à-dire à peu près comme le phonème analogue du français. Toutefois, chez les sujets de prononciation traditionnelle, l'articulation est un peu moins profonde et surtout plus fermée, si bien que l'observateur peut être tenté d'interpréter comme des réalisations du phonème *u* certains [*ó*] de ces sujets. La durée des réalisations de *ó* est faible dans *fló* m. « touffe » (par exemple de haricots), *iʒó* « oiseau » ; un peu plus considérable à la prétonique immédiate, dans *iþótè* m. « été » par exemple ; tout à fait longue dans *'þódă* « chaude », *'sóma* « ânesse » (terme d'injure), etc.

Sur la neutralisation devant *r* final de syllabe de l'opposition *u/ó* voir, ci-dessus, § 3-29.

3-33. — Le phonème *è*.

L'identité phonologique de ce phonème ressort de certains rapprochements faits ci-dessus à propos de *é* (§ 3-30) et de ceux qui suivent :

1° (*è/a*) *fè* « foin » — *fa* « foi », *trè* f. « trident » — *tra* « trois », *'pèsĕ* m. « penses « — *'pasĕ* f. « épicéa ».

2° (*è/ĕ*) *muè* « moins » — *muĕ* « muet », *'fènă* « fane ! » — *'fĕnă* « femme », *pò'lètă* « maïs » (la plante ou la farine en bouillie) » — *pŏ'lĕtă* « poulette », *nĕ rĕdē* « nous ridons » — *nĕ rèdē* « nous rendons ».

3° (*è/ă*) *rè* « rends » — *ră* « rat », *'fètă* « fente » — *'fătă* « poche », *pèsò* « penser » — *păsò* « passer ».

Au sujet de la neutralisation des oppositions *è/ă /é* voir, ci-dessus, § 3-30.

Le phonème *è* se réalise comme une voyelle antérieure non labialisée d'ouverture intermédiaire entre celle de *é* et celle de *a*. La durée de ses réalisations varie dans les mêmes conditions que dans le cas des voyelles examinées ci-dessus ; elle est donc relativement brève dans *dè* « gens », *ipòtè* « été », *èbiăRò* « gêner » ; un peu plus longue dans *èdra* « endroit », *èfèr* « enfer » ; tout à fait longue dans *'iètă* « profonde », *'pètă* « pente », etc.

3-34. — Le phonème *ò*.

L'identité phonologique de ce phonème ressort de rapprochements indiqués ci-dessus à propos de *ó* (§ 3-32) et de ceux qui suivent :

1° (*ò/a*) *mò* « mal » — *ma* « mois », *părkò* « parquer » — *părka* « pourquoi, parce que », *'pòsĕ* « (tu) passes » — *pasĕ* f. « épicéa ».

2° (*ò/ŏ*) *mò* « mal » — *mŏ* « mot », *'pòtă* « pâte » — *'pŏtă* « trogne », *'òmo* « (j')aime » — *'omo* « homme », *kò'kò* « quelqu'un » — *kò'ko* m. « oronge ».

Le phonème *ò* se réalise comme une voyelle d'arrière labialisée d'ouverture intermédiaire entre celle de *ó* et celle de *a*. Chez les sujets dont la prononciation est influencée par le français et qui connaissent pour *u* et *ó* des réalisations nettement postérieures, *ò* se réalise normalement comme l'*o* ouvert de l'anglais *law*, *Paul*. Mais chez les locuteurs plus traditionalistes, l'articulation paraît être moins profonde. La durée de ses réalisations varie dans les mêmes conditions que dans le cas des voyelles examinées ci-dessus : relativement brève dans *mò* « mal », *lòvămè* « lavement » ; un peu plus longue à la prétonique immédiate dans *kò'kŏ* « quelqu'un », *gòpiă* « individu paresseux » (insulte) ; très considérable dans *'tòkă* f. « petit sac d'un tissu serré de bonne qualité », *'sòlŏ* « sale », *'ònŏ* « âne ».

3-35. — Le phonème *a*.

L'identité phonologique du phonème *a* ressort de certains rapprochements faits ci-dessus à propos de *è* (§ 3-33) et de *ò* (§ 3-34), ainsi que de ceux qui suivent :

(*a*/*ă*) *na* « neige » — *nă* « non », *ăva* « avoir » — *ă'vă* « aval, le bas », *săra* « (je) serai », *să'ră* « (il) sera ».

Le phonème *a* se réalise comme une voyelle de grande ouverture, sans arrondissement, de profondeur moyenne, légèrement plus postérieure qu'antérieure, mais sans exagération, qui rappelle assez l'*a* long de l'allemand *sah*. La durée de ses réalisations varie selon la position dans le mot, mais dans des proportions moindres que dans le cas des voyelles examinées jusqu'ici ; elle est toutefois nettement plus considérable dans *'tală* « toile », *'sală* « seigle » que dans *fradă* « douillet (au froid) », *dra* « droit », *na* « neige », *ădratămė* « adroitement », etc.

3-36. Le phonème *ŏ*.

L'identité phonologique de ce phonème ressort de certains rapprochements faits ci-dessus à propos de *ó* (§ 3-32) et de *ò* (§ 3-34), ainsi que de ceux qui suivent :

1° (*ŏ*/*ĕ*) *kŏr* « cour » — *kĕr* « court » adj., *kŏ'pŏ* m. « nuque » — *kĕ'pŏ* m. « petite meule de foin », *'bŏtă* « botte » — *'bĕtă* « mets ! », *mŏđĕ* « génisse » — *'mĕđĕ* « mange ! », *'rŏđŏ* « rouge », (masculin) — *'rŏđĕ* « rouge » (féminin), *'pāpŏ* « (je) jette » — *'pāpĕ* « (tu) jettes ».

2° (*ŏ*/*ă*) *tŏ* « tout » — *tă* « ta », *'mŏtă* « motte » — *'mătă* f. « tas de fumier », *kŏlò* « couler » — *kălò* « étayer », *'nuvŏ* « neuf » — *'nuvă* « neuve », *'pèsŏ* « (je) pense » — *'pèsă* « pense ! ».

3-37. — La réalisation la plus normale du phonème *ŏ* est une voyelle d'arrière arrondie, d'aperture analogue à celle que nous avons indiquée pour *ò*. Ce qui distingue essentiellement les réalisations des deux phonèmes *ŏ* et *ò* est ce que l'on nomme généralement la quantité : le phonème *ŏ* est caractérisé comme bref, par opposition à *ò* qui serait long. Soit les deux mots *'bŏlă* « boule » et *'bòlă* « ballot » ; dans le premier mot la voyelle accentuée est très brève, tandis que la consonne suivante s'allonge jusqu'à devenir, dans les cas d'accentuation très ferme, une géminée ; dans le second la voyelle est au contraire d'une durée très considérable, et la consonne suivante se contente d'une durée minima. On pourrait être tenté de mettre la différence entre *'bŏlă* et *'bòlă* sur le compte du consonantisme, et interpréter (et transcrire) *bòllă* pour « boule » et *bòlă* pour « ballot » en considérant que c'est la gémination de *l* qui

est responsable de l'abrègement de la voyelle qui précède, et que le [ŏ] de *'bòllă* n'est qu'une variante du phonème *ò*. Ce qui nous empêche d'adopter cette interprétation des faits est que l'opposition entre *ŏ* et *ò* se maintient à la finale absolue où il ne peut plus être question d'invoquer l'influence des consonnes suivantes : le rapprochement *mŏ* « mot » — *mò* « mal » nous impose la reconnaissance de deux phonèmes vocaliques distincts. Dans cette position l'opposition quantitative est beaucoup moins marquée que dans *'bŏlă 'bòlă*. Nous avons vu (§ 3-34) que *ò* final ne connaît pas de réalisations d'une durée considérable, de telle sorte que le soin de marquer l'opposition est réservé à *ŏ* qui sera particulièrement bref pour s'opposer à *ò* qu'on n'ose guère, dans ces conditions, caractériser comme une longue.

3-38. — Lorsque nous parlons de réalisations très brèves dans le cas de *ŏ*, il s'agit moins d'une brièveté objective que d'une impression acoustique obtenue par interruption de l'articulation vocalique au moment où elle est encore nette. Pour employer la terminologie saussurienne, nous dirons que dans *mŏ* ce sont surtout les éléments explosifs de la syllabe qui s'imposent, et que l'émission s'interrompt dès que le point vocalique est atteint, c'est-à-dire sitôt que le mouvement implosif a été esquissé. Dans *mò*, au contraire, s'il n'est fait aucun effort spécial pour prolonger l'articulation, la voyelle prend cependant, en quelque sorte, tout son temps, son intensité diminuant progressivement et sans à-coup.

Ce qui caractérise réellement *ŏ* est donc une fin abrupte, plutôt qu'une réelle brièveté ; ce qui le montre bien est le fait que beaucoup de sujets tendent à réaliser *ŏ* comme [^{w}ŏ] après les articulations labiales [*p*, *b*, *m*, *f*, *v*] et, moins nettement, après les dorsales [*k*] et [*g*], d'où des prononciations [*m*^{w}*ŏ*] de *mŏ*, [*b*^{w}*ọ̆ttă*] de *'bŏtă*, [*p*^{w}*ọ̆ttă*] de *'pŏtă*. Cette diphtongaison est absolument inexistante dans le cas de *ò*, et, dans la prononciation de ceux qui la connaissent, elle contribue largement à distinguer entre *mŏ* et *mò*. On doit l'interpréter comme une tendance à donner du corps au signe *mŏ*, sans allonger la voyelle, ce qui amènerait une confusion avec *mò*, mais en donnant plus d'ampleur aux éléments explosifs.

On comprendra maintenant pourquoi nous ne caractérisons pas *ò* comme une voyelle longue, puisque, dans certaines des positions où il se distingue de *ŏ*, il présente une durée que l'on peut carac-

tériser comme moyenne ou normale, et pourquoi nous ne le transcrivons pas *ò*. Quand à *ŏ*, si nous jugeons pratique de le caractériser comme une brève et de le transcrire comme tel, nous ne nous dissimulons pas que cette terminologie se fonde sur une impression acoustique qui peut fort bien, dans certains cas, ne pas correspondre aux faits objectifs de durée : entre l'explosion de [*m*] et la fin du mot, il n'est pas dit que l'articulation soit plus brève dans *mŏ* prononcé [*m*ʷ*ŏ*] que dans *mò*.

Dans certaines positions, le complexe [ʷ*ŏ*] peut avoir tendance à se simplifier, mais le timbre qu'on obtient dans ce cas est légèrement modifié dans le sens de moindre aperture : dans les mots *fŏr* « four », *'bŏrbă* « bourbe » *fŏr'kuină* « fourche d'arbre », le *ŏ* se réalise fréquemment comme un [*ŏ̊*].

L'opposition entre *ŏ* et *ò*, bien qu'elle paraisse reposer parfois sur des différences assez minimes, est très stable, et se manifeste dans toutes les positions imaginables : outre les paires de mots citées ci-dessus (§ 3-34), nous rappellerons *'bŏrbă* « bourbe » — *'bòrbă* « barbe », et illustrerons au moyen de *fŏr* « four » — *fòr* « fort » l'opposition en syllabe finale devant *r*.

3-39. — Le phonème *ă*.

L'identité phonologique de ce phonème ressort de certains rapprochements faits ci-dessus à propos de *è* (§ 3-33), de *a* (§ 3-35), de *ŏ* (§ 3-36), ainsi que de ceux qui suivent :

(*ă*/*è*) *tă* « ta » — *tĕ* « te », *'trăpă* f. « piège » — *'trèpă* « tripe », *rămò* « ramer » — *rĕmò* « ruminer », *'fătă* « poche » — *'fàtĕ* « poches », *'pèsă* « pense ! » — *'pèsĕ* « (tu) penses ».

Ce phonème se réalise de façon constante comme une voyelle de grande ouverture légèrement plus antérieure que postérieure. Une certaine centralisation n'est pas exclue. Le timbre de cette voyelle n'est donc pas identique à celui que nous avons donné ci-dessus (§ 3-35) comme la réalisation du phonème *a*, et cette différence peut contribuer à maintenir dans certains cas les deux phonèmes bien distincts. Mais l'essentiel de la distinction repose sur le fait que *ă*, tout comme *ŏ* ci-dessus, est une voyelle brève, avec tout ce que cela comporte dans notre idiome, tandis que *a* est une voyelle normale dont le déroulement n'est pas brusquement interrompu. Dans le mot *'tălă* (impératif du verbe *tălò* « meurtrir (un fruit) ») le premier *ă* est bref et suivi d'une consonne longue, voire même

géminée. Dans *'tală* « toile », l'*a* est long, et la consonne suivante brève. A la finale, dans *kră* m. « crasse de la tête », la voyelle est brève et interrompue en pleinte intensité ; dans *kra* « (tu) crois », elle présente le même caractère, le timbre mis à part, que le *ò* de *mò*.

3-40. — Le phonème *ĕ*.

L'identité phonologique de ce phonème ressort de rapprochements faits ci-dessus à propos de *é* (§ 3-30), de *è* (§ 3-33), de *ŏ* (§ 3-36) et de *ă* (§ 3-39).

Ce phonème est susceptible de réalisations assez variées : accentué et à la finale, dans un mot comme *bŏ'kĕ* m. « fleur », il se réalise comme un [*è*] très bref « interrompu » et nettement centralisé, donc intermédiaire entre [*é*] et [*è*] ; accentué dans la pénultième, comme dans *'tĕnă* « cuve », *'fĕnă* « femme », etc., il est toujours très bref et complètement centralisé, donc un [*è*] ; dans ce cas, lorsque l'articulation est particulièrement énergique, la consonne suivante tend à empiéter sur le [*è*], si bien que la prononciation d'un mot comme *'tènă* tend vers [*'tn̥nă*] sans toutefois que la voyelle disparaisse jamais tout à fait dans la prononciation normale, c'est-à-dire que l'occlusion apicale se maintienne du début du mot jusqu'au *ă*. Dans le groupe *-ĕr* final il est également très bref et centralisé, donc [*-ĕr*] ; dans le mot *bĕr* « laid » il est, par exception, légèrement arrondi, donc presque [*bŏ̈r*], mais cette labialisation est due au [*b*] qui précède, et partout ailleurs les lèvres sont passives.

En position prétonique, il tend à disparaître dans des conditions qui rappellent un peu le traitement de *e* caduc en français. Toutefois la confusion phonologique avec zéro n'est pas acquise comme elle l'est pour *e* caduc partout où ne joue pas l'influence de la graphie : *pri* « prix » et *pĕri* « poire » peuvent se confondre dans un parler rapide, mais *pĕri* reste la forme correcte ; le *-tré* de *pŏtré* « portrait » est bien distinct du *-tĕré* de *pĕtĕré* m. « machine qui fait teuf-teuf » ; même si le *ĕ* de *gĕgĕlĕ* m. « auriculaire » est souvent fort affaibli, il est toujours présent, sinon la forme ne pourrait être que *gĕgl̦ĕ*, puisqu'après *k* et *g* l'opposition *l*/*l̦* est neutralisée en faveur de *l̦* (cf. ci-dessus § 3-21).

Il faut accorder une mention spéciale au groupe prétonique *-ĕr-* qui se réalise tantôt comme [*ĕr*], tantôt comme [*r̥*], tantôt comme [*rĕ*] : *tĕr'kiă* f. « maïs » se prononce [*tĕrkyă*], [*tr̥kyă*] ou [*trĕkyă*] ; de même *vĕrié* « tourner » peut se prononcer [*vrĕyé*].

A la finale atone, le *ĕ* se réalise comme un [*ĕ*], assez net après occlusive, orale ou nasale, par exemple dans *'fătĕ* « poches », *'fĕnĕ* « femmes », ou après *l*, *l̦*, *r* ou *R* comme dans *'bŏlĕ* « boules », *ŏ'vĕl̦ĕ* « abeille », *ti 'fĕrĕ* « pommes de terre », *ĕ'kuRĕ* « battre (le blé) », plus faible après spirante dans *'plăsĕ* « place » ou *'muéþĕ* « mouche » par exemple, où le [*ĕ*] est souvent à peine perceptible[1]. On ne saurait considérer cet *ĕ* final faiblement réalisé comme l'équivalent phonologique de zéro, car il n'y a aucune confusion possible entre la finale de *'pérĕ* « paire » et celle d'*òlŏṉér* « noisetier ». Toutefois, lorsque une forme à *ĕ* final est employée comme premier élément de composé, cet *ĕ* disparaît, alors que *ă* (et éventuellement *ŏ*) sont conservés, voire même renforcés s'ils se trouvent à la prétonique immédiate (cf., ci-dessous, § 5-8).

3-41. — Le phonème *ẽ*.

L'identité phonologique ressort des rapprochements suivants :

1° (*ẽ/é*) *þẽ* « chien » — *þé* « chez », *'kẽtă* « quelle ? » — *'kétă* « quête ».

2° (*ẽ/è*) *vẽ* « vin » — *vè* « vent », *fẽ* « fin » — *fè* « foin ».

3° (*ẽ/ã*) *vẽ* « vin » — *vã* « van », *'tẽnă* « tienne » — *'tãnă* f. « terrier ».

4° (*ẽ/õ*) *vẽ* « vin » — *võ* « vont », *'prẽmă* « menue » — *'prõmă* « prune ».

Ce phonème se réalise comme le phonème analogue du français, dans *vin* par exemple, c'est-à-dire à Hauteville comme *è* nasal légèrement moins ouvert que dans la prononciation parisienne. La durée de ses réalisations varie dans les mêmes conditions que celles que nous avons observées précédemment dans le cas des voyelles orales non brèves. Cette durée sera donc relativement faible dans *þẽ* « chien », *prẽ* « menu », etc., considérable dans *lă 'kẽtă* « laquelle ? », *'kẽkĕ* « oncle » ou *'sẽdrĕ* « cendres ».

3-42. — Le phonème *ã*.

L'identité phonologique de ce phonème ressort des rapprochements faits ci-dessus à propos de *ẽ* (§ 3-41) et de ceux qui suivent :

1. Dans ce cas la spirante voit son articulation prolongée, et ceci même après voyelle longue comme dans *'bósĕ* ou *'muéþĕ*. Cette spirante longue est à interpréter phonologiquement comme spirante + *ĕ*.

1° (*ã/a/ă*) *vã* « van » — *va* « (tu) vois » — *vă* « va ! », *mã* « main » — *ma* « mois » — *mă* « ma ».

2° (*ã/õ*) *pã* « pain » — *põ* « pont », *flã* « côté » — *flõ* « flan ».

Le phonème *ã* se réalise comme le phonème de même type du français, c'est-à-dire, à Hauteville, comme une nasale de grande ouverture moins postérieure que dans la prononciation parisienne. La durée de ses réalisations est plus faible dans *þã* « champ », *þāpă'ŋõ* « champignon », que dans *þāpò* « jeter », et surtout que dans *'þāpă* « jette ! » ou *'þātă* « chante ! ».

3-43. — Le phonème *õ*.

L'identité phonologique de ce phonème ressort de rapprochements faits ci-dessus à propos de *ẽ* (§ 3-41) et *ã* (§ 3-42), ainsi que de ceux qui suivent :

1° (*õ/ó*) *lõ* « long » — *ló* « morceau », *'lõđĕ* « longue » — *'lóđĕ* « galerie extérieure en maçonnerie ».

2° (*õ/ŏ*) *mõ* « mon » — *mŏ* « mot », *bõtò* « bonté » — *bŏtò* « botté ».

3° (*õ/ò*) *ŋõ* « personne » — *ŋò* f. « marmaille », *flõ* « flan » — *flò* m. « haleine fétide ».

Le phonème *õ* se réalise comme le phonème analogue du français, c'est-à-dire comme une nasale postérieure, à Hauteville peut-être un peu moins ouverte que les réalisations normales de *ò*. La durée de ses réalisations est plus faible dans *iõ* « un », *kõbinò* « combiner » que dans *mõtò* « monter » et surtout que dans *'mõtŏ* « (je) monte » ou *'kõtŏ* « comte ».

DÉFINITION ET CLASSEMENT DES PHONÈMES

4-1. — Nous avons vu ci-dessus (§ 2-3) qu'un phonème peut-être considéré comme un ensemble de traits pertinents. Pour définir chaque phonème il conviendra donc d'énumérer tous les traits pertinents qui le caractérisent. Ces traits pertinents se dégagent, pour les phonèmes de notre parler, des rapprochements faits ci-dessus à propos de chacun d'eux. On trouvera ci-après la liste des phonèmes du patois d'Hauteville, avec la définition phonologique de chacun d'eux.

4-2. — Si nous rapprochons par exemple les deux phonèmes *d* et *i*, nous remarquons qu'ils se distinguent par l'opposition des traits pertinents complexes : degré zéro d'ouverture-articulation dentale/grande ouverture (de type vocalique)-articulation palatale. Mais comme tous les phonèmes dentaux sont de faible ouverture, tandis que tous les phonèmes de faible ouverture ne sont pas dentaux, c'est le caractère dental qui est retenu pour opposer *d* à *i* (cf., ci-dessus, § 2-2). Toutefois, pour opposer *i* et *ḍ*, qui sont tous deux palataux, c'est la différence d'ouverture seule qui sera le caractère pertinent. Les phonèmes vocaliques ne s'opposent donc pas nécessairement en tant que tels, c'est-à-dire du fait de leur plus grande ouverture, aux phonèmes consonantiques. Il n'y a pas, entre consonnes et voyelles, une différence phonologique fondamentale (cf. d'ailleurs, ci-dessus, § 2-11). C'est en pratique seulement qu'il est très généralement indiqué de traiter à part de ces deux catégories parce qu'elles posent souvent des problèmes différents, et qu'elles forment des systèmes qui, s'il peuvent avoir des points de contact[1], sont plus faciles à représenter chacun de son côté. C'est pourquoi nous traitons ici à part des consonnes et des voyelles.

1. Il y a par exemple, à Hauteville, une série de voyelles palatales (antérieures) qui n'est que le prolongement de la série palatale des consonnes.

Notre terminologie peut même varier d'une catégorie à l'autre, puisque nous parlons de consonnes palatales et de voyelles antérieures. Nous disons de même postérieur au lieu de labiovélaire (cf., ci-dessus, § 2-3 note). En d'autres termes, nous opposons les voyelles entre elles, en supposant établie en bloc leur opposition avec les consonnes.

4-3. — Les consonnes.

p : sourd (*p*/*b*), bilabial (*p*/*f*, *p*/*t*, etc.), non nasal (*p*/*m* ; sans doute, sur la foi de *pué-mué*, etc., a-t-on affaire au trait complexe non-nasal — sourd, mais en fait il n'est pas niable qu'un *m* sourd serait perçu comme *m* et non comme *p*).

b : sonore (*p*/*b*), bilabial (*b*/*v*), non-nasal (*b*/*m*).

m : bilabial (*m*/*n*), nasal (*m*/*b*).

f : sourd (*f*/*v*), labiodental (*f*/*p*, *f*/*ꝑ*, etc.).

v : sonore (*v*/*f*), labiodental (*v*/*b*, *v*/*đ*, etc.).

ꝑ : sourd (*ꝑ*/*đ*), interdental (*ꝑ*/*f*, *ꝑ*/*p*, *ꝑ*/*t*, etc.).

đ : sonore (*đ*/*ꝑ*), interdental (*đ*/*v*, *đ*/*b*, *đ*/*d*, etc.).

t : sourd (*t*/*d*), dental (*t*/*ꝑ*, *t*/*f*, *t*/*s*, *t*/*p*, etc.), non-nasal (*t*/*n* ; cf. ci-dessus, à propos de *p*).

d : sonore (*d*/*t*), dental (*d*/*đ*, *d*/*v*, *d*/*z*, *d*/*b*, etc.), non-nasal (*d*/*n*).

n : dental (*n*/*m*), nasal (*n*/*d*).

l : dental (*l*/*l̡*), latéral (*l*/*d*) ; latéral impliquant aussi non-nasal, les latérales étant toujours des non-nasales, comme les labiodentales, par exemple, sont toujours des spirantes — ceci dans le patois d'Hauteville, bien entendu).

t̡ : sourd (*t̡*/*d̡*), palatal (*t̡*/*t*, *t̡*/*s*, *t̡*/*ꝑ*, etc.), non-nasal (*t̡*/*n̡* ; cf. ci-dessus à propos de *p*).

d̡ : sonore (*d̡*/*t̡*), palatal (*d̡*/*d*, *d̡*/*z*, *d̡*/*đ*, etc.), non-nasal (*d̡*/*n̡*).

n̡ : palatal (*n̡*/*n*), nasal (*n̡*/*d̡*).

l̡ : palatal (*l̡*/*l*), latéral (*l̡*/*d̡* ; latéral impliquant aussi non-nasal ; cf. ci-dessus à propos de *l*).

s : sourd (*s*/*z*), sifflant (*s*/*š*, *s*/*t*, *s*/*t̡*, etc.) ;

z : sonore (*z*/*s*), sifflant (*z*/*ž*, *z*/*d*, *z*/*d̡*, etc.).

š : sourd (*š*/*ž*), chuintant (*š*/*s*, *š*/*t̡*, *š*/*k*, etc.).

ž : sonore (*ž*/*š*), chuintant (*ž*/*z*, *ž*/*d̡*, *ž*/*g*, etc.).

k : sourd (*k*/*g*), dorsal (*k*/*š*, *k*/*t̡*, *k*/*t*, etc.).

g : sonore (*g*/*k*), dorsal (*g*/*z*, *g*/*d̡*, *g*/*d*, etc.).

r : faible — antérieur (*r*/*R*), vibrant (type articulatoire particu-

lier au même titre que sifflant, chuintant, dental, etc. ; *r/z*, *r/ž*, *r/d*, etc.).

R : fort — postérieur (*R/r*), vibrant (*R/z*, *R/ž*, *R/d*, etc.).

4-4. — Classement des consonnes.

On rangera ensemble tous les phonèmes caractérisés comme sonores (N. B. sans y inclure ceux qui, comme les nasales ou les liquides, se réalisent *normalement* comme des sonores, mais dont la sonorité n'est pas un trait pertinent), et d'autre part tous ceux qui sont caractérisés comme sourds. On aura donc 1° *b*, *v*, *đ*, *d*, *d̢*, *z*, *ž*, *g* ; 2° *p*, *f*, *þ*, *t*, *t̢*, *s*, *š*, *k*, On groupera d'autre part tous ceux qui présentent le trait nasal : *m*, *n* et *n̢* ; dans une quatrième classe ceux qui sont caractérisés comme latéraux : *l* et *l̢* ; dans une cinquième les phonèmes vibrants : *r* et *R*.

D'autre part, on peut établir une classe de bilabiales avec *p*, *b*, *m*, une classe de labiodentales avec *f*, *v*, une d'interdentales avec *þ*, *đ*, une de dentales avec *t*, *d*, *n*, *l*, une de palatales avec *t̢*, *d̢*, *n̢*, *l̢*, une de sifflantes avec *s*, *z*, une de chuintantes avec *š*, *ž*, une de dorsales avec *k*, *g*. Il reste une faible antérieure *r*, et une forte postérieure *R*.

Il est à noter que les classes des sourdes, des sonores, des nasales, des latérales et des vibrantes ne chevauchent pas ; en d'autres termes non seulement un phonème ne peut être en même temps sourd et sonore, mais une sonore ne peut être nasale, latérale ou vibrante, une nasale ne peut être sonore, sourde, latérale ou vibrante, etc.

Il en va de même de nos classes du second type, classe des bilabiales, classe des labiodentales, etc. Ces classes sont exclusives les unes par rapport aux autres, de telle sorte qu'une bilabiale par exemple ne pourra appartenir à aucune autre de ces classes. En revanche, elle pourra appartenir à telle ou telle classe du premier type, à la classe des nasales s'il s'agit de la bilabiale *m*, à celle des sourdes s'il s'agit de *p*, etc.

Ces diverses circonstances vont nous permettre de dresser sur un plan le tableau du système consonantique de notre parler. Notons en passant que ceci ne serait pas possible pour une langue qui opposerait des nasales sourdes à des nasales sonores, ou des latérales nasales à des latérales orales.

4-5. — Tableau du système consonantique.

Nous allons ranger sur des droites parallèles les phonèmes appartenant aux différentes classes du premier type, et nous les ordonnerons de telle façon que tous les phonèmes appartenant à une même classe du second type soient sur une droite verticale. On obtiendra le tableau suivant :

p	*f*	*ꝑ*	*t*	*t̮*	*s*	*ś*	*k*		
b	*v*	*đ*	*d*	*d̮*	*z*	*ž*	*g*		
m			*n*	*n̮*					
			l	*l̮*					
								r	*R*

Dans ce tableau, les sourdes et les sonores qui sont deux à deux dans un rapport exclusif, ont été rapprochées les unes des autres. Elles forment une corrélation de sonorité. Sont également dans un rapport exclusif *l* et *l̮*, *r* et *R*.

4-6. — Les voyelles.

i : aperture minima (de 1[er] degré) (*i*/*é*, *è*, *a*), non arrondi (ce qui implique, non une passivité labiale, mais une rétraction) (*i*/*ü*) ; l'opposition *i*/*u* dégage un trait complexe antérieur non-arrondi, mais comme à Hauteville toutes les non-arrondies sont antérieures, nous pouvons ne retenir ici que le caractère non-arrondi déjà dégagé précédemment.

ü : aperture minima (*ü*/*ö*), antérieur (*ü*/*u*), arrondi (*ü*/*i*).

u : aperture minima (*u*/*ó*, *ò*, *a*), postérieur (*u*/*ü*) ; du trait complexe postérieur-arrondi dégagé par l'opposition *i*/*u*, nous ne retenons que l'élément postérieur déjà dégagé précédemment ; cf. ci-dessus à propos de *i*.

é : aperture de 2[e] degré (*é*/*i* ; *é*/*è*, *a*), non arrondi (*é*/*ö*) ; au sujet de l'opposition *é*/*ó*, cf. ci-dessus à propos de *i*.

ö : aperture de 2[e] degré (*ü*/*ö*), antérieur (*ö*/*ó*), arrondi (*ö*/*é*).

ó : aperture de 2[e] degré (*ó*/*u* ; *ó*/*ò*, *a*), postérieur (*ó*/*ö*).

è : aperture de 3[e] degré (*è*/*a* ; *è*/*é*, *i*), non-arrondi (nous ne retenons que cet élément du trait antérieur-non-arrondi dégagé par l'opposition *è*/*ò*), non-bref (*è*/*ĕ*), non-nasal (*è*/*ẽ*).

ò : aperture de 3[e] degré (*ò*/*a* ; *ò*/*ó*, *u*), postérieur (nous ne retenons que cet élément du trait postérieur-arrondi dégagé par l'opposition *ò*/*è*), non-bref (*ò*/*ŏ*), non-nasal (*ò*/*õ*).

a : aperture de 4ᵉ degré (*a*/*ò*, *ó*, *u* ; *a*/*è*, *é*, *i*), neutre quant à l'arrondissement et la profondeur (ce qui n'est pas la même chose que non-arrondi ; en fait, cette neutralité forme avec l'aperture de 4ᵉ degré un caractère pertinent unique), non-bref (*a*/*ă*), non-nasal (*a*/*ã*).

ĕ : bref (ce qui entraîne une certaine centralisation ; *ĕ*/*è*), fermé (*ĕ*/*ă*), antérieur (de préférence ici à non-arrondi à cause des réalisations de ce phonème dans un mot comme *bĕr* ; cf., ci-dessus, § 3-40) (*ĕ*/*ŏ*).

ŏ : bref (*ŏ*/*ò*), fermé (*ŏ*/*ă*), postérieur (*ŏ*/*ĕ*).

ă : bref (*ă*/*a*), ouvert (*ă*/*ĕ*, *ŏ*) ; la non-nasalité, pour *ă* comme pour *ĕ* et *ŏ*, est incluse dans la caractéristique « bref », car les nasales sont des non-brèves.

ẽ : nasal (*ẽ*/*è*), fermé (*ẽ*/*ã*), antérieur-non-arrondi (*ẽ*/*õ*).

õ : nasal (*õ*/*ò*), fermé (*õ*/*ã*), postérieur-arrondi (*õ*/*ẽ*).

ã : nasal (*ã*/*a*), ouvert (*ã*/*ẽ*, *õ*), neutre quant à l'arrondissement et la profondeur (cette neutralité se confond en fait avec le caractère ouvert).

4-7. — Classement des voyelles.

On formera deux classes particulières des phonèmes vocaliques caractérisés positivement comme brefs d'une part, comme nasals d'autre part. Les autres voyelles peuvent être classées selon leur degré d'aperture : 1ᵉʳ degré : *i*, *ü*, *u* ; 2ᵉ degré *é*, *ö*, *ó* ; 3ᵉ degré *è*, *ò* ; 4ᵉ degré *a*. On peut aussi les répartir entre les classes des non-arrondies (*i*, *é*, *è*), des postérieures (*u*, *ó*, *ò*), des antérieures arrondies (*ü*, *ö*), la neutre *a* restant en dehors.

4-8. — Tableaux du système vocalique.

Les voyelles ni brèves ni nasales seront rangées sur trois droites parallèles verticales selon qu'elles sont non-arrondies, antérieures-arrondies ou postérieures. Elles y seront ordonnées de telle façon que les phonèmes de même degré d'ouverture soient sur la même droite horizontale. Pour les brèves et les nasales, on rangera de même sur des droites horizontales les phonèmes de même degré d'aperture, les phonèmes antérieurs non-arrondis vers la gauche, et vers la droite les phonèmes postérieurs-arrondis.

i	*ü*	*u*						
é	*ö*	*ó*						
è		*ò*		*ĕ*	*ŏ*		*ẽ*	*õ*
	a				*ă*			*ã*

Pour la pleine intelligence du premier de ces tableaux, il faut se souvenir que, partout ailleurs que devant *r* de la même syllabe, les divers degrés d'ouverture n'ont pas tendance à se confondre, et que devant *r*, ce sont le premier et le deuxième entre lesquels on constate une neutralisation. Contrairement à ce que l'on trouve en français, le deuxième et le troisième degrés restent à Hauteville bien distincts dans toutes les positions (à l'exception toutefois du cas très particulier cité ci-dessus, § 3-30).

PROSODIE

5-1. — C'est sans doute sur le terrain prosodique que le système phonologique du patois d'Hauteville s'oppose le plus nettement à celui du français. Nous avons vu ci-dessus (§ 2-12) qu'un mot français est phonologiquement parfaitement identifié lorsqu'on indique les phonèmes dont il est formé et l'ordre dans lequel ces phonèmes se présentent. Tel n'est pas le cas à Hauteville, où, pour pouvoir identifier définitivement beaucoup de mots, il faut indiquer en outre quelle est la tranche phonique qui reçoit l'accent. Ce parler se rattache ainsi à la grande aire des parlers de l'Europe méridionale (parlers romans, albanais, grecs ou slaves) où l'accent joue un rôle différenciatif. C'est essentiellement la raison pour laquelle les Savoyards en général et les Hautevillois en particulier diront volontiers que leur patois représente un idiome intermédiaire entre le français et l'italien, bien que, des points de vue de la phonétique historique, de la morphologie et du lexique, sa parenté soit beaucoup plus étroite avec le français qu'avec le toscan.

5-2. — On dit généralement qu'une langue dans laquelle l'accent est un trait pertinent, est une langue à accent libre. Cette liberté de l'accent peut être d'ailleurs diversement limitée. Tout d'abord l'accent peut être libre de frapper la dernière ou l'avant-dernière syllabe du mot sans pouvoir jamais atteindre l'antépénultième ou les précédentes. D'autre part, la liberté de l'accent peut ne valoir que pour des mots formés de certains phonèmes, alors que d'autres combinaisons de phonèmes impliquent nécessairement que l'accent porte sur une partie déterminée du mot.

5-3. — Le patois d'Hauteville connaît l'accent libre, mais cette liberté est soumise aux deux types de restrictions que nous venons de signaler. Soit une succession de phonèmes comme *s-ă-v-ĕ-ụ-u-l-*

ă. Comme tranche quelconque de la chaîne du discours, elle comporte quatre portions successives susceptibles de recevoir un traitement accentuel, ou, en d'autres termes, quatre syllabes. Cependant, si ce complexe forme un seul mot, il n'y a, dans ce cas, que deux accentuations possibles : *săvĕ'ṷulă* ou *săvĕṷu'lă* (c'est la première qui est attestée dans le mot qui veut dire « manivelle ») ; en d'autres termes, la liberté de l'accent est limitée aux deux dernières syllabes du mot, ou, pour employer la terminologie romanistique traditionnelle, le parler ne connaît que des oxytons et des paroxytons.

5-4. — Soit d'autre part une succession de phonèmes comme *é-k-ḽ-ă-p-ó* qui comporte trois tranches accentuables. Comme mot (avec le sens de « copeau »), la première tranche est, nous venons de le voir, nécessairement atone ; la seconde tranche *-kḽă-* peut être aussi bien atone qu'accentuée ; mais la dernière, *-pó*, est de telle nature qu'elle ne saurait être atone en fin de mot. L'accent est donc nécessairement sur la dernière syllabe du mot. On peut à cet égard donner la règle suivante : un mot qui se termine autrement que par *ă*, *ĕ*, *ŏ* ou, s'il s'agit d'une forme verbale, *ō*, ne peut être accentué que sur la finale.

5-5. — Voici quelques paires de mots qui ne se distinguent que par la place de l'accent : *'pŏtă* « trogne » — *pŏ'tă* « creux (dans la terre) », *'bérĕ* « boire » — *bé'rĕ* « béret », *'sôđô* « (ils) songent » — *sô'đô* « sommet ». Il faut noter que la plupart des paires de ce type sont formés de mots appartenant à des catégories grammaticales différentes comme *'sôđô-sô'đô*, ou, s'il sont tous deux substantifs comme *'pŏtă-pŏ'tă*[1], ils sont de genre différent, si bien que, dans un contexte, la différence d'accentuation n'a guère à maintenir à elle seule la distinction : *nă 'pŏtă* « une trogne » — *ō pŏ'tă* « un creux », *lă 'pŏtă* « la trogne » — *lĕ pŏ'tă* « le creux » ; noter au pluriel *dĕ 'pŏtĕ* « des trognes », avec une autre voyelle finale que *dĕ pŏ'tă* « des creux ». Il n'est pas impossible de trouver des membres de phrase susceptibles de figurer dans des contextes iden-

1. A la différence de *pŏ'tă* qui est fréquent, *'pŏtă* est un mot rare ; certains sujets l'ignorent ; d'autres emploient une forme *pŏḽé*. Il s'agit d'un terme expressif peu stable.

tiques où seule la place de l'accent permet d'éviter la confusion, par exemple : *nă 'sórtă dĕ 'pŏtă* « une sorte de trogne » — *nă 'sórtă dĕ pŏ'tă* « une sorte de creux ». Mais les couples de ce type sont rares, et nous sommes tenté de dire que le rendement fonctionnel réel de l'opposition accentué/non accentué est très faible.

5-6. — En fait, cette opposition ne nous paraît si peu utile que parce que le plan de notre exposé nous a fait donner le pas aux faits phonématiques sur les faits prosodiques. En réalité l'opposition accentué/inaccentué joue fréquemment un rôle beaucoup plus important que celui de certaines oppositions vocaliques. Si nous reprenons la paire *dĕ 'pŏtĕ-dĕ pŏ'tă,* il nous faut reconnaître que l'opposition des accents y a une valeur différenciative beaucoup plus nette que celle des timbres *ĕ/ă*. Si je m'avisais de prononcer *i ă dĕ 'pŏtă,* sans que les faits donnent aucune indication sur la valeur que j'attribue à la forme (ici) fautive *'pŏtă,* les sujets comprendraient certainement *i ă dĕ 'pŏtĕ* « il y a des trognes », et non *i ă dĕ pŏ 'tă* « il y a des creux ». Quelqu'un qui, pour *'mŏrsă* « mousse » prononcerait *mŏr'să,* ne serait probablement pas compris, tandis que les Hautevillois identifieraient sans difficulté une prononciation *mŏrs* sans voyelle finale comme l'équivalent du fr. mousse.

Ces réactions s'expliquent d'ailleurs tout naturellement lorsque l'on sait que les voyelles atones finales ne font pratiquement jamais partie du radical. La question se pose de façon un peu différente dans la conjugaison, parce que les désinences y sont fréquemment accentuées (par exemple à l'infinitif, au participe passé, aux première et deuxième personnes du pluriel), et que, de ce fait, un radical reste identifiable aussi bien sous sa forme atone que lorsqu'il est accentué. D'autre part, si *'drōmō,* avec première syllabe accentuée, est la forme normale pour « (ils) dorment », une forme à première syllabe atone peut fort bien s'entendre dans *i drōmō 'tu* « dorment-ils ? », ce qui naturellement faciliterait beaucoup l'identification d'un fautif *i drō'mō.* Enfin, il faut signaler dans la conjugaison, et notamment à l'imparfait, certaines hésitations accentuelles qui s'expliquent à la lumière des tendances exposées ci-dessous (§ 5-7) ; notre sujet PM. donne *drĕ'mivē* et *drĕ'mivò* pour « dormions, dormiez » (imparfait), sans rejeter les formes à accentuation « normale » *drĕmi'vē* et *drĕmi'vò.*

5-7. — Réalisation de l'accent.

L'accent se réalise par augmentation de l'intensité et de la netteté de l'articulation. Il entraîne un allongement de la voyelle non-finale lorsque celle-ci n'est pas phonologiquement brève, et un allongement de la consonne qui suit la voyelle si celle-ci est brève.

Un mot ne saurait avoir plus d'un accént, car, par définition, toute caractéristique prosodique positive, qui peut caractériser deux tranches d'un même mot, n'est pas un accent. Mais un accent peut déterminer non seulement une modification de l'articulation de la syllabe qu'il atteint, mais également un renforcement ou un affaiblissement de certaines autres syllabes du mot. Il est des langues où l'accent entraîne un renforcement de la deuxième et éventuellement de la quatrième syllabe précédant ou suivant celle qui le porte, renforcement qui va de pair avec un affaiblissement des première, troisième et cinquième syllabes avant ou après l'accent. On dit en général que ces langues connaissent un rythme binaire, c'est-à-dire qu'à une syllabe relativement forte en succède une relativement faible et vice-versa. Tel n'est pas le cas du patois d'Hauteville : ici c'est la syllabe qui précède immédiatement l'accentuée qui participe un peu de son intensité et de sa netteté [1]. C'est par cette tendance qu'on peut expliquer que les voyelles non-brèves aient une plus grande durée à la prétonique immédiate que dans les autres positions inaccentuées, que *é* soit plus long dans *té'sō* par exemple que dans *ékl̥ăpó* (cf. § 3-30).

5-8. — Cette tendance à allonger et à renforcer la prétonique immédiate a des résultats particulièrement intéressants en composition : soit le verbe *dékăpò* « décrocher » ; à la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif il fait aujourd'hui *dé'kăpĕ* ; cette forme est, sans doute, à l'origine, celle de la deuxième personne qui a remplacé le *dé'kăpă* que laisserait attendre l'évolution phonétique. Cette dernière forme se retrouve dans les composés du type *tire-bouchon* ou *chausse-pied*, d'où, par exemple, *dékăpădó* « dépendeur d'andouille » (littéralement « décrocheur de saucisse »). Ce

1. Ceci rappelle le russe où la syllabe immédiatement prétonique connaît encore le timbre [*a*], tandis que les prétoniques plus éloignées de l'accent ne connaissent plus que la voyelle faible et neutre [*ė*]. Le phénomène franco-provençal a été noté et expliqué par A. Duraffour, *Phénomènes généraux...*, chap. IV, surtout pp. 14 et ss.

mot est naturellement accentué sur la finale ; l'élément *dĕkăpă-*, s'il était seul, serait prononcé [*dĕkăppă*][1] avec l'accent sur l'avant-dernière syllabe et un *p* géminé ou au moins allongé ; en composition, comme élément non-final, il perd ces caractéristiques : le *p* s'abrège et le premier *ă* tend à perdre sa netteté d'articulation au profit du second.

Il est à noter que ce renforcement de la prétonique n'a pas lieu si la voyelle de cette syllabe est un *ĕ* : dans les composés du type examiné ci-dessus, si le verbe appartient à la catégorie des infinitifs en *-é* (provenant de palatale + ARE) dont la troisième personne du sing. du présent de l'indicatif est traditionnellement en *-ĕ*, cet *ĕ* n'est pas renforcé, mais tend au contraire à disparaître, d'où, du verbe *pišé* « pisser », *pišprĕ* « pisse-menu ».

5-9. — Le renforcement de la prétonique immédiate se manifeste non seulement dans la composition proprement dite, mais à l'intérieur de groupes de mots étroitement unis par le sens, la chose est particulièrement nette dans les groupes adjectif possessif + nom, comme *nutrŏ 'pã* « notre champ », *nutră 'mòrĕ* « notre mère », *nutré 'fèlĕ* « nos filles », *nutruz 'òbrŏ* « nos arbres » ; dans tous ces cas, la syllabe désinentielle de l'adjectif est plus nettement articulée que *nu-* ; c'est le renforcement de la prétonique qui a permis la fixation de la flexion spéciale des adjectifs possessifs (*ŏ*, *-ă*, pl. *-u*, *-é*), tandis que les pronoms correspondants conservent la flexion adjectivo-nominale (*'nutrŏ*, masc. sing. et pl., *'nutră*, fém. sing. et *'nutrĕ*, fém. pl.). Même lorsque le substantif est un polysyllabe oxyton (par exemple *éfã*, *zéfã* « enfant ») le groupe adjectif possessif + nom n'en forme pas moins un seul mot prosodique (*nutru-z-ĕ'fã* « nos enfants ») et la syllabe *nu-* reste atone.

C'est à la même tendance qu'il faut rattacher la différence entre l'adjectif démonstratif féminin singulier *slă* et le pronom correspondant *'sĕlă* (*slă 'fĕnă* « cette femme-là », *'sĕlă* « celle-là »).

Dans les groupes adjectif qualificatif + nom, ou nom + adjectif qualificatif, comme *'bròvă 'fĕnă* « jolie femme », *'fĕnă 'rĕpĕ* « femme riche », *'ŏmŏ 'rĕpŏ* « homme riche », on peut entendre

1. C'est la prononciation de l'impératif *dĕ'kăpă*. D'ailleurs, selon DARMESTETER, *Formation des mots composés*, 1894, pp. 167-234, le premier élément des composés du type « *porte-feuille* » serait, à l'origine, un impératif.

bròvă 'fĕnă au lieu de *'bròvă 'fĕnă*, etc. Mais le phénomène n'est plus dans ce cas qu'un accident qui n'implique pas un changement de l'identité phonologique de *'bròvă*, *'fĕnă*, *'ŏmŏ*. Il suffit de modifier le contexte, d'inverser par exemple l'ordre des mots pour que ceux-ci retrouvent leur accent propre.

5-10. — Les formes verbales suivies de pronoms personnels forment avec eux des mots prosodiques uniques normalement caractérisés par l'accent sur l'avant-dernière syllabe : *'sidŏ* « suis-je ? », *'òtŏ* « as-tu ? » *'vutŏ* « veux-tu ? », etc. L'examen des impératifs est à cet égard particulièrement intéressant : sur *'lévă* « lève ! », on forme *lé'vătĕ* [*lévăttĕ*] « lève-toi » ; sur *dé'păþĕ* « dépêche ! », *dépă'þĕtĕ* (à côté de *dé'păþtĕ*) ; « mets ! » se dit *'bĕtă*, « mets-le » *bĕ-'tălŏ*, « mets-le moi » *bĕtă'mĕlŏ*. Cette dernière forme montre que l'accent, non seulement quitte le radical du verbe, mais n'hésite pas à passer sur un des pronoms suffixés. Il faut signaler qu'on peut également, ailleurs qu'à la finale de phrase, entendre l'oxyton *bĕtămĕ 'lŏ*.

LES COMBINAISONS DE PHONÈMES

6-1. — C'est sous ce titre qu'on présente traditionnellement l'étude des conditions d'apparition des traits phonologiques, phonèmes ou caractéristiques prosodiques, dans le cadre de l'unité sémantique (mot ou signe vocal) pris comme base. Ce qui caractérise un parler, ce ne sont pas seulement ses unités phonologiques, mais également la façon qu'ont ces unités de se combiner pour former des signes vocaux. Notons que les possibilités combinatoires comprennent aussi celles d'apparaître soit à l'initiale, soit à la finale de l'unité sémantique de base.

6-2. — Nous pouvons ici procéder à un nouveau classement des phonèmes, obtenu cette fois, non pas en nous fondant sur les caractères pertinents, mais sur la latitude qu'ils ont ou n'ont pas d'entrer dans les différents types de combinaison [1]. Nous ne pousserons pas ici cette étude dans le détail, et nous contenterons d'opposer deux types de phonèmes pour chacun desquels nous réserverons les termes traditionnels de voyelle et de consonne.

6-3. — Nous appelons voyelles, dans le patois d'Hauteville, ceux des phonèmes qui sont susceptibles de former à eux seuls une tranche accentuable, ou, en d'autres termes, une syllabe, ou qui, bien qu'ils ne puissent former une tranche à eux seuls, entrent exactement dans les mêmes combinaisons que ceux qui le font :

Sont donc voyelles : *i* (tranche accentuée dans *'i-lă* « île »), *é* (*'é-gà* « eau »), *è* (*'è-krŏ* m. « encre »), *ü* (*'ü-l̯ĕ* « aiguille »), *ö* (*'ö-ră* « heure »), *u* (*'u-l̯ŏ* m. « huile »), *ó* (*'ó-nă* « aune »), *ò* (*'ò-lă* « aile »), *ă* (*'ă-đŏ* « âge »), *ŏ* (*'ŏ-mŏ* « homme »), *ã* (*ã* « année »), *ȯ* (*ȯ-gl̯ă* f. « ongle »), *è* (tranche accentuable, mais non accentuée dans *èdü 'stri* « industrie »), *a* qui semble, par hasard, ne pas être

1. Cf., par exemple, le classement des phonèmes du polonais, par G. L. Trager, *Acta Linguistica*, I, p. 179, Copenhague, 1939.

attesté comme tranche accentuable (au moins dans les mots réellement indigènes), mais qui entre dans les mêmes combinaisons que les phonèmes précédents (*fa* « fois » comme *fò* « (il) fait », *fè* « foin », *fé* « fait » ; *ra* « roi » comme *ră* « rat », *ró* « boue » ; *'sala* « seigle » comme *sélă* « chaise », *'sòlă* « sale » ; etc.), et enfin *ĕ* qui ne saurait exister comme tranche accentuable, mais qui entre dans toutes les combinaisons où l'on rencontre les précédents phonèmes (*muĕ* « muet » comme *mué* m. « grande quantité », *muè* « moins » ; *blĕ* « mouillé » comme *blò* « blé », *blü* « bleu », *blõ* « blond » ; *'tĕnă* « cuve » comme *'tónă* f. « frelon », *'tànă* f. « terrier » ; *bĕ'lă* « bouilli » comme *bă'lă* « donné » ; etc.).

Nous appellerons consonnes tous les autres phonèmes.

6-4. — Nous passerons successivement en revue le groupement des phonèmes à l'initiale, puis à la finale du mot, et finalement nous comparerons ce qui se passe à l'intérieur de l'unité sémantique avec ce que nous aurons pu constater à ses frontières. On remarquera que nous ne cherchons pas à étudier le groupement des phonèmes dans le cadre de la syllabe. La raison en est que s'il est aisé pour nous de déterminer le nombre de tranches intonables dont se compose un mot donné, il est beaucoup plus difficile de dire où chacune commence et se termine. Ce n'est qu'à la fin de notre examen que nous pourrons tenter de donner quelques indications sur la constitution de la syllabe dans le patois d'Hauteville.

6-5. — L'initiale.

Nous appellerons ci-dessous groupes initiaux les combinaisons de phonèmes comprenant la voyelle (ou les voyelles) de la première tranche accentuable et les consonnes qui précèdent.

Le groupe initial peut être réduit à une simple voyelle, normale, brève, ou nasale, accentuée ou atone. Exemples : *'ò-lă* « aile », *ŏ-r* « ours », *à-'brõnă* « myrtille », *ẽ-fã* « enfant », *ă-pò* m. « hache ». Cette voyelle peut être n'importe lequel des phonèmes vocaliques à l'exception de *ĕ* qui ne se trouve jamais à l'initiale du mot, et ne saurait s'y trouver [1], tandis qu'il faut voir un hasard du lexique dans le fait que *a* n'est pas attesté à l'initiale.

1. Puisque *ĕ* n'apparaît qu'après consonne et qu'il est souvent instable, on pourrait être tenté d'y voir une simple variante de zéro ; mais nous avons vu ci-dessus (§ 3-40) que la confusion avec zéro n'est pas acquise.

L'initiale peut comporter deux voyelles dont la première est nécessairement *i* ou *u*. Exemples : *'iŏ-tă* « haute », *'iè-tă* « profonde », *'iĕ-nă* « une » (numéral), *'ué-rmŏ* « orme », *uă* « oui ». Parmi les combinaisons de ce type, seuls *ii* et *uu* ne semblent pas licites, mais il s'en faut que toutes les autres soit attestées.

Le groupe initial peut comporter consonne + voyelle. Exemples : *'ta-lă* « toile » *té-'sō* « blaireau », *'fĕ-nă* « femme », *kŏ-'þō* m. « nuque ». En principe n'importe quelle consonne peut être suivie de n'importe quelle voyelle. Sans doute cherchera-t-on en vain une combinaison *þè-* ou *ʒi-*, mais ce sont là des groupes parfaitement prononçables que seuls les hasards de l'étymologie et des emprunts ont exclues jusqu'ici du parler d'Hauteville. Il n'y a, bien entendu, qu'un seul phonème *r* initial (cf., ci-dessus, § 3-22).

Autre type d'initiale : consonne + deux voyelles dont la première est *i* ou *u*. Exemples : *fiă* « brebis », *fiă-'fiurnă* f. « babiole, baliverne », *buĕ* « bois », *puŏ-sò* « pousser ». Sont théoriquement possibles les combinaisons de n'importe quelle consonne avec chacun des groupes licites de deux voyelles, sauf cependant ceux qui commenceraient par une consonne palatale (*ṭ*, *ḍ*, *ṇ*, *ḷ*). Il est vrai que, comme on le sait, ces palatales peuvent être interprétées elles-mêmes comme des groupes de phonèmes dentaux + *i*.

Le groupe initial peut comporter deux consonne + voyelle ou encore deux consonnes + deux voyelles. Les combinaisons de ce type qui sont attestées sont les suivantes :

a) *p*, *b*, *f*, *v*, *t*, *d*, *k* ou *g* + *r* + voyelle, par exemple dans *prĕ* « menu », *brō* m. « marmite », *fri* « fruit », *vré* « vrai », *trè* f. « trident », *dra* « droit », *kri* « chercher », *gru* « gros » ;

b) *t*, *k* ou *g* + *r* + *u* + voyelle, par exemple dans *trui* « pressoir », *krué* « mal-venu, chétif », *gruè* « groin, gueule » ;

c) *p*, *b* ou *f* + *l* + voyelle, par exemple dans *'pluvrĕ* « pleuvoir », *'blăþĕ* « laîche », *flō* « flan » ;

d) *k* ou *g* + *ḷ* + voyelle, par exemple dans *kḷò* « clé », *gḷé* « glace » ;

e) *s* ou *š* + *t* + voyelle dans le démonstratif masc. sing. *sti* (également *šti*), fém. sing. *stă*, masc. pl. *stu*, fém. pl. *stĕ*, adjectif indiquant le lieu ou le temps dans lequel on se trouve ;

f) divers types plus ou moins stables, soit parce que la première consonne du groupe peut tomber dans un débit rapide, soit parce

que les sujets les conçoivent encore et les réalisent parfois comme consonne + *ĕ* + consonne + voyelle. Un des plus stables serait sans doute *kv* + voyelle dans *'kvéklŏ* « couvercle » et ses dérivés, où l'on entend soit [*kv*], soit [*kw*]. Le groupe *pl-* dans *plu* « petit », *'plută* « petite », est souvent réduit à *l-* ; dans ses dérivés, comme le diminutif *plòlĕ*, le *p* se conserve mieux, mais peut-être faudrait-il écrire *pĕlòlĕ* selon une prononciation qui peut s'entendre. Le groupe *km-*, assez fréquent, se réduit normalement à *m-* dans *kmè* « comme, comment », par exemple dans *mè 'sèlĕ* « comme-ça », *mè vò 'tu* « comment cela va-t-il ? » ; il paraît assez stable dans *'kmòklŏ* m. « crémaillère », mais on devrait peut-être l'interpréter comme *kĕm-* dans *kmèsmè* « commencement », *kmādò* « commander » et un certain nombre d'autres mots où l'influence des formes françaises s'oppose à la fixation du groupe *km-*. Instable est le groupe *šl-* (ou *sl-*) dans *šlămè* ou *slămè* « seulement, donc » qui est prononcé ordinairement *lamè*, par exemple dans *fò lămè* « fais donc (s'il te plaît) » ; cf. également l'alternance de *šl-* et de *šĕl-* dans *'šlătĕ* « celle-ci » contraction de *'šĕlă i'tĕ* « ici », et *'šĕlă* « celle-là ».

On peut hésiter à transcrire *'smānă* ou *sĕ'mānă* « semaine », *'snălĕ* ou *sĕ'nălĕ* f. « grelot », *'šmizĕ* ou *šĕ'mizĕ* « chemise », bien que la prononciation normale soit par [*sm-*], [*sn-*], [*šm-*] ; *mè'zĕkă* « musique » est souvent prononcé [*mzĕkkă*] ; « sous » est *zŏ* ou *dzŏ*, « dessous » est *dĕ'zŏ* prononcé [*dzŏ*], [*dĕzŏ*], voire même [*dŏzŏ*].

Dans des mots comme *'rnòlĕ* « grenouille », *'rviérĕ* « rivière », on ne peut guère dire que *rn-* et *rv-* soient des groupes initiaux, car *r* se rattache à la voyelle qui précède pour former syllabe avec elle, donc *nă r-nŏlĕ* « une grenouille », *lă r-'nŏlĕ* « la grenouille » ; ce qui le montre bien c'est que ces mots sont souvent conçus comme *ăr'nŏlĕ*, *ăr'viérĕ*, d'où les pluriels *d ăr'nŏlĕ* « des grenouilles », *léz ăr'viérĕ* « les rivières ».

6-6. — La finale.

Nous appelons ici la finale le dernier phonème vocalique de la dernière tranche accentuable du mot et ce qui suit éventuellement. Il nous faut distinguer entre la finale accentuée et la finale atone.

La finale accentuée peut comprendre une simple voyelle, normale, brève, ou nasale. Toutes les voyelles sont attestées en cette position. Pour les exemples, nous renvoyons aux paragraphes consacrés ci-dessus à chacun des phonèmes vocaliques.

Le seul autre type de finale accentuée est le groupe voyelle + *r*. Les groupes de ce type qui sont attestés sont les suivants : *-ér*, *-ör*, *-ór*, *-èr*, *-òr*, *-ĕr*, *-ŏr*, par exemple dans les mots *fér* « fer », *dör* « dur », *ór* « os », *èr* « air », *kanòr* « canard » ou « canal », *bĕr* « laid », *dŏr* « jour ». Le groupe [*ur*] s'entend comme variante de *-ór* chez PM. (cf. ci-dessus, § 3-29).

La finale atone n'existe que sous la forme vocalique, et les seules voyelles licites dans ce cas sont *ă*, *ĕ*, *ŏ* et *ō* (*ē* et *ó* ne sont attestées dans ce cas que dans des formes verbales à accent instable où l'accentuation finale doit être considérée comme normale ; cf., ci-dessus, § 5-6).

6-7. — Les groupes internes.

La partie interne du mot, celle qui est comprise entre l'initiale et la finale telles que nous les avons définies ci-dessus, ne présente, de façon générale, aucun groupe de phonèmes qui ne puisse être conçu comme la combinaison de groupes existant à l'initiale ou à la finale. En d'autres termes, on ne doit trouver à l'intervocalique que les groupes de consonnes attestés à l'initiale, ou la succession *r* + consonne (ou groupe de consonnes attesté), *r* dans ce cas formant avec la voyelle précédente un groupe de type final, et la consonne (ou les consonnes) formant avec la voyelle suivante un groupe de type initial.

Se présentent comme des successions de groupe de type initial, des mots comme *'fĕ-nă* « femme », *să-vĕ-'ẏu-lă* « manivelle », *'kvé-kl̥ŏ* « couvercle », *'vé-stă* « veste », *kmè-smè* « commencement », *sĕ-'ptè-brŏ*, etc.

Connaissent des successions groupe de type final + groupe de type initial des mots comme *'òr-pe* f. « grand coffre à blé », *'pèr-šĕ* « pêche », *'bŏr-bă* « bourbe » (la voyelle qui précède l'*r* fait, dans les deux derniers mots, partie en même temps des groupes initiaux *pè-* et *bŏ-* et des groupes de type final *-èr-* et *-ŏr-* ; un mot comme *kèr* « cœur » est formé d'un groupe initial *kè-* et d'un groupe final *-èr* qui chevauchent).

Dans un mot comme *'bóRŏ* « beurre », notre sujet PM. et ceux qui, comme elle, prononcent *R* comme une uvulaire non allongée, ont deux groupes de type initial *bó* et *Rŏ*, leur prononciation de *Rŏ* étant identique à celle du groupe initial *rŏ-* dans *rŏpé* « rocher » par exemple. Ceux, au contraire, qui, avec FP., prononcent pour *R* un

r long, ont ici un groupe de type final *ór* suivi du groupe *rŏ* (cf., ci-dessus, §§ 3-22 à 25).

6-8. — Si la place de l'accent a une influence considérable sur les latitudes combinatoires à la finale (cf., ci-dessus, § 6-6), elle n'impose en principe aucune restriction en ce qui concerne les combinaisons de phonèmes qui précèdent la voyelle finale. En d'autres termes, on peut trouver en combinaison avec *ă*, *ĕ*, *ŏ* et *ō̆* atones finals les différents groupes de types initials que nous avons énumérés ci-dessus (§ 6-5). Nous avons, par exemple, dans *'kòiĕ* « truie » le groupe *i* + voyelle, dans *'sélă* « chaise » le groupe consonne + voyelle, dans *'làpiĕ* « lampe » le groupe consonne + *i* + voyelle, dans les mots *kufrŏ* « coffre », *'süblă* « siffle ! », *'ōgl̥ă* f. « ongle » et la finale *-ismŏ* « isme » les groupes de deux consonnes + voyelle.

6-9. — A la lumière des faits dont l'exposé précède, on est tenté de dire que tout énoncé du patois d'Hauteville se compose exclusivement de syllabes ouvertes ou terminées par l'unique consonne *r*. Toutefois, nous n'avons aucun critère phonologique nous permettant de déterminer la frontière syllabique. En nous plaçant sur le plan des réalisations, il semble certes qu'une division syllabique *sĕ-'ptè-brŏ* s'impose, mais on peut discuter la question de savoir ce qui correspond le plus exactement aux faits de *'vé-stă* et de *'vés-tă*, et il ne faut pas oublier que *'fēnă* se prononce aussi bien [*fẹ̄n-nă̊*] que [*fẹ̄-nnă̊*].

Il est d'ailleurs des cas où les indications que nous avons données ci-dessus quant à la nature des groupes internes se trouvent un peu en défaut : si, pour le composé *pišprē̆* « pisse-menu » (cf., ci-dessus, § 5-8), nous adoptons l'interprétation phonologique que suggère la prononciation normale et que reproduit la graphie ci-dessus, nous avons un groupe interne *-špr-* qui n'est pas attesté à l'initiale et qui ne peut être conçu comme la combinaison d'un groupe de type final et d'un groupe de type initial. De même, dans l'impératif *dé'păptĕ* « dépêche-toi », nous avons le groupe interne *-pt-* inconnu au début des mots. On peut faire valoir, il est vrai, que, si nous voulons voir et transcrivons un *ĕ* à la fin de l'impératif *'pišĕ* « pisse » où un [*ĕ*] est à peine audible (cf., ci-dessus, § 3-40), rien ne nous empêche d'interpréter *pišprē̆* comme *pišĕprē̆* ; on peut

rappeler d'autre part que le parler connaît la forme *dépă'pĕtĕ* qui permet d'éviter le conflit entre la tendance aux syllabes ouvertes et la répugnance fondamentale aux proparoxytons.

6-10. — En résumé, nous pouvons dire que le patois d'Hauteville a pour les syllabes ouvertes une prédilection très nette, puisqu'en tout état de cause, il ne connaît comme consonne finale que *r*, la plus « vocalique » de toutes les consonnes. En revanche, il ne recule pas devant les groupes consonantiques initiaux assez lourds. Il est certain que ces groupes initiaux de mots sont, dans la chaîne parlée, le plus souvent précédés d'une voyelle (celle qui termine l'article ou le pronom personnel par exemple) qui peut faciliter leur articulation. Mais il est un fait que les Hautevillois n'ont pas de difficulté à ouvrir la bouche sur un *st-*, un *kv-*, un *km-*, voire même un *mz-*.

LES SIGNES DÉMARCATIFS

7-1. — Nous avons signalé ci-dessus (§ 2-14) qu'outre le pouvoir qu'ils peuvent avoir de distinguer les signes vocaux les uns des autres, les traits phoniques d'une langue peuvent remplir une fonction démarcative en indiquant, par leur présence, où se trouvent les limites des mots ou des éléments signifiants.

Certaines langues sont riches en signes démarcatifs ; parmi les langues européennes, l'allemand par exemple. D'autres, comme le français, ne semblent pas tenir particulièrement à marquer les limites des unités sémantiques. Le patois d'Hauteville est plutôt à ranger parmi ces dernières, encore qu'il ne manifeste pas, sur ce point, le même détachement que le français.

Comme le français, notre parler connaît les liaisons qui aboutissent, on le sait, à ne pas faire coïncider les frontières syllabiques et celle des éléments signifiants. Hauteville dit *lu 'zŏmŏ* comme le français *les z-hommes*, et *nŏ 'zē* comme le français *nous z-avons*. Il connaît de même l'élision qui, plus souvent qu'en français, correspond réellement à la syncope d'un phonème : on a non seulement *l 'ōgl̮ă* « l'ongle » pour **lă 'ōgl̮ă*, comme en français *l'âme* pour **la âme*, mais *nă 'grus 'ōgl̮ă* « un gros ongle » pour *nă 'grusă ōgl̮ă*, là où le français a *une grande âme* où *grande* est phonologiquement le même ici et dans *une grande dame*.

7-2. — De l'examen des combinaisons de phonèmes qui précède, il résulte que les syllabes, qu'elles soient initiales, médianes ou finales, ont pratiquement une structure analogue et admettent les mêmes combinaisons, sauf cependant lorsque la syllabe finale est atone. Les seuls traits qui permettront de localiser la finale de mot dans la chaîne parlée et, en conséquence, de tracer des frontières entre les unités sémantiques, seront donc nécessairement en rapport avec l'accent.

Cet accent, très net, pourrait être un signe démarcatif des plus clairs, s'il était toujours sur la même syllabe du mot, la dernière par exemple. Tel, certes, n'est pas le cas, puisque, dans notre parler, l'accent est libre, c'est-à-dire que sa place n'est pas nécessairement déterminée une fois indiqués les phonèmes du mot. Cependant, à lui seul, ou du fait de certaines modifications phoniques non différenciatives qui l'accompagnent, il permet dans tous les cas de déterminer où commence le mot qui suit.

7-3. — Tout d'abord, on sait que l'accent ne peut être que sur la dernière ou l'avant-dernière syllabe du mot. S'il est sur l'avant-dernière, la syllabe suivante ne saurait se terminer que par *ă*, *ĕ*, *ŏ* ou *ò*. Si donc, dans la chaîne parlée, la syllabe qui suit l'accent se termine par une autre que ces quatre voyelles ou par un *r*, cette syllabe sera nécessairement la première d'un mot nouveau : dans le chaînon *dĕ'grãzé'fã* il ne sera pas possible de diviser *dĕ'grãzé-'fã*, puisque *é* ne peut exister à la finale atone. La frontière de mot sera nécessairement après *ã*, d'où *dĕ'grã-zé'fã* « de grands enfants » (*zéfã* est bien le pluriel d'*éfã* « enfant », cf., ci-dessus, § 3-10).

7-4. — D'autre part, nous avons vu (cf., ci-dessus, § 5-7) que l'accent a, sur la syllabe qu'il atteint, un effet différent selon que cette syllabe est la pénultième ou la dernière. Dans le premier cas il y a allongement, soit de la voyelle si celle-ci est non-brève, soit de la consonne qui suit si la voyelle est brève (c'est-à-dire *ă*, *ĕ* ou *ŏ*). Dans le second cas il n'y a aucun allongement véritable, la durée des non-brèves étant juste assez marquée pour les maintenir distinctes des brèves (*ò* distinct de *ŏ* dans *mò* « mal » — *mŏ* « mot » par exemple). Il en résulte que si une syllabe accentuée est accompagnée d'allongement (vocalique ou consonantique), la syllabe suivante appartiendra au même mot, et le mot suivant ne commencera qu'après. Mais si cet allongement n'a pas lieu, la syllabe qui vient ensuite est la première du mot qui suit.

7-5. — Soit, par exemple, la phrase suivante écrite sans séparer les mots *lăbrĕ'zidălăbĕ'tòdèlă'fătădmă'véstă* (« Brigitte [1] l'a mis dans

1. Les prénoms sont en général employés sous leur forme française, celle du baptême. La forme patoise, lorsqu'on l'emploie, a presque une valeur de surnom : il peut y avoir dans le village plusieurs Brigitte ; une seule d'entre elle sera dite *lă Brĕ'zidă*; toute autre sera désignée comme *lă Brižit*.

la poche de ma veste »). Une succession *'tòḍè* ne peut exister dans un même mot, car une syllabe posttonique ne saurait avoir la forme *ḍè*. Il y a donc frontière de mot après *'tò*. A ne considérer que le texte écrit, on ne peut déterminer si une frontière passe entre *'ẓi* et *dă* ou entre *dă* et *lă*, entre *'fă* et *tă* ou *tă* et *dmă*. Si maintenant la phrase est prononcée, on s'aperçoit que le *i* de *ẓi* est beaucoup trop long pour être final, et que le *t* du groupe *'fătă* étant allongé, la frontière de mot ne saurait passer entre *'fă* et *tă*, mais bien après cette dernière syllabe. En conséquence, l'examen des signes démarcatifs nous permet de diviser la phrase en question comme suit : *lăbrĕ'ẓidă lăbĕ'tò ḍèlă'fătă dmă'vèstă*, où il ne reste plus qu'à séparer les morphèmes proclitiques des sémantèmes *Brĕ'ẓidă*, *bĕ'tò*, *'fătă* et *'vèstă* pour obtenir la graphie à mots séparés qui nous est habituelle. Notons en passant que c'est le fait que nous séparons les mots dans la graphie qui nous autorise à ne pas faire apparaître, dans la transcription, des faits phoniques, comme les allongements vocaliques et consonantiques, qui ont valeur démarcative sans avoir valeur différenciative.

7-6. — Le caractère libre de l'accent de notre parler lui assure, nous l'avons vu (ci-dessus, § 5-1 et suiv.), une fonction différenciative, sans l'empêcher, comme c'est le cas dans beaucoup d'autres langues, de contribuer efficacement à la démarcation. Sans doute, son rôle essentiel est-il plus exactement culminatif [1] que démarcatif : son apparition signale, dans la chaîne parlée, la présence d'un signe vocal, simple ou complexe, correspondant à un concept que l'on veut un ; *dékăpăḍó* n'a qu'un accent parce que c'est un mot unique qui correspond à un concept bien déterminé, celui d'un individu assez grand pour décrocher les saucisses accrochées aux solives du plafond. Pour autant que *'bròvă 'fĕnă* implique l'expression de deux concepts distincts, celui de « joliesse » et celui de « femme », l'accentuation indiquée ici se justifie ; mais dès que le locuteur concevra « jolie femme » comme un concept unique, il accentuera *bròvă 'fĕnă*.

1. Sur la notion de fonction culminative, cf. par exemple, TRUBETZKOY, *Grundzüge der Phonologie*, Prague, 1938, p. 29 et suiv.

LA PHONOLOGIE DE LA PHRASE

8-1. — Nous nous sommes efforcé jusqu'ici de dégager les éléments phoniques, phonèmes ou traits prosodiques, qui confèrent au mot son identité en l'opposant aux autres mots du lexique, ou ceux, signes démarcatifs, qui permettent, jusqu'à un certain point, de l'identifier dans un contexte. Considérons maintenant, non plus le mot, isolé ou dans un contexte, mais l'énoncé, c'est-à-dire une succession de mots qui donnent un sens. La question qui se pose est la suivante : l'identification de l'énoncé résulte-t-elle sans conteste de celle des mots qui le composent, en d'autres termes suffit-il de transcrire phonologiquement ces mots dans l'ordre pour que le sens de l'énoncé en ressorte nécessairement ? Ou bien existe-t-il des éléments phoniques que nous n'avons pas rangés au nombre des traits pertinents, qui peuvent, par leur présence, leur absence, leur opposition, permettre de modifier la valeur de l'énoncé, ou tout au moins de la nuancer ? Un examen, même rapide, de la question, convaincra que ces éléments existent.

8-2. — Il s'agit normalement de faits d'intensité ou d'intonation. Soit, par exemple, la phrase : *é vu s è mŏdò*. Selon l'intonation employée, cette phrase sera une affirmation : « il veut partir, c'est un fait », ou une question : « veut-il réellement partir ? » Dans ce dernier cas on fera bien d'écrire *é vu s è mŏdò ?* avec un point d'interrogation. Ce point d'interrogation, ici tout au moins (mais pas dans *iŏ 'vòto ?* « où vas-tu ? »), correspond à un type particulier d'intonation.

L'étude de ces traits, pertinents eux aussi, dont nous avions déjà signalé l'existence ci-dessus (§ 2-15), représente ce que l'on nomme la phonologie de la phrase.

8-3. — Les exposés phonologiques consacrés à des idiomes par-

ticuliers passent généralement sous silence la phonologie de la phrase [1]. La raison principale de cette omission volontaire est que, dans ce domaine, les langues divergent beaucoup moins qu'en matière de phonèmes et de structure du mot, si bien que tout ce qu'on en pourrait dire dans un cas particulier serait peu susceptible de mettre en valeur l'originalité d'un parler. M. S. Karcevski, dans une étude consacrée à cet aspect de notre discipline [2], est parti du russe, mais s'est vite aperçu que les phénomènes qu'il notait « relevaient du langage en général et non d'une langue ou d'un groupe de langues déterminées ». Il est vrai que cet auteur ne traitait que d'une partie de la question : l'opposition entre eux des différents types de phrase, et qu'il n'a pas abordé l'étude de la mise en valeur d'un mot de la phrase par opposition et aux dépens des autres mots de la même phrase, étude dont la possibilité est indiquée dans une contribution de M. Jakobson dans le même tome des *Travaux* [3].

8-4. — Dans le cadre de ce second chapitre de la phonologie de la phrase, les habitudes peuvent varier selon les langues. Le français, par exemple, utilise l'intensité à des fins stylistiques. L'« accent d'insistance » a pour effet, non d'attirer spécialement l'attention de l'auditeur sur un concept particulier, mais d'exprimer un certain état d'esprit du locuteur : *c'est ddégoutant*, avec un accent de force sur *ddé* (et un allongement de la consonne que marque notre *dd*), ne signifie pas autre chose que ce même énoncé sans cet accent. L'accent d'insistance implique seulement que les réactions du locuteur sont très vives en face de l'objet ou de l'acte qualifié de *dégoutant*. Mais si un Français veut mettre en valeur un des mots d'un énoncé, il aura recours pour cela à une modification de la construction et à des morphèmes particuliers, et non à un accroissement de l'intensité avec laquelle est articulée une des syllabes du mot. L'Anglais, qui veut faire savoir que c'est Pierre qui vient, et non Paul ou tel autre, prononcera, dans *Peter comes*, la syllabe initiale de *Peter* (celle qui porte l'accent du mot) avec une intensité particulière. Dans la pratique de l'anglais écrit on mettra ici le mot

1. Notre exposé phonologique du danois, intitulé d'ailleurs expressément *La phonologie du mot en danois*, *BSL.*, *XXXVIII*, p. 169 et suiv., ne fait pas exception.
2. *Travaux du Cercle linguistique de Prague*, Tome IV, p. 188 et suiv.
3. P. 164 et suiv.

Peter en italique. En français, on dira dans ce cas, *c'est Pierre qui vient*, en employant une construction souvent qualifiée de gallicisme.

On est tenté d'expliquer les réactions particulières du français sur ce point en énonçant la règle que seules les langues qui connaissent un fort accent de mot sont susceptibles de le renforcer encore pour mettre en valeur tel ou tel mot de la phrase [1].

8-5. — Dans ce cas, le patois d'Hauteville, qui connaît un fort accent de mot à valeur différenciative, devrait pouvoir utiliser cet accent pour la mise en valeur d'un mot particulier dans la phrase. Il ne semble pas que cette possibilité soit tout à fait exclue. Si je veux dire que c'est ma femme, et non telle autre personne qui a fait quelque chose, il ne me sera pas impossible de dire, en accentuant fortement le *'fĕ* de *'fĕnă : mă 'fĕnă ă fé 'sèṯĕ*; mais il sera beaucoup plus normal et fréquent de dire à la française : *ié mă 'fĕnă k ă fé 'sèṯĕ*. Il semble que, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, les habitudes de la langue commune aient profondément influencé celles du dialecte local.

8-6. — La mélodie de l'affirmation, phrase type, présente souvent à Hauteville, aussi bien d'ailleurs en français qu'en patois, une courbe toute différente de celle qu'on attendrait à Paris dans les mêmes circonstances. Il y a surtout un type d'affirmation qu'on pourrait caractériser comme atténuée, dans lequel la voix monte sur la syllabe qui précède la dernière accentuée, pour redescendre légèrement sur celle-ci. Ce sera l'accentuation normale dans les phrases *i ă pò prö lō'tè, d l é bè dĕ, ié pò nă'fĕnă*, où *lō-*, *bè* et *nă* se prononcent sur un ton montant, tandis que la voix descend légèrement sur *'tè*, *'dĕ* et *'fĕnă*. Il en va de même dans les équivalents du français local *y a pas très longtemps, je l'ai bien dit, c'est pas une femme*.

Il semble ici que les sujets cherchent à réduire le plus possible la descente de voix qui, dans tous les idiomes, indique que ce qui vient d'être dit se suffit à soi-même et n'a besoin d'aucun complé-

1. C'est ce que veut dire M. Jakobson lorsqu'il écrit, *ibid.*, p. 165, « fungiert die Betonung als Bestandteil der Syntagmaphonologie, so fungiert sie gleichzeitig als Bestandteil der Satzphonologie und umgekehrt.

ment, sous forme de réponse par exemple. Jusqu'au dernier moment on ne sait pas si l'on va vraiment affirmer. Le locuteur semble quêter l'approbation de l'auditeur. Peut-être faut-il voir là un effet de la prudence paysanne ou du désir de ne pas heurter par trop d'assurance.

Précisément parce qu'on peut tenter de les expliquer en invoquant des sentiments et des réactions absolument généraux parmi les humains, ces traits sortent un peu du cadre de cet exposé phonologique. Les sujets peuvent toujours, si leur tempérament ne se prête pas à ces affirmations atténuées, choisir une tout autre mélodie de phrase. Ces intonations relèvent plus de la psychologie que de la langue.

APPENDICE

Nous donnons ci-dessous le texte et la traduction d'un petit conte dit par notre sujet PM. Celle-ci le tient de son père, lui-même originaire d'Hauteville.

L'intérêt d'un texte de ce genre est, nous l'avons signalé ci-dessus (§ 1-13), qu'il permet de vérifier si l'examen phonologique qui est à la base de la transcription a été exhaustif.

Les voyelles élidées ont été supprimées, mais, par ailleurs, l'identité phonologique des mots a été respectée : dans *ŏn ă'viévĕ tuò*, par exemple, la syllabe *-'vié-* ne présente pas, dans un parler normal, une intensité particulière ; si nous l'avons cependant fait précéder du signe de l'accent, c'est pour marquer que, là où *ă'viévĕ* est susceptible d'être accentué, c'est *-vié-* et non *-vĕ* qui est intense. Dans notre parler, le maintien ou l'affaiblissement de l'accent de mot est, le plus souvent, sous la dépendance du contexte. Là où ceci n'est pas le cas et où l'opposition de la présence de l'accent à son absence peut acquérir une valeur différenciative, la ponctuation usuelle donne généralement des indications suffisantes.

*
* *

Lĕ þă d lă Să'vadă.

Lă Să'vadă àbi'tòv ă vĕlòlămòr ẓüst ü dĕšü dü buĕ d Brăḽé. L'ăva ō bió þă gri pĕ vĕḽé lu ră.

Èn ivér lĕ þă sĕ þăr'fòvé vé la þèmĕnò, pué sŏr'tivĕ pĕ lă þă'ṯérĕ d lâ 'purtă [1] *p ălò ă lă 'grăðĕ vĕḽé lu ră.*

Ô ðŏr, òn ă'viévĕ tuò l kă'iō, è lă Să'vada éta àpré 'férĕ lu ḓó šü lă 'tòblă, dĕvà sō 'pélò. Lĕ þă kĕ sè þăr'fòvĕ, gĕ'tòvĕ dü flă d lă 'tòblă, ésĕ-'iévĕ dĕ mōtò šü l bà, è bĕ'tòvĕ sé 'pätĕ ü kuĕ d lă 'tòblă ătrĕ'iă pĕ l bò

1. Chez les sujets autres que PM. la forme est *'pórtă* ; cf. ci-dessus, § 3-29.

gĕ d lu d̦ó ; mé lă Să'vadă, ăvué l 'mãðõ dü kĕțó, tă'pòvĕ šü sé 'pătĕ, è lĕ p̄ă rĕtŏr'nòv ü fuă.

Ă ō mŏmè, lă Să'vadă s é vrĕ'iă pĕ bĕtò d buĕ ü fuă. Lĕ p̄ă 'sötĕ šü lă 'tòblă, ă'tràpĕ nă 'grusă ðã'ðulă, è s é'sóvĕ pĕ lă p̄ă'l̦érĕ. É[6] kŏr bò pĕ lĕ p̄ĕmĕ d Brăl̦é. D̦è l buĕ, é[1] ră'kòtr ò rĕnò kĕ l̦ü di : « 'vutŏ kĕ dĕ t é'dasŏ[2] ă pörtò šlă 'grusă ðã'ðulă ? » « uă », di lĕ p̄ă ; è tó du 'purtõ[3] p̄ŏ'kõ d sõ flã.

Ărĕvò ü fõ d Brăl̦é, lĕ p̄ă ă'trăpĕ lă ðã'ðulă, 'mòtĕ d ò só šü ōn 'òbrŏ, è s ă'šétĕ šü lă fŏr'kuină. Lĕ rĕnò, k éta pò kòtè, l̦ü di : « tĕ pŏRò bè m è bàl̦é ò bò'kõ, tò d 'mémŏ. » Mé lè p̄a, sè ré'pòdrĕ, fă'z̦évĕ l inösè. Lĕ rĕnò, è kŏ'lérä, l̦ü di : « ătè tó'tŏră kã tĕ désèdré.... dĕ si pĕ fòr kĕ ta.... t ăré ă'fér(è) ă ma ». Lĕ p̄ă sĕ rĕgŏ'lòvĕ tŏðór ăvué lă ðãðulă. Ă lă fĕ, él[4] ăr'gétĕ dü flã d 'Kuéz̦ĕ, vé lă 'rŏtă, è di : « Ó ! iõ, du....

— Ka iă tu ?

— Du, tra, 'kătrŏ....

— Ka ? Ka ?

— K é n̦èn ă ! sĕ, šé, 'sètĕ !

— 'Sĕtĕ ka ?

— Ó, kò iò, 'uitĕ ! ié'uitĕ lévrĕié kĕ 'kŏrõ pĕ t ătrăpò. K é[1] 'vĕn̦õ 'vitŏ ! »

Lĕ rĕnò, sé ă'tèdrĕ pĕ lŏtè, s é'sóvĕ ü gă'lŏ d̦è l buĕ, è lĕ p̄ă rĕdésè dĕ són 'òbrŏ è sĕ lĕp̄é. É[1] rĕ'mòtĕ lé p̄ĕmĕ d Brăl̦é è rĕvĕ p̄é lă Să'vadă.

TRADUCTION

LE CHAT DE LA SAVÂDE[5].

La Savâde habitait à Villard-Lamar[6], juste au-dessus du bois de Branlié. Elle avait un beau chat gris pour « veiller » les souris.

En hiver le chat se chauffait près de la cheminée, puis sortait par la chatière de la porte pour aller à la grange « veiller » les souris.

Un jour, on avait tué le cochon, et la Savâde était en train de faire les saucisses sur la table devant son poêle. Le chat qui se chauffait,

1. Chez d'autres sujets *i*.
2. A Hauteville aujourd'hui la forme normale serait *é'disŏ*.
3. Chez les autres sujets *'pórțõ* ; cf. ci-dessus, § 3-29.
4. Chez d'autres sujets *il*.
5. Savâde : un surnom, ou la forme féminine d'un nom de famille.
6. Un « village » (hameau) d'Hauteville.

lorgnait du côté de la table, essayait de monter sur le banc, et mettait ses pattes sur le coin de la table, attiré par la bonne odeur des saucisses ; mais la Savâde, avec le manche du couteau, lui frappait sur les pattes, et le chat s'en retournait vers le feu.

A un certain moment, la Savâde s'est tournée pour mettre du bois sur le feu. Le chat saute sur la table, attrape une grosse andouille et s'enfuit par la chatière ; il descend en courant le chemin de Branlié. Dans le bois, il rencontre un renard qui lui dit : « Veux-tu que je t'aide à porter cette grosse andouille ? » « Oui », dit le chat, et tous deux portent chacun de son côté.

Arrivés au fond de Branlié, le chat attrape l'andouille, monte d'un bond sur un arbre, et s'assied dans la fourche. Le renard, qui n'était pas satisfait, lui dit : « Tu pourrais tout de même m'en donner un morceau. » Mais le chat, sans répondre, faisait l'innocent. Le renard en colère lui dit : « Attends tout à l'heure quand tu descendras... je suis plus fort que toi... tu auras affaire à moi. » Le chat se régalait toujours avec l'andouille. A la fin, il regarde du côté de Coise [1], vers la route, et dit : « Oh ! un, deux....

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Deux, trois, quatre....

— Quoi ? Quoi ?

— Qu'il y en a ! cinq, six, sept !

— Sept quoi ?

— Oh, encore un, huit ! C'est huit lévriers qui courent pour t'attraper. Qu'ils viennent vite !

Le renard, sans attendre plus longtemps, s'enfuit au galop dans le bois, et le chat redescend de son arbre en se léchant. Il remonte le chemin de Branlié et retourne chez la Savâde.

1. Une commune et un bourg voisin.

INDEX DES MOTS PATOIS

Les mots sont donnés ci-dessous sous la forme qu'ils présentent dans la transcription phonologique. Un A après un mot indique que ce mot est attesté dans le petit conte donné en appendice. L'ordre alphabétique est le suivant : *a*, *ă*, *ã*, *b*, *d*, *ḏ*, *ð*, *é*, *è*, *ĕ*, *ẽ*, *f*, *g*, *i*, *k*, *l*, *ḻ*, *m*, *n*, *ŋ*, *ó*, *ò*, *ŏ*, *õ*, *ö*, *p*, *r*, *R*, *s*, *š*, *t*, *ṯ*, *þ*, *u*, *ü*, *v*, *z*, *ž*.

l̥

'l̥ăkă 3 13.
'l̥ānă 3 20.
l̥òr 3 20.
'l̥ötră 3 21, 3 31.
l̥ü A.

m

ma subst. 3 34, 3 42.
ma pronom 3 29, A.
mă 3 42, 7 5, 8 5.
mă'lădŏ 3 8.
mă'sulă 3 29.
'mătă 3 36.
mā 3 17, 3 42.
'mādĕ 3 6.
'māðĕ 3 6.
'māðŏ A.
mé̜ A.
'mémŏ A.
'métrĕ 3 30.
mè 6 5.
m(ĕ) A.
'mĕðĕ 3 36.
'mĕtrĕ 3 30.
mĕ'zĕkă 6 5.
mimĕró 3 28.
'mórd̥ŏ 3 14, 3 19.
mò 3 34, 3 37, 3 38, 3 39, 7 4.
mòfé 3 3.
'mòrĕ 5 9.
mòþé 3 3.
mŏ 3 34, 3 37, 3 38, 3 43, 7 4.
mŏdò 8 2.
'mŏðĕ 3 5, 3 6, 3 36.
'mŏkă 3 13.
mŏmè A.
'mŏrsă 3 2, 5 6.
'mŏtă 3 17, 3 36.
'mŏþĕ 3 5.
mō 3 15, 3 43.
'mōdŏ 3 7, 3 16.
mōd̥ŏ 3 15, 3 16, 3 26.
'mōtĕ A.
mōtò 3 43, A.
'mōtŏ 3 7, 3 43.
mué̜ 3 1, 3 30, 4 3, 6 3.
'mué̜þĕ 3 40.
muè 3 30, 3 33, 6 3.
muĕ 3 33, 6 3.
'muirĕ 3 17.
'muisĕ 3 27.
mu'tală 3 29.
muþĕ'l̥ō 3 29.

n

na 3 8, 3 35.
nă 3 35, 5 5, 6 5, 7 1, 8 6, A.
năpŏlĕ'iō 3 26.
nā 3 17.
nĕ 3 33.
nĕié̜ 3 27.
'nĕtă 3 8.
ni 3 26.
nò 3 19.
'nòrgŏ 3 14.
'nŏtă 3 17.
nŏz 7 1.
nō 3 7, 3 19.
'nuirĕ 3 17.
'nutră pron. 5 9.
nutră adj. 5 9.
nutré 5 9.
'nutrĕ 5 9.
'nutrŏ 5 9.
nutrō 5 9.
nutruz 5 9.
'nuvă 3 29, 3 36.

André MARTINET, Paris.

NOTES SUR LE PATOIS DE SAXEL (HAUTE-SAVOIE), EN 1941-2

(*suite*)[1]

III

DESCRIPTION MORPHOLOGIQUE

(*suite*)

L'ARTICLE

§ 1. *Les formes*.

I. Formes simples.

	Singulier Masculin	Singulier Féminin	Pluriel Masculin	Pluriel Féminin
Défini :	*lė* + cons.	*la* + cons.	*lu* + cons.	*lé* + voy.
	l + voy.	*l* + voy.	*luz* + voy.	*léz* + voy.
Indéfini :	*ō* + cons.	*nȧ* + cons.	*dé* + cons.	
	ōn + voy. (quelquefois *n*)	*n* + voy.	*déz* + voy.	
Partitif :	*du* + cons.	*dla* + cons.	*dé* + cons.	
	dl + voy.	*dl* + voy.	*déz* + voy.	

Exemples :

lė-pårė le père, *la-mårė* la mère, *lu-garsǫ*, les garçons, *lė-fėlė* les filles.

l-òm l'homme, *l-ūyė* l'oie, *luz-āfā* les enfants, *léz-ūyė* les oies.

ō-bu un bœuf, *na-vaṣ* une vache, *dé-bu*, *dé-vaṣ*.

ōn-ånė un âne, *n-ūyė*, *déz-izé* des oiseaux, *déz-avėlė* des abeilles.

n-ėrsō un hérisson.

du-pā du pain, *dla-vyąda* de la viande, *dé-tartīflė* des pommes de terre.

dl-ōr de l'or, *dl-arzā* de l'argent, *déz-abrikǫ*.

Le patois ne connaît pas la consonne expirée *h*, ni les phéno-

1. Voir *RLiR*. T. XIV (278-330).

mènes d'élision et de non-liaison qui résultent en français moderne de son existence ancienne. Il dit : *l-āgår* le hangar, *léz-ērṣ* les herses, *ōn-amó* un hameau.

De même : *t-å fōta d-urlå̜ !* tu as besoin de hurler ! *y-å̜ṣā* elles hachent.

Remarques. — *a*) L'art. défini fém. pl., outre la forme *léz-*, prend la forme *lėz-*, ou, mieux, *lz-*, devant un mot à initiale vocalique : *l(ė)z-āpyēzō* les fondations (de la maison), *lėz-ólmętė* les omelettes, *lėzå̜trė* les autres (f.), *lėz-ājœ̄r* les onze heures.

b) Le patois dit toujours *dé* devant un adjectif, là où le fr. dit « de » : *dé bō bré* de bons bras, *dé sartēnė zā* (de) certaines personnes.

II. Formes anciennement composées.

Masculin	Masculin et Féminin
1° (préposition *a*).	
u (= *a lė*).	*é* + cons. *éz* + voy.
Ex : *u-pų̄yė* au petit	*é-pų̄yė éz-āfā̜* aux enfants.
	é-pātkūtė : à la Pentecôte.
2° (préposition *de*).	*dé* + cons. *déz* + voy.
du	*dé-ṣa* des chats, *déz-ayę́* des agneaux.
Ex : *du-ṣę̄* du chien.	

Noter les cas où l'art. fém. pl., dans le parler de I, ne se contracte pas. *alå a lé fę̄lė* aller aux filles ; *dwèyi a lé kå̄rtė* jouer aux cartes, *dènå a lé bętyė* donner à manger aux bêtes ; *stė-vu dlé pòm ?* veux-tu des pommes ? *sènå dlé rå̜vė* semer des raves, etc. On dit indifféremment *alå ā ṣā é vaṣ* ou *a lé vaṣ* aller « en champ » aux vaches.

§ 2. *Observations sur le sens et l'emploi.*

L'article a parfois le sens du démonstratif : *la dė dėsu* celle de dessus. (On dit aussi fréquemment : *latyė dė dėsu.*)

L'article est employé devant « premier », « dernier » attributs.

Il ne s'emploie pas, généralement, devant les noms désignant des rivières de la région : *brèvō, su =, dyā =* le Brevon, sur le B., dans le B. ;

mnòz, ā mnòz, ba pė =, vė = la Menoge, dans la M... ;

å̜rva, ā n å̜rva, dla sabla d = Arve, dans l'A., du sable d'Arve.

Mais on dit : *lė rōnė, la sōnė,* etc. le Rhône, la Saône.

En parlant des montagnes, on dit, supprimant également l'ar-

ticle : *éwẽrǫ̃* les Voirons, *mǫlė* le Môle, *mẽlbę* Miribel, *salęv* le Salève ; mais *lé kornèt dė bizė* les cornettes de Bise, *lė mõ blã*, etc., montagnes connues sans doute à une date plus récente.

Noter l'absence d'article dans les expressions suivantes :

alå a bè, *vni a bè*, *prãdrė bè* aller, venir à bout, prendre bout ; *alå nœrsę* « aller nourrice », se placer comme nourrice ; *alå farmi* aller fermier, prendre une ferme ; *avå égår a* avoir égard à ; *avå mizėr* a. misère ; = *dywé d vi* avoir joie de voir (se réjouir à l'idée de...) ; = *prèsa* = *kwèta* avoir hâte ; *bali gò* donner goût, *mètrė pè gò* mettre pour goût ; *sė bali ɛwã dė*... prendre soin de ; *batrė vyõnę* battre sentier ; *bèrė dmi pò* boire demi-pot ; *fåre bakuló* faire basculer, = *dèlœ* f. affront, = *méprì* f. mépris, = *ònétètå* offrir à boire et à manger à un visiteur, = *ku è ɛèmiz* f. c. et chemise ; *portå ėda* porter aide, = *tròn* faire la tête ; *tni ɛũta* ne pas pleuvoir (*i tê* = il ne pleut pas, plus ou pas encore ; mais *a la* = à l'abri de la pluie) ; *tni kåfé* tenir café ; *rãtrė mènązė* changer de domicile après avoir vendu les bêtes et fermé la maison ; *tri pãɛõ* « tirer pension ».

Dans des expressions prépositionnelles :

pè, *dvã*, *apré mèsõ* pour, avant, après moisson ; =, =, = *fènèzõ*, p., a., après fenaison ; *alå a mètrė* « aller à maître », en condition ; *arvå pè'œra* arriver à l'heure (cf. *étrœra* « en avance »).

LE SUBSTANTIF

§ 3. *L'expression du genre.*

Les distinctions de genre naturel sont souvent exprimées par des types lexicologiques différents : *ąnė*, *sœma* âne, ânesse (parfois *ąna* au f.) ; *bèru*, *fya* bélier, brebis ; *bòtyu*, *tyèvra* bouc, chèvre ; *bòvę*, *vaș* taureau, vache ; *pwèr* ou *vèrą*, *truyė* ou *kăl* porc, truie ; *rėfǫ̃*, *lįvra* lièvre, hase ; *șvó*, *kăvăla* cheval, jument.

§ 4. *Substantifs du masculin.*

ãkrė encre ; *ãsė* anse ; *kmąklė* crémaillère ; *kǫrbė* courbe ; *krã* crasse ; *ɛũzė* chose (seulement dans l'expr. *dė bõ ɛũzė* à vrai dire — une chose : *na ɛũza*) ; *darbǫ̃* taupe ; *dãrę* denrée, étoffe, ensemble d'objets ; *dèt* dette ; *éklips* éclipse ; *ékrėvis* ou *éskrivis* écrevisse ; *fyœzė* fougère ; *idę* idée ; *istwąrė* histoire ; *mãtątrė* menthe ; *mékănik* frein de char, machine à battre moins perfectionnée que la batteuse ; *năkrė* nacre ; *ǫ̃frė* offre ; *òrti* ortie ; *ųlė* huile ; *pąrė* paire (fém.

dans l'expr. *na pår dė*... quelques) ; *prė* poire ; *rãkǫtrė* rencontre ; *rlòzė* horloge ; *simòlå* semoule ; *ṣarpi* charpie ; *vịtrė* vitre.

§ 5. *Substantifs féminins.*

En voici quelques-uns parmi les plus usités :

ãdla ongle ; *armąna* almanach ; *arzą̃* argent ; *apèti* appétit ; *karamèla* caramel ; *karą̃ma* carême ; *ċifra* (1) chiffre ; *dmãzė* dimanche ; *émålė* émail ; *ésklèt* ou *skèlèt* squelette ; *éstǫma* estomac, poitrine ; *érą̃* reins ; *fãtǫma* épouvantail ; *frẹta* faîte ; *laborå* labour (terre qu'on vient de labourer) ; *mèfą̃zė* mensonge ; *ṇǫla* nuage, brouillard ; *pwèzǭ* poison ; *résta* reste ; *rǭma* rhume ; *sarpą̃* serpent ; *sãtịma* centime ; *sizǫ́* (pl.) ciseaux ; *tala* taillis.

Parmi les noms de végétaux sont féminins :

kœ̨dra coudrier, noisetier ; *épnoṣ* épinards ; *érǫla* pin ; *ṇwirė* noyer ; *pèsė* sapin ; *są̊zė* saule marsault ; *sẹ̀la* seigle ; *vœ̨rzė* saule noir.

Noms de minéraux :

så sel ; *sąbla* sable.

Autres noms :

frå froid ; *så* soif ; *sǭnė* sommeil ; (*õ sǭnė* un somme) ; *må* mal, au sens de douleur seulement.

Noms des deux genres :

aktė acte ; *afą̊rė* affaire ; *ẹ̄rṣė* herse.

Remarque sur les doublets : 1 *saṣ* et *ṣa* ; le premier désigne un sac plus large, le second un sac plus étroit et plus haut ; 2. *tpẽ* et *tpẹ̀na* ; un pot est plus petit qu'une toupine.

Aucune différence de sens n'apparaît entre les mots *ṣåtaṇi* et *ṣåtaṇirė* châtaignier, *tmé* et *tmẹ̄la* sorbier, *frèmèḷi* et *frèmèḷirė* fourmilière, *polaḷi* et *polaḷirė* poulailler.

Dans *frwịta*, à côté de *frwi* m., fruit, le sens collectif est conservé. De même dans *folė* ; *õ n åbrė k a bẽ d la folė* un arbre qui a beaucoup de « feuille » ; dans *ċèvœ*, *avå bẽ du ċèvœ* (1) « avoir bien du cheveu ».

Formation du féminin.

a. La finale seule change.

lė mẹ̄trė, la mẹ̄tra le maître de la maison, la maîtresse.

lė dómèstik, la domèstịka.

b. La forme féminine présente une syllabe de plus que la forme masculine.

initiale *t* : *lè rėją̄*, *la rėją̄ta* l'instituteur, l'-trice ;
— *n* : *õ pòl̦ą̄*, *na pòl̦ą̄na* un poulain, une p- ;
õ puzẽ, *na puzẽna* un poussin, une poussine ;
— *s* : *ô vòlœr*, *na vòlœrsa* un voleur, une voleuse ;
— *z* : *õ tal̦œr*, *na tal̦œ̄za* un tailleur, une couturière ;
— *ô pådœ*, *na pådœ̄za* un berger, une bergère ;

c. Cette syllabe se termine par *ė*.
— *r* : *õn òvri*, *n ovrirė* un ouvrier, une ouvrière ;
ô pāti, *na pātirė* un chiffonnier, une chiffonnière.

Remarquer *krapyó*, *krapyòs* crapaud et au f. injure adressée à une petite fille ; *aprātį aprātę* (vx), *aprātsę* ou *aprātęsė*.

§ 6. *L'expression du nombre.*

A. Masculin. Aucune distinction entre formes de singulier et formes de pluriel. On dit, au sing. et au pluriel :
òm homme, *şvó* cheval, *kuté* couteau, *kẽtå* quintal, *gårdė* garde, *artyœ* orteil, *ųwa* œuf, *bręgė* rouet, *trǫga* aide-maçon.

Les emprunts récents, tels que *kaporal*, *jurnal*, sont, presque toujours, invariables au pluriel.

B. Féminin.

a. Substantifs invariables au pluriel ; ils sont nombreux :
vaş vache, *né* nuit, *polal̦* poule, *kāsirė* congère, *tlå* clé.

b. Pour les substantifs qui varient, on peut distinguer les types suivants :

1. *fę̃na*, *fę̃nė* femme ; *rąwa rąwė* roue ; *étląpa étląpė* gros éclat de bois.

Même règle quand le *a* final est tantôt accentué, tantôt non accentué : *armąną armąnė* almanach ;

2. *zòrną̊ zòrnę* journée ; *ābūtą̊ ābūtę* « jointée ».

Les substantifs qui ont, au singulier, les deux formes en *å* et en *åyė* ont toujours leur pluriel en *ę* ; *dènå* ou *dènåyė dènę* quantité de foin donnée à une bête.

3. *puņą puņę* poignée ; *fyą fyę* brebis.

§ 7. *Emploi des formes de pluriel.*

Le patois emploie volontiers au pluriel les mots désignant les récoltes sur pied : *léz-avą̃nė*, *lu blå*, *lu fà* les avoines, les blés, les foins ; les travaux des champs : *lé mẽsǭ*, *lé fènẽzǭ*, *lé vādą̄zė* les moissons, les fenaisons, les vendanges.

Beaucoup de mots ne sont usités qu'au pluriel : *luz ãṣaplè* les trois pièces qui servent à battre la faux ; *lu bòlẹ* la bruyère ; *lé brãltẹ* la ciboulette ; *lé kanikulè* la canicule ; *lu fidẹ* le vermicelle ; *lé fœdrè* « les foudres » dans *fårè lé f.* tempêter ; *lu navẹ* le colza ; *lé pãtkūtè* Pentecôte ; *lé sèmã* le blé... de semence ; *lé ṣẽnè* les fleurs du vin ou du cidre. *Lèz èkūlè* l'école, se disait il y a trente ans.

Les mots pluriel *pãtalõ, kulot, kalsõ* sont souvent précédés de *õ pår* une paire ; *m sé aṣtå dé pãtalõ* ou *õ pår dè p.* je me suis acheté une paire de...

Remarquer le pluriel dans *avå déz arzã* avoir de l'argent devant soi ; *suz avå* « ses avoirs » ; *a stèz œ̃rè* « à ces heures », à cette heure.

D'autres substantifs, usités au pluriel en français, le sont au singulier dans notre patois : *débri* (*i få bẽ du débri*), *déga* dégât, dommage quelconque, *u dépã dè*, *ṣœ́fyura* chaussures, *zã* gens (*na brava zã* ; *té på na zã* tu n'es pas un homme).

§ 7 bis. *Quelques diminutifs.*

Au masculin :

En *-ọ. pèsè, pèsọ* sapin, sapin plus jeune ;

tyẹvra, tyèvrọ chèvre, chevreau.

En *-ọ̃. bṣaf, bṣafọ̃* sac (de petite dimension), petit sac ;

-asọ̃. fœ, fœtasọ̃ hêtre, petit hêtre ;

gòḻè, goḻasọ mare, petit bassin naturel dans un ruisseau ;

-atọ̃. bosò, bosatọ̃ tonneau, petit tonneau.

En *-ẹ. fòḻè, foḻẹ* feuille, petite feuille ;

-(è)nẹ bòkọ̃, bòkènẹ morceau, petit morceau.

-ẹlẹ, marté, martèlè marteau, petit marteau.

Au féminin :

-ẹta. tyèvrẹta chevrette ;

-ètạ. sẹḻè : sèḻètạ seille, petite seille ;

bèḻètạ « billette », note administrative ;

étyẹla : étyèlètạ petite échelle d'un char.

L'ADJECTIF

§ 8. *Place de l'adjectif ; variations de forme.*

L'adjectif se place tantôt avant, tantôt après le nom ; la règle est à peu près la même qu'en français ; *na grũsa fẹna, na fèna mẹgra*

une grosse femme, une f. maigre. On dit cependant *na mårė sazė* une sage-femme, *la bénita ṣãdẹ̀la* (disparaît) la chandelle bénite.

L'adjectif « beau » présente trois formes au masc. sing. ; *õ bó ṣvò*, *õ bélõm* ou *õ balõm* un beau cheval, un bel homme ; *bõ* en présente deux : *õ bõ garsõ* un bon garçon, *õ bunõm* un homme bon. « Vieux » et « nouveau » n'ont qu'une forme ; *õ vyò ą̊brė* un vieil arbre ; *õ nòvé aprãti* un nouvel apprenti ; exception pour *lė novẽl à*. L'adjectif *gru* gros ne se lie pas non plus ; *õ gru ãfą̃* un gros enfant.

§ 10. *La distinction des genres.*

A. Notre patois a des genres à forme unique. Exemples : *ãlẽzyą̀* qui possède beaucoup de linge ; *bų̄rųė* borgne ; *krų̄yė* en mauvais état (des choses) ; en mauvaise santé, peu recommandable (des personnes) ; *dégrėmalą* développé-e, avancé-e (enfant) ; *dėmi* demi-e ; *déṣó* qui a les pieds nus ou qui n'a plus de chaussures ; *gé* gai-e ; *lãbịna* lambin-e ; *lårzė* large ; *lawų̊rzė* gaspilleur-euse, dépensier-ère ; *mẹ̀lœ̣* meilleur-e ; *néją* qui a perdu sa blancheur (linge) ; *pi* pire ; *rẹṣė* riche ; *rḗṣė* rêche ; *ròzė* rouge ; *rų̄ṣė* enroué-e ; *sązė* sage ; *ṣẹ̄rė* cher, chère, coûteux-se ; *ṣẹ̀r̊ọpa* paresseux-se ; *vré* vrai-e.

Remarquer que *solẹ̀* seul, qui a son féminin *solėtą̃*, garde au singulier sa forme masculine avec le nom *zã* gens f., on dit très couramment *na zã solẹ̀*. La terminaison féminine s'élide dans des expressions telles que : *na grus épuṇ* une grosse tarte.

B. 1er type. Le morphème du féminin est : *-a*. *brą̊vė-brą̊va* joli, jolie.

a. La finale seule change. Quelques exemples :

bœ̣̄fė, *bœ̣̄fa* poussif-ve ; *krãtif-a* craintif-ve ; *lẹ̀stė -a* leste ; *malą̊dė-a* malade ; *mẽgrė-a* maigre ; *pų̄rė-a* pauvre ; *pų̄yė-a* petit ; *tlą̊rė-a* clair-e ; *trọ̀blė-a* trouble ; *ųzė-a* usé-e ; *vèvė-a* veuf-ve ; *zṍnė-a* jaune.

ṃotẹ̀ qui n'a pas de cornes (animal) ou qui n'est pas pointu, f. : *mọ̀ta*.

b. La forme féminine présente une syllabe de plus que la forme masculine.

initiale *t* : *grã-ta* grand-e ; *fòr-ta* fort-e ; *ètrè-ta* étroit-e ; *yó-ta* haut-e ; *kaṣèrẹ́-ta* cachottier-ère.

— *d* : *ryã-da* rond-e ; *frå-da* froid-e ; *vèr-da* vert-e ; *rå-da* raide ; *graeó-da* grassouillet-te.

— *s* : *gra-sa* gras-se ; *ãgor-sa* glouton-ne ; *volœ̆r-sa* voleur -euse ; *prę̀sta* prêt-e.

— *z* : *vargoŋœ̨́-za* timide ; *avar̂iɛœ̨́-zа* avare ; *éplètœ̨́-za* qui travaille vite.

— *r* : *pụ-ra* pur-e ; *mœ̨́-ra* mûr-e ;

— *n* : *fę̃-na* fin-e ; *galą̃-na* gentil, aimable, bon.

— *m* : *prę̃-ma* fin, mince.

— *l* : *fụ-la* fou-folle ; *sụ̃-la* soûl-e.

Dans la plupart des formes féminines, l'avant-dernière syllabe est longue.

Il y a un changement dans la voyelle du radical :

bõ ou *bun*	f. *bụna*	bon
nové	*novąla*	nouveau
bò, bél, băl	*bę̆la bą̆la*	beau
mu, mol (I)	*mǫla*	mou
kŏrė	*kụrta*	court
blu	*blụwa* (*ųa*)	bleu
bŏlŏmu	*bolomụwa* (*ųa*)	boursouflé
bu	*bụwa* (*ųa*)	vide à l'intérieur

Tous les participes en *u* ont, au féminin, cette terminaison : *-ųa* ou *-ụwa* ; *byu byụwa* bu-e ; *rpãtur pãtụwa* repenti-e.

La syllabe féminine est accentuée :

sòlę̀ sòlėtą (déjà cité) ; *dòlę̀ doltą* délicat-e en ce qui concerne la propreté ; *éɛwè éɛėtą* sec, sèche, qui a perdu son humidité : *bravę̀ bravėtą* joli-e, mignon-ne ; *ba basėtą* basse, petite (d'une vache) ; *àwuzį awują* pointu-e, effilé-e.

La syllabe féminine est également accentuée dans les participes en *i* : *nœ̆ri nœ̆ryą*, pl. *-yę̀* nourri-e, -es ; *pœ̆ri pœ̆ryą*, pl. *-yę̀* ; pourri-e, -es.

2ᵉ type. Le morphème du féminin est *-ė*. *sè-sèșė* sec, sèche.

La forme féminine présente une syllabe de plus que la forme masculine.

initiale *f* : *dœ̨́-fė* doux-ce ;

— *z* : *mŏvę̀-zė* mauvais-e ; *ɛurnwą̊-zė* sournois-e ;

— *ș* : *blã-șė* blanc-he.

— *z* : *lą̃-zė* long-ue ;

— *l̨* : *vyò, vil̨ė̀* vieux, vieille ;

— *r* : *nǻ-rė* noir-e ; *lèzi-rė* léger, légère ;

— *n* : *nẽ, nę̃nė* nain-e.

Il y a un changement de voyelle dans la syllabe du radical : *frè*, *frịṣė* frais, fraîche.

Les participes en *å* font au féminin *ạ̊yė-é* : *éflœrå-ạ̊yė* écrémé-e ; *ṣaplå-ạ̊yė* détérioré-e ;

§ 12. *Survivances du neutre singulier.*

mẓi bõ « manger bon », manger de bonnes choses ;

fårė lẹdė « faire vilain », tempêter (fig.), dévaster, saccager ;

prèẓi gru, *prẽ* parler à grosse, à petite voix, haut, bas ;

psi prẽ couler en un mince filet ;

ramaså frå, = *kru* prendre froid, s'exposer à l'humidité et en souffrir ensuite.

Cf. l'expression *lė bõ du ẓœ*, par ex. dans *surtérå mu puẓẽ lė bõ du ẓœ* ou *dyã* = je sortirai mes poussins dans le moment le plus chaud de la journée.

§ 13. *Comparatif et superlatif.*

Formation ordinaire : *pė* + cons., *pl.* + voy. ; *lu pė rẹṣė n sã på lu plirœ* les plus riches ne sont pas les plus heureux ; *toẓœ pė målirœ* de plus en plus malheureux ;

mèḷœ meilleur-e ;

pi pire, pis ; *rmidė pi k lė må*, *mårė pi k la fėḷė* remède pire que le mal, mère pire que la fille.

Infériorité : *mwẽ* moins ; *la sẹḷa ẓè mwẽ ṣẹrė kė lė blå* le seigle est moins cher que le blé ; ou *nė... på as... kė* : *la sẹḷa nė på as ṣẹrė kė l(ė) blå*.

Pour exprimer l'égalité on place devant l'adjectif « aussi » *as* ; *as rẹṣė kė ḷu* aussi riche que lui ; *as l a plãdrė* aussi à plaindre ; *ṇõ nė t as la plãdrė kė lu pur urfẹn* personne n'est aussi à plaindre, n'est plus à plaindre que les pauvres orphelins.

Le superlatif absolu se marque volontiers au moyen de *byẽ* ou *bẽ* bien, très ; *alė bẽ* ou *byẽ aprå* il est très effronté ; *bråvė* frl. joliment ; *lė bråvė rméjẹ̀ta* elle est tout à fait difforme ; *lė pė* ou *lė pl.* devant voy., *lė pė lã*, *lė pl étrå* le plus long, le plus étroit ; *la pė lãẓė*, *la pl étrẹ̀ta* la plus longue, la plus étroite.

Pour lier le terme de comparaison on se sert, le plus souvent, de *kė*, *dé* dans les mêmes cas qu'en français. *alė mèḷœ kė mė* il est meilleur que moi ; *lė pl akoraẓyœ dé tó* (ou *dė tó*) le plus courageux « des tous » (ou de tous).

Après *mė* plus, davantage, la 1re génération qui dit ordinairemen *dvā kė* (+ inf.) avant de, dit aussi *mė kė* dans *y ā na mé kė mė dyà* « il y en a plus que moi qui le disent ».

mé dyō plus d'un ; *mé d ō nā* plus d'un an.

On emploie aussi *mā* comme, *atā mā* « autant comme », autan que : *lė mā mė* elle est comme moi, elle est de mon avis ou dans même situation que moi ; *dépāså d larzā atā mā lė bō dyœ pur t bènér* dépenser de l'argent autant comme (que) le bon dieu pou rait en bénir.

yė på tā (ou *atā*) *la nå mā yė la ṣèròpyāzė kė l āpaṣ dė trérė slåbrė* fr ce n'est pas tant (ou autant) la neige que la paresse qui « lui empêche d'arracher cet arbre ;

yė på tā lu mā yė lė c'est moins lui qu'elle ; *yė t as bē lu mā lė* c'es aussi bien lui qu'elle.

On emploie *kė* ou *mā* dans des phrases comme celles-ci : *y a rā as bråvė kė sā* ou *mā sā* il n'y a rien d'aussi joli que cela (comm cela, dit I).

Remarquer *lė fē sāzō* l'extrême sommet, *la fēna pwāta du zà* « fine pointe du jour », *la prēm årba* « la fine aube », la premièr lueur de l'aube.

§ 14. *Le superlatif par la comparaison.*

Ce mode d'expression a fait l'objet des pages 321-327 de l première partie de nos *Notes*.

§ 15. *Adjectif-attribut.*

Voici quelques exemples :

é mårṣė kòrbė « il marche courbe » ;

lė fèlœ sè kœṣya bråvė « le soleil s'est couché beau » ;

i vē épå, tròblė (d'un liquide) « cela vient épais, trouble » ;

al a nètèya byē prūprė la tęra « il a nettoyé bien propre la terre »

LES NOMS DE NOMBRE

§ 16. *Numéraux.*

1. Accentué m. *yō*, f. *yįna*, quelquefois *yęna*.

Non » m. *ō* (*n* devant voy.), f. *na* (*n* devant voy.)

Exemples. *tā vu yō ? yina ? — ō fœ, ōn åbrė, n ali, na tmęla, n érāzė* e

veux-tu un ? une ? — un hêtre, un arbre, un alisier, un sorbier, une ronce.

2. m. *du*, f. *dawė*.

deux ou trois se dit *du u trė*, *du bẽ trė*, *du trė*.

Pas de liaison après *du* : *du épwė* (partie de maison située entre deux murs de refend), *daw épą̃dė* (bord du lit, côté de la maison) sauf dans *duzą̃*, *dawėzœ̨́rė* : deux ans, deux heures.

On dit *tó du* ou *tó lu du*.

L'expression très fréquente *du trė* a le sens de quelques-uns, quelques-unes ; *y a fé du trė gòtė* il est tombé quelques gouttes de pluie.

pė yõ, *pė du*... « pour un », « pour deux », premièrement, deuxièmement...

3. *tr̊ė*, *tr̊ėzã*, *tr̊ėzœ̨́rė*, *tr̊ė ami*, trois ans, trois heures, trois amis.

Après *dawėzœ̨́rė*, *trėzœ̨́rė*... on ajoute, quand on veut exprimer une durée, *dė tã* ou *dė rlǫ̊zė* (... de temps, d'horloge).

On dit *trœ́* dans *trœ́ katrė*, trois ou quatre.

4. *kăt̊rė*. Jamais de liaison ; *katrã*, *katrãfą̃*, quatre ans, quatre enfants.

5. *fẽ*. Invariable, *fẽ œ̨́rė*, sauf dans *fẽyã*, cinq ans.

6. *si*. Pas de liaison sauf dans *sizã*, *sizœ̨́rė*.

7. *sa*. *satã*, *satœ̨́rė* ; pas d'autre liaison.

8. *wi*. Même remarque.

9. *nu*. *nuwã*, *nuwœ̨́rė* ou *nuœ̨́rė*.

10. *di*. *dizã*, *dizœ̨́rė*, quelquefois *dizǒm*, le plus souvent *di ǒm*, toujours *di ãfã*, *di ųwa*, dix œufs, etc.

11, 12, 13, 14, 15, 16. *ãzė*, *dòzė*, *trėzė*, *katőrzė* ou *katűrzė*, *kẽzė*, *sėzė*. Devant *ã* et *œ̨́rė*, on dit *j* au lieu de *z* : *ãjã*, *dòjœ̨́rė*, etc.

17, 18, 19. *disa*, *dizwi*, *diznu*.

20. *vã*. *t* devant « ans », pas de liaison dans les autres cas.

21-29 *vãtyõ*, *vãtdu*, *vãtėtrė*... *vãtnu* ; fém. *vãtyįna* ou *vãtyęna*, *vãtdawė*.

30. *trą̃ta*. *trãtaòm* ;

31-39. *trãtyõ*, *trãtdu*, *trãtėtrę*... *trãtnu* ;

40. *kar̊ą̃tà*.

50. *sẽką̃ta*.

60. *swåsą̃ta*.

70. *sėptą̃ta*.

80. *kătrėvą̃*.

90. *nonãta.* On entend chez les jeunes, rarement chez I, *swåsãtdi, katrẽvãdi.*

On disait autrefois *du vã* (40), *trè vã* (60) etc. *zé trè vã è yõ* j'a 61 ans.

Une expression usuelle : *mzi lė pã dé 73, dé 80,* etc. « manger l pain des 73 (ans), des 80 (ans) », etc., être dans sa 73[e], 80[e] année

100. *sã.*

101, 102... *sã yõ, sã du...*

õ sã dė tyu un cent de choux ; *õ sã frã u du* cent ou deux cent francs.

On entend parfois *sã è fẽ, sã è di.*

1.000. *mil,* invariable ; quelquefois (I) *õ mli, õ mli dė tyǫlė* u millier de tuiles. Entre 1.000 et 2.000, on compte par centaine *ãzė sã, dòzė sã...*

avå dé mil è dé sã « avoir des mille et des cents », avoir beaucou d'argent.

§ 17. *Ordinaux.*

prẽmi, -ịrė, sékǫ-da ou *dœzyẹmė-a, trèzyẹmė-a, katriyẹmė-a, sẽkyẹmė sizyẹmė, sètyẹmė, wityẹmė, nœvyẹmė, dizyẹmė,* etc.

§ 18. *Dérivés.*

Ils signifient « environ tant » ; ce sont :

sizãna, witãna, dizãna, ãjãna, dovãna (signifie parfois exactemen 12), *trèjãna, katorjãna, kèjãna, sèjãna, vãtãna, trãtãna, karãtãna ẽkãtãna, swåsãtãna, sèptãtãna, sãtãna.*

§ 19. *Distributif.*

Pour exprimer l'idée de distribution, on se sert de l'expressio *a ṣå,* en frl. (peu usité) « à cha », suivie d'un nom de nombre cardinal, ou d'un nom commun ; *a ṣå du* deux par deux, *a ṣå puŋ* poignée(s) par poignée(s) ; *a ṣå mịtė, a ṣå pu* sont très usités a sens de « petit à petit » ; « au fur et à mesure » se dit *ã mz(è)rạ.*

L'ADVERBE

§ 33. *Adjectif et adverbe.*

Sont usités en fonction adverbiale, devant un autre adjectif o un autre adverbe, les adjectifs suivants :

drå, lędₑ, bråvₑ, rudₑ qui sont invariables.

sla-vilₑ-sèlₑ zè-drå-buna-pè-burlå cette vieille seille est « droit bonne » pour brûler (est juste bonne à être brûlée) ;

i-sã-lédè-ręşₑ ils sont « horriblement » riches ;

l è-bråvₑ-lęda elle est « joliment vilaine » (très laide) ; *l è rudₑ pèzãta, sl épólåyₑ* elle est fort lourde, cette « épaulée » (morceau de bois qu'on porte sur son épaule).

Avec un verbe on emploie très volontiers la forme adjectivale :

krozå ba « creuser bas », creuser profondément ;

båsi ba baisser, descendre ;

soflå gru respirer bruyamment ; *lèvå égal* lever uniformément (des graines) ;

àwi tlår « entendre clair », avoir l'oreille fine ;

prèzi åprₑ, dœ « parler âpre, doux », parler sèchement, doucement ;

bèrₑ åprₑ, dœ boire (de l')âpre ou (du) doux, prendre une boisson âpre (cidre) ou une liqueur douce ;

alå prévã « aller profond », toucher au vif (propre et figuré), se montrer trop hardi en paroles.

L'adjectif varie dans l'expression *s abli kurta, lãzₑ*, s'habiller court*e*, long*ue*.

L'adverbe *bråvₑ* peut se placer après n'importe quel verbe. *i plu bråvₑ* il pleut beaucoup ; *lè korₑ b.* elle court très vite ; *i ku b.* cela cuit à gros bouillons. En frl. *bråvₑ* se rend toujours par « joliment ».

Les adverbes en *-mã* se présentent avec la finale *-amã* pour le 1er type : *bråvamã* simplement, ou en assez grande quantité ; *ãgorsamã* gloutonnement ; *ĩrœzamã* heureusement, etc. ; *-mã* pour le 2e type : *frãşₑmã* franchement (ils sont peu nombreux).

Remarquer, surtout chez les vieilles gens : *sufizãmã* suffisamment, *présipitãmã* précipitamment, *arògãmã* arrogamment, etc.

mimamã mêmement, aussi en frl., est fréquemment employé avec *kè*, « et même ». *mimamã k-é-ma dyę kè...* ou *é-ma- dyè-mimamã kè...* « et même » qu'il m'a dit...

§ 35. *Adverbes composés et locutions adverbiales.*

L'adverbe est renforcé par *tò : tò plã dₑ* « tout plein de » ; *bẽ : bẽ prœ* bien assez ; *bẽ õkò* bien encore, ou *bẽ adè, adè bẽ* ; *bẽ tã* ou *bẽ tèlamã* tellement.

yora ou *ora* maintenant est complété par *-ãdrå*, sans que le sens

soit changé ; *yòra, yòrą̃drá, ọra, òrãdrá* sont synonymes et employé par les mêmes sujets, indifféremment.

amò en haut ; *damò* en haut ; *dẹ...* = d'en haut. Remarque les nuances : *alɛ-damò* il est arrivé en haut, ou il demeure plu haut ; *alɛ-t-amò* il est parti vers le haut, il monte. *damulé damwl* un peu plus haut que l'endroit où nous sommes ; *ãdamò* « en haut de l'endroit dont on parle ; *ã n amò* en amont, dans la directio de l'amont ; *plamò* plus haut ; *sé damò* ici, en haut ; *lé damò* là-bas là-haut.

Mêmes composés pour *avó* en bas ; *davó, davólé, ãdavó, ą̃navó plavó, sédavó, lédavó* ; mêmes nuances entre *alɛ davó* et *alɛ-t-avó*.

Des expressions telles que *l ępą̃da* (côté de la maison) *damò*, = *davọ, la şą̃bra dvą̃, lè brą̃ẓê dèrị, lè trọ dèri* la façade d'en haut d'en bas, la chambre devant, la marmite placée sur le « derrière » du fourneau, l'arrière-train d'un animal, sont très usuelles.

ịtyè ou *ityẹ, ɛẹ, ịɛɛ* ou *iɛẹ*, ici ; *d-ịtyè* de là ; *dè-ịtyè* « depui là », depuis ce moment-là, ensuite ; *dèɛẹ* d'ici ; *juskịtyɛ, -ityẹ, -ịɛ* jusqu'ici ; *pạrtyè, parịtyè*, par ici, dans la maison ou au pays ; *pètỵ* même sens ; *pètyèbą* par terre ; syn. *ityèbą, só lu pi, pè tẹra* ; *pè pẹtyè* par-ci, par-là.

sé ici, de ce côté	*lé* là, là-bas (à proximité)
dsé de ce côté-ci et, spécialᵗ, la cuisine.	*dlé* de l'autre côté et, spécialᵗ, l « poêle » (chambre contiguë la cuisine).
sèbą au rez-de-chaussée	*lébą* en bas, dans la maison
sénọ ici, dans un endroit élevé	*lénọ, lœnọ* au 1[er] étage
dèdsẹ de ce côté-ci	*dèdlẹ* de l'autre côté
ãdsé en deçà	*ãdlé* au delà
sédavó, sédamò v. plus haut	*lédavó, lédamò*
yósé par ici, en haut	*yòlẹ* « par là-haut », dans les boi ou au centre de Saxel
	dlèlẹ à une petite distance
	balé, parlé, là-bas, dans le Chablai ou loin de Saxel
u-bè-dsé à ce bout-ci	*u-bè-dlé* à l'autre bout
sẹvrè ou *sẹrva, sœtra* dans cette direction-ci	*lẹvrɛ* ou *lẹrva, lœtra* en s'éloignan d'ici
ityɛsẹvrɛ » , à proximité	*ityèlẹvrè* »

sèvrèsẹ́ dans quelque temps
sézèdlé d'un côté, de l'autre, alternativement
sèvrèlẹ̀vrė dans un sens et dans l'autre
ityèdzò ici, dessous

lèvrèlẹ́ à quelque distance d'ici, loin

lédzò là-bas, dessous.

Rem. — *lẹ̀vrė* est aussi adv. de temps ; *sé za bẽ* = je suis déjà bien vieux (ou vieille) ; *kã i vẽdra na mita p* = un peu plus tard.

lé se traduit en frl. par « loin » dans *tri lé* « tirer loin », jeter.

dèdyã dedans ; *fœr*, *dfœr* dehors ; *dsu*, *ãdsu* dessus, au-dessus ; *dzò*, *ãdzò* dessous, au-dessous ; *lwã*, *plwã*, loin, plus loin ; *pré* près ; *dvã*, *dudvã* devant, auparavant ; *dèdvã*, *ãdvã* devant, par-devant ; *déri*, *dèdéri* derrière, *àdéri* en arrière. Noter *ã* (I) avant ; *tri ã n ã* tirer en avant.

ṇõsạ̃ nulle part ; *i*, *yè*, *yė*, *y* (*t i vå* tu y vas, *vayė* vas-y, *é y èra* il y ira ; *y ẹ̄trė* être chez soi).

å, *åwė*, *yå*, *yåwė* où (*å-vå̊tė ?* où vas-tu ? *yå-tė vå ?* *yåw é va ?* *å̊ tėk é va ?* où va-t-il ? *åwė zyé prå ?* où l'ai-je pris ? *d åw é surtå ?* d'où sort-il ?).

parmi parmi ; surtout dans les expr. *sė psi parmi* « se p. parmi » ou mourir de rire ; *sė mètrė parmi* s'attaquer à ; *zavyœ kò na pår dė zėrbė dė blå, lé ratė sė sã mètuwė p.* j'avais encore quelques gerbes de blé, les souris se sont « mises p. »

pwétė tout à l'heure (dans le passé) ; *tòtọ̈ra* tout à l'heure (dans le futur) ; *dèzọra* désormais ; frl. depuis à présent ; *tòtamatẽ* « tout à matin », de très bonne heure ; *dė-grã-matẽ* de grand matin ; *grãtạ̃* longtemps.

wė aujourd'hui ; *yi* hier ; *lė-zœr-dvã-yi* avant-hier.

àné hier soir ; *la nédvã* avant-hier soir ; *lė zœr du dvã* le jour précédent ; *lã dudvã* l'année précédente ;

bẽtu bientôt ; *astu* bientôt avec la nuance « enfin » (*tė a. mœ ?* est-ce bientôt mûr ?) ; *ptu* plutôt.

dœ̨ra tôt ; *pdœ̨ra* plus tôt ; *étrœ̨ra* prématurément.

aprẹ après ; *kokėzœr ã-n-apré* quelques jours après cela.

kė-vẽ prochain ; *dmãzėkė-vẽ* dimanche prochain ; *lã* = l'année prochaine.

k a pasá passé ; *dlõ ka pasá* lundi dernier ; *l ãpasá* l'année dernière.

õ yå̄zė une fois, *dé yå̄zė*, *kå̄kė yå̄zė* « des fois », quelquefois ; *tò-pèr-ǫ-yå̄zė* « tout par une fois », tout d'un coup, une belle fois.

dabò, daborė « d'abord », aussitôt, dans un instant.

pi : seulement, à l'instant, comme en fr. *i sã pi dvã* elles viennent de partir ; et aussi avec cette nuance « ne vous gênez pas, ne craignez rien » ; à quelqu'un qui s'excuse de passer devant vous *fasi pi*, ou *pasâ pi* « faites seulement, passez seulement » ; à quelqu'un qu'on renseigne : *ɛègi pi sė ṣèmẽ* « suivez seulement ce chemin » ; *pâ pi yœ* « pas seulement un » ; *ya pi ŋô* « il n'y a seulement personne ».

« de suite » s'exprime par *yõ-aprè-lâtrė, a-la-fḷây, dė fịḷa, dė tịrė...*

adã, alors, est très usité ainsi que ses composés *dėadã* depuis ce temps-là (passé) à aujourd'hui ; *dėɛadã* d'aujourd'hui à ce moment-là (futur) ; *drėadã* juste à ce moment-là ; *piadã* seulement en ce temps-là (passé ou non).

ptẹ̄trė, peut-être ; *ptẽtrė bẽ* (*kė*) peut-être bien (que), ou *ptẽtrė prœ* « peut-être assez », probablement.

bẽ, byẽ bien ; *mâ* mal ; *pi* pis, *myò* mieux ; *bėlamã byẽ* « bellement bien », vraiment.

mã, kmã, comme, comment. *dėsė* ainsi (*yė-pâ-dẽsė-k-i-fò-fârė ?* — *ė kmã ?* (ou *ė kmã̩ dã ?*) — *i-fò-fârė-mã-sã* — ce n'est pas ainsi qu'il faut faire — et comment donc ? — il faut faire comme cela). *ėdẽsė* signifie quelquefois si, tant ; *s y ã n a dẹsė !* s'il y en a tant ! *dėsė-dœ̄ra* si tôt. *ẽsị* sert de terme de liaison, d'entrée en matière ; *si t vu...* ainsi tu veux... ; *ẽsi kẽsi : yė t as ṣẽr* = c'est aussi cher dans un cas que dans l'autre.

mã peut se rendre par « comme, ainsi que » dans les expressions fréquemment employées : ainsi que suivies du verbe dire. Noter que le verbe reste au sing. *mã-di-lœ-d âbèrė* (*y a-toẓà-d-la-tèra-a-n-aṣtâ ė-dė-fėḷė-a-marya*) comme « dit » ceux d'Habère : il y a toujours de la terre à acheter et des filles à marier). *mã dẓivė lu vyò...* (*i-n-fó-pâ-lasi-lė-bunė-ròtė pė-prãdrė-lu-móvė-ṣèmẹ̄* comme « disait » les vieux : il ne faut pas laisser les bonnes routes pour prendre les mauvais chemins).

àsàblė ensemble ; *travaḷi pèr* = s'associer pour un travail ; *ãnònwẹ* « ensemble » est très usuel.

kâẓu presque ; en 1941, on commence à entendre, chez I, *prèskė*.

arâ « à ras », tout près ; *rãtlė* « râcle » ou *râẓė* plein jusqu'aux bords

§ 36. *Adverbes de quantité.*

prœ assez ; n'est pas toujours suivi de *dė* ; *i fœdra prœ* il faudra

sûrement; *prœ ẹ̊dyė* ou *prœdẹ̊dyė* assez d'eau; *bẽ*, *byẽ* beaucoup, souvent (*avą̊ byẽ a fårė* avoir beaucoup à faire; *kā i tānė bẽ lė ṣótā*... quand il tonne souvent en été...)

gẹ̄rė guère : *tmă ba̤lė gẹ̄rė* tu m'en donnes peu; *gẹ̄rė yā fó?* combien en faut-il? *gẹ̄rė mé* guère plus, pas beaucoup plus; *é yi så gẹ̄rė* il n'« y » sait guère, il est loin de le savoir.

pu peu, *ō pu* un peu; *ō pti pu*, *na sāmipu* un petit peu; *tā sė pu* tant soit peu; *pu kō gå̃ṇė*... si peu qu'on gagne...; *pu ki l̤ā ba̤la̤*, *pu k al a prẹ* (un) peu qu'on lui a donné, (un) peu qu'il a pris... Remarquer que *pu* a quelquefois le sens de « je vous prie »; *frėmå-pu-la-pœ̄rta* fermez la porte, je vous prie.

na mịta un peu, plus usité que *ō pu*; *na m. dė tā* quelque temps; *na ptita mịta*, *na puya mịta*, ou *na pura mịta* un petit peu; ces expr. s'emploient au pluriel.

gėl̤å beaucoup. Ce mot signifie aussi : sans doute, sûrement, volontiers. *l i fara* = elle le fera sans doute volontiers, elle est capable de le faire. *i vå gėl̤å* cela vaut beaucoup, c'est très appréciable. *trẹ̄* trop; toujours suivi de *-t-* comme lettre de liaison, en frl. également; *avá trėta awanå* avoir trop (t) à attendre.

L'idée de quantité s'exprime aussi par *tādi* tandis; *ya ẓu dé prė tādi* il y a eu des poires « tandis »; *é trava̤l t.* il travaille d'arrache-pied; par *a lėdéfini*, *adu*, *gru dė* pour les choses qui se comptent (*y a gru dė mōdė*); dans le même sens on dit : *y a på dla grusa ná* il n'y a pas beaucoup de neige; on emploie *grā* (*dė*) pour les choses qui se mesurent en étendue (*avå̃ grā dė tẹra*).

« Plus ».

tòtuplẹ tout au plus, peu usité; l'expr. patoise est *pė lė mé* « pour le plus », au plus; *nō plu* non plus; *dėplẹ* ou *mé* davantage; *på mé* ne... plus : *yà na på mé* il n'y en a plus; *nā wė på mé* je n'en veux plus; ctr. *ẓā wė m-*, ou *mé kė sā* j'en veux davantage; *ẓā wė adė* j'en veux encore;

på mé kė mė (nég.) plus que moi; *på mé ṇō* (nég.) plus personne : *på̃ mé ẓẽ* (nég.) plus un seul; *på mé rā* (nég.) plus rien.

plamò ō va, *pdœ̄ yė* « plus haut on va, plus doux c'est » (d'un sol humide).

Les expressions *pluẓumwẽ*, *āplẹ* sont usitées;

yō dė plė un de plus; *rẽẓō dė plė* à plus forte raison.

Mé avec son sens positif est très employé, aussi en frl.

tlé mé la plòẓė! « voilà mais la pluie » (encore);

tèk ya mé? « qu'est-ce qu'il y a mais » ? qu'y a-t-il encore ?

õkòmé « encore mais », de nouveau, de plus.

na mita mé un peu plus ;

tã mé... tã mé... plus... plus *tã mé õ l̥ã bal̥ivė, tã mé lã vòlå* plus on lui en donnait, plus elle en voulait.

mé... mé id. ; *mé õna, mé-õ-vu-avå* plus on a, plus on veut avoir.

mé... pė id. *mé yã na, pė bråvė i sã* plus il y en a, plus jolis ils sont.

tãtėmé « tant et plus », beaucoup (familier) ;

tėlamã tellement, si ; *atã, atã mã* autant, autant que... v. § 13.

mé signifie également mieux : *i-vå-mé* il vaut mieux.

Aussi se dit *ètọ, as, asbẽ, aɛẹ. ʒyé fé èto* ou *asbẽ* je l'ai fait aussi. Dans une comparaison, on emploie *as* ; *alė-t-as-gru-kė-låtrė* il est aussi gros que l'autre. *aɛẹ* marque une opposition ; *wė mé* = (suit l'objection), oui, mais aussi.

ėtrė-as-bėtyė-kė-dė-krérė être assez bête pour croire...

tò accompagnant un verbe a souvent le sens de « finir de » + verbe. *slåbrė-ʒ-a-tò-krėsụ* « cet arbre a tout grandi », il a fini de grandir ;

sò-wåŋėri-tò-dõ-ʒœ? sèmerez-vous tout (le blé) en un jour ?

ʒẽ (cf. *supra*, § 32).

lė-nã-va-ʒẽ « elle n'en va point », elle marche très lentement ;

y ã mœ ʒẽ « ça n'en moud point » : le moulin moud lentement, le grain ne passe pas.

nė... ʒẽ se traduit par ne... point en frl. ; celui-ci dit toujours : point, quand le français parisien dit : ne... pas ; « il n'y en a point, elle n'a point d'enfant », etc.

Les adverbes *bẽ* beaucoup, *gėl̥å* id., *trė* trop se placent avant le participe passé.

õn a bẽ ʒu dé krėʒõ « nous avons bien eu (ou beaucoup eu) de cré-sons (pommes sauvages) » ; *y ã gėl̥å vãdu dė panị* « ils ont beaucoup vendu de paniers » ; *y a trė falu sė kõpařå* il a trop fallu peiner...

§ 37. *Affirmation, négation, probabilité.*

wė oui, *na* non. Après une question négative, *ɛėřẹ* et *kė si* ; *nėřẹ*, après une affirmation ou *kė na, bẽ sœ k si, bẽ sœ k na, lana, ola na* (exclamatif) et, plaisamment : *ksi ɛėrẹ* ; *sœr kė..., dė sœr, pė lė sœr* « pour le sûr », sûrement.

Ces expressions impliquent une affirmation ou une négation énergiques ; de même que *ma fè na* ma foi non ; *ma fè wè* ma foi oui ; *ma fè* marque simplement qu'on partage un avis exprimé. *mafyǫga*, encore employé il y a une vingtaine d'années par un vieillard, a disparu ; c'était plutôt une interjection.

nô se trouve dans des expressions telles que :

sè nô sè, ò rètrè lè fã « sec non sec » (qu'il soit sec ou non), on rentre le foin ; *kwètè nô kwètè, lé-tartiflè-sè-mèzrã* « cuites non cuites » (cuites ou non), les pommes de terre se mangeront.

prœ, assez, marque souvent l'approbation ; *prœkna*, *prœkwè* équivalent à : assurément non, assurément oui.

La négation *nè* est renforcée par *på*, lequel peut être exprimé même dans le cas de ne... plus. *y ã na på plè bè* il n'y en a plus beaucoup.

nè se supprime volontiers dans les questions. *va tè på ?* cela (ne) va-t-il pas ? *så té på ?..* (ne) sait-il pas ?.. *avyå-tè på?...* (n')avais-tu pas ?...

rà associé à *nè* est plus fort que *nè... på*. *é nè drèmå rã* il ne dort « rien », pas du tout ; *lè rà fyẹra* « elle n'est rien fière », elle est aussi peu fière que possible ; *i nè vã rã ḷwã* « ils ne vont rien loin », ils ne s'éloignent pas, pas du tout.

rã peut exprimer l'incertitude, la probabilité :

åtè rã fã ? n'as-tu pas faim ? « as-tu rien faim ? »

sa på si plovra rã « je ne sais pas s'il pleuvra rien » ;

sa på si vu rã plovå « je ne sais pas s'il veut rien pleuvoir » ; je me demande s'il ne pleuvra pas, il pleuvra probablement.

La même idée peut s'exprimer à l'aide de l'adjectif *rå* rare ; *yè bẽ rå si n plu på* « c'est bien rare s'il ne pleut pas ».

On dit également *yè bẽ dazår...* « c'est bien d'hasard... »

fœdrè rã k i vnisè a plovå... « il faudrait rien qu'il vînt à pleuvoir... » il suffirait qu'il pleuve..., si par malchance il pleuvait...

Remarquer *rã* dans l'expression *kè rã*, à la fin d'une phrase, et qui signifie à peu près « autant dire rien ». *ya på mé rã dyã sé sa, kè rã* il n'y a plus rien dans ce sac, « que rien » (ce qui reste est si peu de chose).

ya på rã kè mè (*tè, ḷu, sã*, etc.) « il n'y a pas rien que moi (toi, lui, ça, etc.), je ne suis pas le seul. *y a på rã kè mè ky é vyu* je ne suis pas seul à avoir vu...

i pu rã « cela ne peut rien », cela est indifférent ; ctr. *i pu gèḷå. i*

nò pu rã kė lė bėtyė rėprẹŋã, õ nã na ʒẽ a vãdrė « cela ne nous peut rien » que les bêtes se vendent plus cher, nous n'en avons point à vendre.

L'expression *na på* (frl. : non pas) équivaut à : au lieu de. *na på fãrė lė ṣėròpė, alå travaḷi !* au lieu de faire les paresseux, allez travailler ! On dit aussi dans le même sens : *fœdrė travaḷi, vò fasi lė ṣ. na på* frl. il faudrait travailler, vous faites les p. non pas.

Autres adverbes marquant la probabilité : *probåblė, mãkåblė.*

Quelques autres adverbes :

a l ăbą̃da en liberté, lâché (d'un animal) ;

a-l ãkã̦ en comparaison ;

a lèṣ då (m. à m. à lèche-doigt) en petite quantité, (en donnant) comme à regret ;

aku, tótaku ensemble, tous ensemble ;

a mãkū̦ta sans qu'il en coûte rien ;

a nòvyõ sans lumière, à tâtons ;

ari au contraire ;

atir entièrement, complètement, à fond ;

atok (vx) assez, (avoir) de quoi ;

bõ (*ewãtrė bõ, tni bõ* sentir b., tenir b.) ;

kõtrė ; *ãkõtrė* contre, vers ; *ala* = s'opposer, ou aller vers ;

dabòṣõ la face en avant ; *dakaṣõ* en cachette ;

dakwẽ dans le coin, à l'écart ;

dafrã de front, de pair ;

divinamã, = *byẽ* très bien, parfaitement ;

på fėnamã̦ pas tout à fait ;

målamã̦ mal à propos ;

mårlẹ̈ à plus forte raison ;

mifọ́, kmifó, comme il faut, comme il convient ;

ŋyõsã, a ŋõsã nulle part ;

plà doucement ou lentement ;

ṣòpí sòmã (m. à m. sous pied sous main), à toute fin, absolument ;

tòtaplà « tout aplomb », uni, plat ; sans détour, nettement ;

tò plẹ̈trė lourdement ; *tõbå* = tomber ;

n'est-ce pas ? se dit *på ?* ou *pą̊-dà ?* pas ? frl. *pas don ?* au sing. ; *pą̊dė ? pådėvọ̀* (familier) au pluriel.

LA PRÉPOSITION

Les emplois de la préposition sont, à Saxel comme à Vaux et dans la Suisse romande, tellement variés que seuls des articles de dictionnaire comme ceux du *Glossaire des patois de la Suisse romande* permettraient d'en apprécier la richesse. Nous donnerons dans les lignes qui vont suivre seulement des faits généraux, ou, çà et là, des traits particuliers qui méritent, pensons-nous, d'être relevés.

§ 38. *Expression d'un rapport de lieu.*

a est la prép. la plus fréquente : p. ex. *tri a sė* tirer à soi, vers soi ; *alå a l ẹdvė* « aller à l'eau », chercher de l'eau...

Proximité immédiate : *kŏtå a* buter contre, s'appuyer contre (p. ex. : *a la mural* contre le mur).

Lorsqu'il s'agit de noms de localité, *a* peut être, parfois, remplacé par *ã* ; on dit toujours *ã bwèz* à Boège, *ã balavó* à Bellevaux, *ã n åbèr* à Habère, *ã n éwèrõ* aux Voirons. On disait autrefois *ã sàsé* « en » Saxel.

Avec les noms de lieux-dits, on emploie :

ã : ã lu, ã mątravò ;

su : su bzẹ, su fuzẹ ; su mė, su sã mẹnė sur mon bien ;

ou l'article : *u kri a lizẹ, é kròtė, a lé sọ̊fė.*

ã ou *a* s'emploient indifféremment dans ces expressions *vni ã* ou *a lidé* « venir à l'idée », germer dans l'esprit ;

sė mètrė ã ou *a rĩrė* se mettre à rire.

Remarquer la vieille expression *ã lẹtrė* remplacée aujourd'hui par *su lė sòlị*, à la grange, partie de la grange qui n'est pas occupée par le foin et où l'on battait au fléau.

a est fortement concurrencé par :

vė, var, qui signifie vers, chez, à côté de.

Devant les noms de hameaux on emploie toujours *vė* ;

alå vė ṣalą̃dė « aller vers Challande » ; *rĕstå vė tlavé* habiter à Clavel.

vė se place également devant les autres noms ; *sė kăṣi vė sa mårė* « se cacher vers sa mère » ; *rĕstą̊ vė lutå* rester à la maison.

Devant les pronoms, on emploie plutôt *var ; pasǻ var lœ* « passer vers eux », *kori var vò* courir vers vous.

Les composés de *vė. ãdvẹ* : = *lė krò* du côté du ruisseau, tourné

vers le ruisseau : = *la nę,* formule très usitée, à la tombée de la nuit ; *parvę* près de, autour de, aux environs de : = *l édlīzė,* = *lu sèptãta* autour de l'église, vers 70 ans.

Les expressions *sèparvę, lèparvę* indiquent un mouvement (en venant ici, en s'éloignant d'ici).

§ 38 *bis.* Quelques emplois importants de *a*.

Instrument : *a* signifie avec ; *krèvi a tyǫlė* « couvrir à tuiles » ; *nœri a fã* nourrir avec du foin ;

Rapport de temps : *ō n è t a l ivèr* « on est à l'hiver », l'hiver va commencer ;

Marque le terme, le but :

vni a rã « venir à rien », dépérir, péricliter ; *vni a dywè* « venir à deuil » ; *é vèṉė t a muri* il vint à mourir ; *kã i vèdra a ẓalå* « quand il viendra à geler », quand il gèlera.

ya ō brâvė nœrè a sãtyė « il y a un joli élève à cela », c'est un piètre élève que celui-ci ;

Marquant la possession :

la fèḽ a pyèr la fille « à » Pierre ; *lwi a moris* Louis à (fils de) Maurice (appellation usuelle).

sãbr(a) a plã pi « chambre à plain-pied », au rez-de-chaussée.

Développement d'un rapport de lieu : *s aprãdrė a kokō* « s'apprendre à quelqu'un », l'imiter, le prendre comme exemple.

y a rã a fårė a ḽu « il n'y a rien à faire à lui », on ne peut s'entendre avec lui (*a* ou *awė*) ; *ètrė ã ṣã a lé vaṣ* a signifié à l'origine : être sur le champ avec les vaches.

y a rã a dīrė a lu il n'y a rien à dire de lui, il est irréprochable ;

a = « envers » ; *alė malè* (*dœ*) *a sa fęna* il est méchant (doux) envers sa femme.

§ 39. Pour exprimer le point de départ dans le temps, on a la préposition *dė, dè* dès, depuis. *dė wė* à partir d'aujourd'hui ; Il dit parfois *adę* ; on entend aussi *dè : d yi a dmã* d'hier à demain.

Avec des adverbes, elle donne *dèadã, dècadã* dès lors (v. § 35), *dèẓǫra* désormais, *dękė* depuis que, *dèįtyę*, de là ou depuis, *dèċę* d'ici.

dè se rend toujours par « depuis » en frl.

dè lu ẓ ō é ẓ ątrė « depuis les uns aux autres », les uns aussi bien que les autres.

mẓi dè drá « manger depuis droit », manger étant debout ;

bèrė dė drėmi « boire depuis couché », boire étant couché dans son lit ;

égéti dė la fnẹtra « regarder depuis la fenêtre ».

Voir enfin I, § 32, p. 286 ; I, § 63, pp. 297-8.

§ 40. *dė.*

dė rėnḁwė en réserve ;

dé lãfwa prupré dė buya « des draps propres de lessive », venant d'être lessivés ;

dė s ki fḁ móvé tã par suite du mauvais temps ;

yė dė piratri ké fḁ sã « c'est d'avarice qu'il fait cela » ;

lu pwèr mẹzã dė rawuna les porcs s'arrachent la nourriture ;

aprãdrė dė jwãnès apprendre pendant sa jeunesse ;

savá dė vyó « savoir de vieux », savoir depuis longtemps ;

fènḁ dė fèlœ faner pendant que le soleil brille ;

vni dḁrba venir « d'aube », à l'aube ;

modḁ dawė kọkō « partir d'avec quelqu'un » ;

sė mètrė d a zènœ se mettre « d' » à genoux ;

ētrė d óblijạ dė... être « d' »obligé de...

ētrė dė parã être parent.

n ã savá dė (ou *da*) *rã* « n'en savoir de rien », ne rien savoir à ce sujet.

Avec des verbes :

krērė dė..., *sė pãsá dė...* croire, penser + inf. ; *tardḁ dė* tarder à ; *s atãdrė dė* compter...

§ 41. « par » et « pour ».

Le patois ne distingue pas entre « par » et « pour », mais son unique préposition se présente sous trois formes différentes :

pèr devant voyelle ; *pèr arvḁ* pour arriver ;

par devant les pronoms commençant par consonne : *par mė*, *-tė*, etc., pour moi, toi ;

pė ; *pė lé rótė* « par les routes » ; *pė pẽdrė* par perdre ou pour perdre ; *pė lu pi* « par les pieds », aux pieds ;

yō pė yō un par un.

Noter l'expr. *tót i mètrė pė lèz ékwalė* « tout y mettre par les écuelles », mettre les petits plats dans les grands.

pė entre dans les expressions *sėpė*, *lėpė*, *yōpė*, *bapė* à travers, dans, dans cette direction, en s'éloignant, dans un lieu élevé ou bas. *alė*

sèpè lè ṣã il vient à travers le champ; *alė lèpė ṣamuni* il est par Chamonix; *luz izé n sã på tó yó pè lu bwė* les oiseaux ne sont pas tous « en haut par » les bois, dans les bois, au-dessus de nous; *y ã désãdu bapè lè bwè dla kụra* ils ont descendu « en bas par » le bois de la Cure.

tèk... pè... « qu'est-ce que... pour... », qu'est-ce que ?.. Formule extrêmement usuelle. *tèk yè pè yõ, sé lé ?* « qu'est-ce que c'est pour un, celui-là-bas ? » qui est cet homme-là ? *tèk t nòz å fé pè d la sẹpa ?* « qu'est-ce que tu nous as fait pour de la soupe ? » quelle soupe nous as-tu faite ?

§ 54 *bis. su.*

exprime 1. une idée de lieu :

su frãsė, su swis, en France, en Suisse (se dit surtout des localités situées à proximité de la frontière; *zèvụi zė su frãsė, jusi su swis*) Juvigny est « sur » France, Jussy « sur » Suisse; *su lė davó* dans le Chablais;

su lė kãtõ dans le canton de Genève (rive gauche du lac);

su lė trẽ (I) dans le train;

avå lẽr (*dœ*) *su sẹ* « avoir l'air (doux) sur soi ».

vivrė su lė lafèlåzė, su la vyạ̃da vivre surtout de laitage, de viande;

2. une idée de temps :

su lœra du mizœ sur le coup de midi, vers midi; *su lė dvã zœ* avant jour;

õ zœ su snạ̃na un jour « sur » (de) semaine par oppos. au dimanche.

3. une idée abstraite :

ètrė jàlu su... être jaloux de...

§ 42. Outre les prépositions ci-dessus indiquées, nous avons :

dyã dans; *só, zò* dessous; *ṣi* chez; *kọ̃trė, ãkọ̃trė* contre; *kọ̃ta* près de; *awé* avec (*sė prãdrė awé kkõ* rivaliser); *sã* sans; *dvã* avant et devant; *pãdi* pendant; *ãvẽr* envers, à l'égard; *ormi* hormis; *mågrå* malgré (suivie ou non de que).

apré après; *atãdrė apré kkõ* attendre impatiemment quelqu'un; *mzi apré õ jãbõ* avoir entamé un jambon et le consommer peu à peu;

sė mètr apré n ovråzė commencer un ouvrage (*apré* indique une certaine ardeur);

ãtrė entre; *sė pãså ãtrė sẹ* « se penser entre soi »;

ãtre du yạ̃zė par deux fois; *ãtrė lu du* à eux deux;

éksèptå excepté. L'idée de « excepté, sauf » se rend surtout par *kè* ; *ètrè tòt u bõ dyœ kè l årma* « être tout au bon Dieu que l'âme » ; ou *asnakè* : *y ã tó pèya asnakè lu* ils ont tous payé sauf lui.

parmi parmi ; *p. la nè* dans la nuit, au cours de la nuit ; *p. lé zã* auprès des gens.

rapur a « rapport à » ; *ã kòza* à cause (suivi de *dè* ou de *kè*) ;

ã grã dè sur le point de ; *ã dèdyã dè* en dedans de ; *sè pãså ã dèdyã dè sè* « se penser en dedans de soi » ; *u pri dè* au prix de ; *grås a* grâce à ;

ã plas dè au lieu de ; *fòta dè* ou *a fòta dè* faute de ; *tãk a* quant à ; (cf. *tãkapupré*, convenable, présentable).

§ 43. *Prépositions-adverbes.*

Au sujet des prépositions-adverbes employées en relation très étroite avec un verbe dont le complément est un pronom, on peut citer :

lè kori apré, dvã « lui courir après, devant » ; ou *lè prãdrè apré* le chasser, le poursuivre ;

lè paså dvã, apré, dèri « lui passer devant, après, derrière » ;

lè vni kõtrè ou *ãkõtrè* s'approcher de lui (pour le frapper, ou l'embrasser) ;

lè fårè kõtrè lui nuire par ses paroles ;

lè krèyå apré médire de lui ;

lè rirè kõtrè lui faire risette.

D'autres prépositions sont fréquemment employées comme adverbes.

awé ; *nœrå t õ pwèr, tè vivré awé, lã kè vẽ,* « nourris-toi un porc, tu vivras avec, l'année prochaine » ;

parmi ; *õ n a du blå, y a õ mwé dè sènèvalè parmi* « nous avons du blé, il y a un tas de gremil parmi » (v. § 35) ;

solã selon ; *yè solã* cela dépend ;

ãtrè, àtrèmi ; *lé rå dè patnal sã trè lwã, fó wåni dé salådè ãtrè* les sillons de carottes sont trop espacés, il faut semer des salades « entre ».

LA CONJONCTION

§ 44. *Coordonnantes.*

è et ; *pwé*, beaucoup plus employé, comme simple liaison ; *mè*

pwé tė, ẽn èra... toi et moi, nous irons; *voz ètė malådė pwé vò promènå!* vous êtes malade et vous sortez!

Il n'est pas toujours exprimé dans les locutions du type en haut-en bas *damò davó*.

ni, nė ni; *yè n bõ n mạ̃drė* ce n'est ni bon, ni mauvais; *ni ṣó ni frå* ou *nė ṣó nė frå* ni chaud ni froid.

u, u ou; renforcée ou même remplacée par *bẽ*; *lė kurti u lė prå* le jardin ou le pré; *lė ṣvó bẽ la kavạla* le cheval ou la jument; *la dål* *u* (*bẽ*) *lė råtẹ* la faux ou (bien) le râteau. Cf. § 16. Les mots *u, u, bẽ* sont suivis souvent de *syè* si c'est; *kõbẽ i sã?* — *trè bẽ syè katrė* combien sont-ils? trois bien si c'est quatre; *trè bẽ syè på katrė* signifie ils sont plutôt quatre.

kår car est employé quelquefois; il est un peu emphatique.

dã donc; s'ajoute à toute réplique un peu vive, à tout ordre donné sans aménité; se retrouve très fréquemment en frl.

mé wẹ̀ dã! mais oui don(c)! *piskė zė ti dyạ̊ dã!* puisque je « t'y » dis, don(c)! *dépaṣė tẹ dã* dépêche-toi don(c)! Marque une entière approbation : *bẽ wẹ̀ dã* bien oui don(c), j'en conviens. Il marque aussi quelquefois, comme en fr., la conclusion, comme dans cette phrase mi-interrogative mi-affirmative :

i nė vu dã på ẹṣœ́då? « cela ne veut donc pas chauffer ».

pòrtã pourtant;

topãṙị tout de même;

mé asbẽ mais aussi, toutefois;

dalœ̣̀r d'ailleurs; souvent complété par *dė sạ̃tyė* de cela;

tãtu... tãtu tantôt... tantôt;

sè... sè... soit... soit; *sè yõ sè lạ̊trė* soit l'un soit l'autre.

Pour exprimer l'alternative, on emploie aussi le verbe être au présent du subjonctif (sous ses deux formes). *fõs yõ fõs lạ̊trė, sõs lė pạ̊rė sõs la mạ̊rė* soit le père soit la mère.

ãnẽfẹ en effet; ou *pwé ãnẽfẹ*.

dẽsė fasạ̃ m. à m. ainsi faisant; peut se traduire par ainsi, alors; très usuel. Autre formule de liaison : *pè n ã rvènị* ou *pèrãrvènị* « pour en revenir ».

Subordonnantes.

sė si; *sė la frå nė vẽ põkọ̀* si le froid ne vient pas encore;

s devant une voyelle *si vụlã*... s'ils veulent; devant « vous » : *sò* (ou *sė vò*).

s(ė) est un terme interrogatif très usuel. *stė sẹyė wė?* fauches-tu aujourd'hui? *si fara bó tä?* fera-t-il beau? *sö vu ėkür?* est-ce que nous décidons de battre (le blé)?

kã quand; s'emploie comme en fr. et aussi dans des cas semblables aux suivants :

i mòdrã kã nò « ils partiront quand nous » (partirons);

al a itå malådė kã sõ pårė « il a été malade quand son père », en même temps que son père. Tournure très fréquente en frl.

måkė pourvu que est encore très usuel; l'expr. française s'emploie quelquefois, *purvukė*.

tãdiskė tandis que; l's se prononçait en frl. il y a quelques années;

parskė ou *paskė* parce que;

a kõza kė « à cause que »;

dabåkė, dabòrkė aussitôt que;

piskė puisque;

mã kwå comme quoi; *õ papi mã kwå*... un papier attestant...;

dvãkė avant que, avant de;

pèkė pour que, afin que, pourquoi; s'emploie aussi dans l'interrogation indirecte : *t så på pèk sé vnu* tu ne sais pas pourquoi je suis venu.

tèk (quoi interrogatif) se substitue parfois (assez rarement) à *pèkė* (pourquoi) : *tèk tė vẽ mé?* pourquoi viens-tu encore?

lė tã kė pendant que; *dė lė tã kė* « depuis le temps que »;

asnakė si ce n'est que, sinon;

pwékė quoique; *a mwẽ kė* à moins que;

mã kė « comme que », si... que; *mã kyõ fôs fòrė* si fort que soit un homme; *mã k i nus*..., si fort qu'il neigeât...;

kė remplace un autre subordonnant déjà exprimé, dans les mêmes conditions qu'en français. *kã tė kòpré tõ bwė, kė t faré lé fasẹnė*... quand tu couperas ton bois, que tu feras les fagots...

kåkė où que; *kåké sõs*... où qu'il soit...;

kã kė quel que soit le moment où; *kãkė tė mèsné, m èrá ẽdi* « quand que » tu moissonnes, (je) « m'irai aider »;

kė kė... quoi que; *kė k õ fas*..., quoi qu'on fasse...

IV

DICTONS ET PROVERBES[1].

I

Le calendrier du paysan.

1. *é-rå*
lè-gru-dla-frå;
a-la-sã-frãsạ̊
lè-gru-dla-nå.

Aux Rois le gros du froid ; à la Saint-François (29 janvier) le gros de la neige.

2. *kã-i-få-bõ-jãvyè-è-fèvri,*
va-u-bwè pè-tè-ṣarfå-mår-è-avri.

Quand il fait bon janvier et février, va au bois pour te chauffer mars et avril.

3. *a-la-ṣãdèlœ̨̄ẓa*
rèpår-d-épœ̨̄ẓa.

A la Chandeleur repas d'épouse.

4. *a-la-ṣãdèlœ̨̄ẓa*
dèmi-évarṇœ̨̄ẓa;
tò-sõ-fã, la-mètya-d-sa-paḷ.

A la Chandeleur, demi « hiverneuse » ; tout son foin, la moitié de sa paille.

5. *kã-l-urs-surtå-a-la-ṣãdèlœ̨̄ẓa, é-ṡè-rãtų̊nè-pè-karãta-ẓœ.*

Quand l'ours sort à la Chandeleur, il rentre dans sa tanière pour quarante jours.

6. *u-må-dè-fèvri, i-vå-mé-vi-sa-lœ*
kè-na-fèna-u-fèlœ̨.

Au mois de février, il vaut mieux voir sept loups qu'une femme au soleil.

7. *sè-fèvri-nè-fèvrọtè,*
mår-marmọtè.

Si février ne « févrote », mars marmotte.

1. Cf. en dernier lieu, pour des rapprochements de forme et de fond, Christophe Favre, *Proverbes et dictons de Savièse* [*Valais*], *Zeitsch. f. rom. Philologie* (1926), 46 (1-26). Nous avons admis ici quelques expressions proverbiales.

ō-nė-fi̥lė-på-la-né-dė-karnaval, lė-ratė-i-mėzā.

On ne file pas le soir de Carnaval, les souris « y » mangent.

kā-mår-ētrė-ā-fya, é-surtå-ā-lœ;
kā-al-ētrė-ā-lœ, é-surtå-ā-fya.

Quand mars entre en brebis, il sort en loup ; quand il entre en loup, il sort en brebis.

0. *luz-izé-sė-maryā a-la-sā-jòzė.*

Les oiseaux se marient à la Saint-Joseph (19 mars).

1. *a-la-sā-jozė,*
prā-tō-n-ẹdyė-è-fā-tō-bwè.

A la Saint-Joseph, prends ton eau et fends ton bois.

2. *tānēr-dė-mår*
fā-plœrå-pårė-è-mårė.

Tonnerres de mars font pleurer père et mère.

3. *mā-kė-påkė-fōsė-tår, l-ivēr-lė-soflė-u-ku.*

Si tard que soit Pâques, l'hiver lui souffle au...

4. *ātrė-mår-è-avri,*
lė-kòku-z-è-mor-u-vi;
(var.) » *få-sō-ni.*

Entre mars et avril (en mars ou en avril), le coucou est mort ou vivant ; (var.)... fait son nid.

5. *såzō-tardi̥va*
n-a-jamé-itå-vœri̥va.

Saison tardive n'a jamais été improductive.

6. *kā-lė-planā-nė-wåñė-rā-du-må-dė-mår,*
lė-mōtañi nė-wåñė-rā-du-må-d-avri.

Quand l'habitant de la plaine ne sème rien « du » mois de mars, le montagnard ne sème rien « du » mois d'avril.

7. *avri-garnå-su-bwè,*
kā-yè-på-dė-fol̥ yè-dė-nå.

Avril garnit ses bois, quand ce n'est pas de feuilles c'est de neige.

8. *kā-i-tānė-ā-n-avri,*
i-rāplå-kåvė-è-grēni.

Quand il tonne en avril, « ça » remplit caves et greniers.

19. *lé-kår-dè-mé*
vålã-du-fmé.
Les averses de mai valent du fumier.

20. *lu-ṣa-k-sã-fé-u-mè-dè-mé, luz-åtrè-lu-mẹzã.*
Les chats qui sont faits au mois de mai, les autres les mangen

21. *é-rògăsyō,*
kã-i-mŏḻ-lu-trå-kōforō,
i-mŏḻ-zẽrbɛ-è-maṣō.
Aux Rogations, quand « ça » mouille les trois bannières, « ça mouille gerbes et tas de foin.

22. *si plu-lè-zœ̊r-dè-l-asãsyọ̄,*
su-sã-blèsọ̄
yã-rẽstɛ-på-yō.
S'il pleut le jour de l'Ascension, sur cent poires il n'en res pas « un ».

23. *i-fó-sè-mẽfyå-du-så-d-la-sã-ḻọdè.*
Il faut se méfier de la sécheresse de la Saint-Claude (6 juin).

23 *bis.* *lu-măṣō n-ãtădã-på-lɛ-kŏku.*
variante : *u-prẽmi-măṣō lɛ-kŏku-z-è-dvă.*
Les tas (de foin) n'entendent pas le coucou. Au premier t le coucou est parti. (Non vérifié en 1942 où les couco chantaient encore après le commencement de la fenaison

24. *kà-i-tãnè-bẽ-dvã-la-sã-dyã, i-nè-tãnè-på-aprẽ.*
Quand il tonne beaucoup avant la Saint-Jean (24 juin), ne tonne pas après.

25. *pè-vni-brḁva, i-fó-k-na-fèḻè-sè-lavå-awé-la-rŏzå-du-matẽ-dla-s dyã.*
Pour devenir jolie, il faut qu'une fille se lave avec la ros du matin de la Saint-Jean.

26. *i-fó-kuḻi-la-foḻè-dè-ɲwirè lè-zœ-dla-sã-dyã.*
Il faut cueillir la feuille de noyer le jour de la Saint-Jean.

27. *u-må-dè-mè,*
na-fré ;
u-må-dè-jwẽ,
plã-lè-pwẽ ;
u-må-dè-julè,

plã-tõ-bonẹ ;
u-må-d-u,
tã-k-õ-n-ã-vu.

Au mois de mai, une fraise ; au mois de juin, plein le poing ; au mois de juillet, plein ton bonnet ; au mois d'août, autant qu'on en veut.

28. *ẹ́z-ãvirõ-d-la-mådlãna, i-tãnẹ-tozœ.*
Aux environs de la (Sainte-) Madeleine (23 juillet), il tonne toujours (Sainte Madeleine est la patronne de Saxel).

29. *kã-i-plu-a-l-amu,*
ya-prœ-råvẹ-è-prœ-rkür.

Quand il pleut à la mi-août, il y a assez de raves et assez de regain.

30. *'a-la-sã-bartlèmi,*
fã-tõ-bœr-è-prã-tõ-mi.

A la Saint-Barthélemy (24 août), fonds ton beurre et prends ton miel.

31. *lè-véprèné-du-må-d-u*
trãpã-lu-saz-è-lu-fu.

Les soirées du mois d'août trompent les sages et les fous.

32. *tã-dè-ṇolé-du-må-d-u, tã-dè-nèvé-du-må-d-avri.*
Autant de « brouillards » du mois d'août, autant de « neigées » du mois d'avril.

33. *sè-luz-åbrè-vèṇã-zónẹ-dœra, õ-n-ara-l-ivér-tår.*
Si les arbres (de)viennent jaunes tôt, on aura l'hiver tard.

34. *lu-pwåtrinérẹ-mœra kã-luz-åbrè-fọlã-bẽ-défọlã.*
Les poitrinaires meurent quand les arbres feuillent ou défeuillent.

35. *a-la-sã-martẽ,*
la-vaș-u-lẽ ;
lè-påtœ-pè-lu-șèmẽ
sa-kõpãna-plãna-dè-vẽ.

A la Saint-Martin (11 novembre), la vache au lien ; le pâtre par les chemins, sa sonnette pleine de vin.

36. *a-la-sã-martẽ, ya-tozœr-õ-șótã pèkẹ-martẽ-põẹè-fènå-pè-s-n-ånẹ.*
A la Saint-Martin, il y a toujours un été pour que Martin puisse faner pour son âne.

37. *kã-luz-arvã-sã-mu,*
luz-épi-sã-fu.
Quand « les Avents » sont mouillés, les épis sont fous (vides.)

38. *nå-d-arvã*
dūrè-lõtą̃.
Neige d'Avent dure longtemps.

39. *a-ṣalãdè-lu-muṣõ,*
a-påkè-lu-dlafõ.
A Noël les moucherons, à Pâques les glaçons.

40. *kã-õ-surtå-dla-mèsa-dla-miné, fó-égèti-l-ūvra-ki-få; syè-lè-vã-i-sara-na-sèzõ-dè-vã; syè-la-bizè, i-sara-na-sèzõ-dè-bizè.*
Quand on sort de la messe de minuit, il faut regarder l'air qui souffle; si c'est le vent (du Midi), ce sera une année de vent; si c'est la bise, ce sera une année de bise.

41. *a-lå-sãt-étyãnè,*
sè-l-bu sè-molè-la-bǫta,
l-õm-sè-mol-la-pǫta.
A la Saint-Étienne (26 décembre), si le bœuf se mouille la botte, l'homme se mouille la lèvre.

42. *kã-i-få-õ-bun-ivèr, i-få-õ-bõ-ṣótą̃.*
Quand il fait un bon hiver, il fait un bon été.

43. *lè-vã-zè-mã-lè-vilè-fènè, é-nè-korè-på-pè-rã.*
Le vent est comme les vieilles femmes, il ne court pas pour rien.

44. *la-plozè-ãnoyè-tozœ-kã-lè-vẽ.*
La pluie ennuie (gêne) toujours quand elle vient.

45. *jamè-la-ploz-du-matẽ*
n-a-arètå-lè-pèlèrẽ.
Jamais la pluie du matin n'a arrêté le pèlerin.

46. *jamé-bõ-pèlrinåzè n-sè-fé-sã-plòzè.*
Jamais bon pèlerinage ne s'est fait sans pluie.

47. *zẽ-dè-nūtrèdamè nè-låsã-lœz-édyè-u-syèl.*
Point de Notre-Dame ne laissent leur eau au ciel.

48. *lè-nūtrèdamè nè-låsã-jamé-lè-tã-mã-i-lè-trūvã.*
Les Notre-Dame ne laissent jamais le temps comme elles le trouvent.

49. *kā-i-bŏtŏl, yė-siŋ-k-la-ploz-vu-drå.*
Quand l'eau fait des bulles, c'est signe que la pluie « veut » durer.

50. *kā-lu-polė sātā ātrė-fē-œ̄r-ė-nu-wœ̄rė*
i-plu-dyà-lé-vātkatr-œ̄rė.
Quand les coqs chantent entre cinq heures et neuf heures (du soir), il pleut dans les vingt-quatre heures.

51. *arkāsyėl-du-matē*
få-vri-lu-mulē ;
ou *få-vardėyi-lu-sėmē ;*
arkāsyėl-dla-véprėnå
få-vardėyi-lu-prå.
Arc-en-ciel du matin fait tourner les moulins ; *ou* fait verdoyer les chemins ; arc-en-ciel de l'après-midi fait verdoyer les prés.

52. *apré-la-zalå,*
la-lavå.
Après la gelée, la « lavée ».

53. *yė-lė-rėdœ-a-pœ̄tę, i-zålė-lé-fåvė-su-lė-fwa !*
C'est le redoux *a pœ̄tę* (nom propre), ça gèle les fèves sur le feu !

54. *kā-i-vu-rdœ̄fi, la-sus-tōbė-ba-pė-la-sėmėnå, léz-araŋ-fīlā.*
Quand il « veut » radoucir, la suie tombe en bas par la cheminée, les araignées filent.

55. *s-kė-rėvīr-l-só rvīr-la-frå.*
Ce qui protège du chaud protège du froid.

56. *lu-dvādrė-sā-tò-bō-bē-tò-mādrė.*
Les vendredis sont tout bons ou tout mauvais.

57. *l-ā-zè-bē-lā.*
L'an est bien long.

58. *ō-n-astė-på-lė-tā-a-l-ōsė.*
On n'achète pas le temps à l'once.

59. *ya-adė-prœ-zœ̄-dėri-mọlė* ou : *dėri-éwœ̄rō.*
Il y a encore assez de jours derrière (le) Môle *ou* derrière (les) Voirons.

60. *lė-tā-pardu nė-sė-ratrapė-på.*
Le temps perdu ne se rattrape pas.

61. *sé-k-atã*
pĕr-sõ-tã.
Celui qui attend perd son temps.

II

La vie matérielle.

Travail.

62. *dīrₑ-è-fårè*
sã-på-frårè.
Dire et faire ne sont pas frères.

63. *sé-k-a-d-l-ovrå̄ʒè ʒ-a-du-pã* ou *yåwₑ-ya-d-l-ovrå̄ʒè ya-du-pã.*
Celui qui a de l'ouvrage a du pain *ou* où il y a de l'ouvrage il y a du pain.

64. *sé-k-få-tòₛ-n-ovrå̄ʒè mèʒè-tò-sõ-pã.*
Celui qui fait tout son ouvrage mange tout son pain.

65. *sé-kè-vu-kokrã : ãda !*
sé-kè-vu-rã : mãda !
Celui qui veut quelque chose : « Va » ! Celui qui ne veut rien : « Demande » !

66. *k-a-afårₑ-i-pãsₑ.*
Qui a affaire y pense.

67. *sé-kè-vu-lè-fwa lè-ṣĕrṣₑ-awé-lè-då.*
Celui qui veut le feu le cherche avec le doigt.

68. *fó-i-mètrè-lu-katrè-då-è-lè-pœʒₑ.*
(Il) faut y mettre les quatre doigts et le pouce.

69. *sé-k-lå̄sₑ-få̄rₑ lå̄sₑ-burlå-sa-mèʒõ.*
Celui qui laisse faire laisse brûler sa maison.

70. *yè-på-pèr-õ-ṣvó k-õ-lå̄sè-a-laborå.*
Ce n'est pas pour un cheval qu'on laisse à labourer.

71. *l-ovrå̄ʒè-fé n-va-rã-ṣarṣi vè-sé-k-è-t-a-få̄rè.*
L'ouvrage fait ne va rien chercher vers celui qui est à faire.

72. *õ-nₑ-pœrtè-på-l-ovrå̄ʒè drèmi-awé-sè.*
On ne porte pas l'ouvrage dormir avec soi.

73. *õ-få-mã-i-vẽ-dè-få̄rₑ.*
On fait comme il (con)vient de faire.

74. *kã-yè-byẽ-kmãɛa yè-mètya-fẽ.*
Quand c'est bien commencé c'est moitié fait.

75. *yè-t-ã-n-ãfornã*
k-õ-få-lu-pã-ryã.
C'est en enfournant qu'on fait les pains ronds.

76. *yè-på-lè-matẽ-dla-fẹra k-õ-n-ãgrés-sõ-pwȅr.*
Ce n'est pas le matin de la foire qu'on engraisse son porc.

77. *s-kè-trãnè-trè få-lè-pã-måȓu.*
Ce qui traîne trop fait le pain lourd.

78. *la-kwẹta-meʒè-l-éplå.*
La hâte mange l'avance (qu'on a à travailler).

79. *dépãṣɛ-tè-ʒ-è-krèvå, trè-prèså-la-ṭywå.*
Dépêche-toi est crevé, trop pressé l'a tué.

80. *yè-rã-dè-kŏȓi, yè-darvå-a-tã.*
Ce n'est rien de courir, c'est d'arriver à temps.

81. *yè-rã-dè-kŏȓi, yè-dsè-lèvå-prœ-matẽ* (ou : *lè-prȅmi*).
Ce n'est rien de courir, c'est de se lever assez matin (*ou* : le premier).

82. *yè-jamé-trè-tår pè-bẽ-fårɛ.*
Il n'est jamais trop tard pour bien faire.

83. *sé-kè-travaḷ-på-pŏḷã*
travaḷ-karkã.
Celui qui ne travaille pas poulain travaille rosse.

84. *ya-ʒẽ-dè-sò-mȅtyẹ, ya-rã-k-dé-sòt-ʒã.*
Il n'y a point de sot métier, il n'y a rien que des sottes gens.

85. *i-fó-k-l-ẽta nœrèsɛ-lè-mẽtrè.*
Il faut que l'état nourrisse le maître.

86. *l-ẽta-kè-få-pũr-u-métrè, i-n-fó-på-lè-fåre.*
L'état qui fait peur au maître, il ne faut pas le faire.

87. *õ-nɛ-pu-på-plœ̄rå è-mȅnå-l-ẹ̈ga.*
On ne peut pas pleurer et conduire la jument.

88. *õ-n-pu-på-ẽtrè u-fŏr-è-u-mulẽ.*
On ne peut pas être au four et au moulin.

89. *doʒɛ-mẽtị, trèʒɛ-miʒẹ̈rɛ.*
Douze métiers, treize misères.

90. *pè-travali, i-fó-prãdrè-dè-ʒã-dè-tåbla è-på-dé-ʒã-dè-såka.*
Pour travailler, il faut prendre des gens de table et non des gens de besace.

91. *i-n-fò-på-ewå-ã-vèyã-lè-tré, mã-lu-vyò-pik.*
Il ne faut pas suer en voyant le trait comme les vieux chevaux.

92. *alè-åmè-l-ovråʒè-fé è-la-spa-kwęta.*
Il aime l'ouvrage fait et la soupe cuite.

93. *õ-mõvé-òvri n-a-jamè-ʒẽ-dè-bun-uti.*
Un mauvais ouvrier n'a jamais point de bon outil.

94. *yè-lu-pwã-a-la-lǫda,*
lu-katrè-fã- l-ǫna.
Ce sont les points à la Claude, les quatre font l'aune.

95. *mafunri-divér*
mafunri-dè-fęr.
Maçonnerie d'hiver, maçonnerie de fer.

96. *yè-t-u-pi-du-murè k-õ-kunè-lè-mafõ.*
C'est au pied du mur qu'on connaît le maçon.

97. *yè-lu-sèlòti*
kè-vã-a-l-édyè awé-dé-pani.
Ce sont les fabricants de seilles qui vont à l'eau avec des paniers.

98. *yè-på-sé-kè-fènè kè-mèʒè-lè-mé-dè-fã.*
Ce n'est pas celui qui fane qui mange le plus de foin.

99. *yè-på-tò-lu-gru-ṣvó kè-labœrã.*
Ce n'est pas tous (seulement) les gros chevaux qui labourent.

100. *õ-va-ã-ṣã trè-yåʒè-ã-sa-vya, kã-õ-n-è-gamę, kã-õ-n-è-pi-maryå, pwé-kã-õ-n-è-vyò.*
On va « en champ » trois fois dans sa vie, quand on est enfant, quand on est « seulement » marié, et quand on est vieux.

101. *ptita-ṣęrdè, lwã-lè-pęʒè.*
Petite charge, loin elle pèse.

102. *yè-toʒœ-la-kawã k-è-lè-pè-må-a-èkòrṣi.*
C'est toujours la queue qui est le plus difficile à écorcher.

103. *ya-bẽ-a-fåre yåwe-ya-rã-de-fé.*
Il y a bien à faire là où il n'y a rien de fait.

Persévérance.

104. *i-fó-tri-lu-dyõ*
a-ṣå-yõ.
Il faut tirer les joncs un par un.

105. *a-fũrs-d-épi õ-få-sa-dlę̊na.*
A force d'épis on fait sa glane.

106. (*dè*) *pti-t-a-pti* (ou *pti-ẓa-pti*) *l-iẓé-få-sõ-ni.*
(De) petit à petit l'oiseau fait son nid.

107. *a-fũrs-d-awuḻnå, le-bu-surtå-dla rå.*
A force d'aiguillonner, le bœuf sort de la raie.

108. *i-vẽdra-prœ, la-kawa-u-ṣa ẓè-bẽ-vnųwa.*
Cela viendra assez, la queue « au » chat est bien venue.

109. *õ-n-pu-på-fåre-bère-õ-n-åne-k-na-på-så.*
On ne peut pas faire boire un âne qui n'a pas soif.

Biens; richesse, économie, dettes.

110. *i-vå-mé- s-adrẽsi u-bõ-dyœ k-a-su-sẽ.*
Il vaut mieux s'adresser au bon Dieu qu'à ses saints.

111. *i-vå-mé-se-têni ke-de-kõṙį.*
Il vaut mieux se tenir que de courir.

112. *bẽvnu-k-apœrte.*
Bienvenu qui apporte.

113. *tã-mé tã-myó.*
Tant plus tant mieux.

114. *bẽ-mé-n-are-t-è !*
Bien plus y en aurait-il !

115. *baḻã-baḻã.*
Donnant donnant.

116. *õ-ne-prã-rã-pè-rã.*
On ne prend rien pour rien.

117. *õ-n-a-rã-awé-rã.*
On n'a rien avec rien.

118. *lu-bõ-kãtyė fã-lu-bõ-z-ami.*
Les bons comptes font les bons amis.

119. *i-fó-k-la-tęra fasė-lė-tėró.*
Il faut que la terre fasse le fossé.

120. *i-fó-fårė vya-kė-drå.*
Il faut faire vie qui dure.

121. *yė-på-u-déri-pã k-i-fó-ṣawėyi-sa-forná.*
Ce n'est pas au dernier pain qu'il faut ménager sa fournée.

122. *õ-nė-pu-på-avå lė-fã-è-lęrba.*
On ne peut pas avoir le foin et l'herbe.
Var. : *s-t-i-prã-ã-nęrba, t-y-aré-på-ã-fã.*
Si tu « y » prends en herbe, tu n'« y » auras pas en foin.

123. *i-få-bõ-vįvrė ã-lutœr-dé-ręṣė ; s-i-tė-balã-rà, i-tė-dmãdã-rã.*
Il fait bon vivre autour des riches ; s'ils ne te donnent rien, ils ne te demandent rien.

124. *kė-fråre-è-fråre, sé-k-a-dl-arzã la-gårde.*
Qui est frère est frère, celui qui a de l'argent « la » garde.

125. *l-arzã-vẽdrė-bẽ-d-na-męrda, lė-flęrė-på.*
L'argent viendrait « bien » d'une m...., « elle » ne pue pas.

126. *l-arzã-n-a-zẽ-dė-kawa.*
L'argent n'a pas de queue.

127. *ṣåkõ-par-sė, lė-bõ-dyœ-pè-tó.*
Chacun pour soi, le bon Dieu pour tous.

128. *s-k-è-sẽnė è-sẽnė.*
Ce qui est sien est sien.

129. *sé-kė-få-la-spa få-sn-ẽkwala.*
Celui qui fait la soupe fait son écuelle.

130. *i-n-fó-på-mètrė-tó-suz-ųwa dyã-lė-mimė-pani.*
Il ne faut pas mettre tous ses œufs dans le même panier.

131. *i-fó-gardå-õ-prė-pè-la-så.*
Il faut garder « un » poire pour la soif.

132. *i-fó-savå-kori-lė-ṣa-dė-sn-ẽkwala.*
Il faut savoir chasser le chat de son écuelle.

133. *i-fó-savå-dė-kẽ-lå sõ-kuté-kǫpė.*
Il faut savoir de quel côté son couteau coupe.

134. *a-ṣvó-dènå õ-n-égẽtè-på-la-dã.*
A cheval donné on ne regarde pas la dent.

135. *m-i-prẽtė m-i-dẽnė.*
(Qui) m'« y » prête m'« y » donne.

136. *fu sè-kė-prẽtė-n-épẹ̄ga, kò-p-fu sé-kė-la-rã.*
Fou celui qui prête une épingle, encore plus fou celui qui la rend.

137. *nė-pu nė-då.*
Ne peut ne doit.

138. *pẽyi-è-muři, õ-n-a-tozœ-lė-tã.*
Payer et mourir on a toujours le temps.

139. *kã-õ-sãzė-dè-mařéṣó, õ-pẽyė-lu-vyò-fẽr.*
Quand on change de maréchal, on paie les vieux fers.

140. *bẽ-robå nè-přofitè-på.*
Bien volé ne profite pas.

141. *s-k-è-ṇẽya nè-profitė-a-ŋõ.*
Ce qui est noyé ne profite à personne.

142. *lè-jœ-n-ã-vå-på-la-ṣãdẹ̄la.*
Le jeu n'en vaut pas la chandelle.

143. *i-nė-kutė-nė-fã-n-avą̃na.*
Ça ne coûte ni foin ni avoine.

144. *sé-kè-gå̃ŋè-õ-prõsẹ̀ rèvẽ-awé-sa-ϵėmįzė ; sé-k-lè-pẽr rèvẽ-a-ku-nu.*
Celui qui gagne un procès revient avec sa chemise ; celui qui le perd revient à c. nu.

145. *lè-trẽ-mèzė-lè-trẽ.*
Le train mange le train.

146. *k-a-dé-bẹ̃tyè z-a-dé-pẹ̃rdė.*
Qui a des bêtes a des pertes.

147. *õ-pti-ṣi-sè vå-mé-k-õ-grã-ṣi-luz-åtrè.*
Un petit chez soi vaut mieux qu'un grand chez les autres.

148. *sé-k-a-dla-tèrã-takunè*
ã-n-a-tozœ-třè ;
sè-k-a-dla-tèrã-pyapœ
n-ã-na-jamé-přœ.

Celui qui a de la terre à tussilage en a toujours trop ; celui qui a de la terre à pied de poule n'en a jamais assez.

Bien-être, repas.

149. *ō-nₑ-pu-på-vīvrₑ d-lęr-du-tā.*
On ne peut pas vivre de l'air du temps.

150. *yè-la-pāfₑ*
kè-mènₑ-la-dāfₑ.
C'est la panse qui mène la danse.

151. *i-vå-mé-fårè āvyœzₑtå-kè-pèdya.*
Il vaut mieux faire envie que pitié.

152. *ptita-męsa, bō-dinå;*
zē-dè-vępre, bō-spå.
Petite messe, bon dîner ; point de vêpres, bon souper.

153. *i-nₑ-fó-på-bèrè-sō-kåfé-dè-drè, ō-bœzè kā-ō-n-è-mòrₑ.*
Il ne faut pas boire son café « depuis droit », on bouge quand on est mort.

154. *tòtₑ-lé-gœlₑ-sā-sœrœ,*
la-mēna-è-latyè-u-lœ.
Toutes les bouches sont sœurs, la mienne et celle du loup.

155. *yè-på-awé-l-ēdyè-tlåra k-ō-n-āgrēs-lu-pwęr.*
Ce n'est pas avec l'eau claire qu'on engraisse les cochons.

156. *lè-dyåblè-byē-kwé n-a-jamé-zē-fé-dè-må-a-ŋō.*
Le diable bien cuit n'a jamais point fait de mal à personne.

157. *s-k-yō-nè-vu-på, låtrè-s-ā-krēvₑ.*
Ce que l'un ne veut pas, l'autre s'en crève.

158. (*a*) *fóta-dè-grivè ō-mèzè-dè-mèrlè.*
(A) faute de grives on mange des merles.

159. *i-nₑ-fó-på-avå-lu-jwè pé-grā-kè-lè-vātrₑ.*
Il ne faut pas avoir les yeux plus grands que le ventre.

160. *tòt-aŋè-kè-bēlₑ pér-sa-gōlå.*
Tout agneau qui bêle perd sa bouchée.

161. *tó-lu-ŋō-sā-bō, purvu-k-i-nò-krēyā-på-trè-tår pè-gūtå.*
Tous les noms sont bons, pourvu qu'« ils » ne nous appellent pas trop tard pour dîner.

162. *kā-ō-nₑ-så-på-sè-kopå-lè-pā, ō-nₑ-så-på-lè-gåŋi.*
Quand on ne sait pas se couper le pain, on ne sait pas le gagner.

163. *kã-tė-mėzré-la-pal-dė-tu-sabò, tė-mėzėryå-bẽ-sã.*
Quand tu mangeras la paille de tes sabots, tu mangerais bien cela.

164. *õ-dấ-tó-mzi õ-kår-dė-fẽdrė-ė-dė-ṣarbulė pėr-alå-ã-paradi.*
On doit tous manger un quart de cendres et de charbonnaille pour aller en paradis.

165. *lėṣ-tė-la-mã,*
lė-tė-vẽdra-ã-pã-blã.
Lèche-toi la main, elle te « viendra » en pain blanc.

166. *vãtrė-afamå n-a-på-d-òrlė.*
Ventre affamé n'a pas d'oreilles.

167. *la-fã-få-surti-lė-lœ-du-bwė.*
La faim fait sortir le loup du bois.

168. *lu-pwẽr-dė-mũni, lé-sarvãtė-dė-kũrė ė-lé-kuzėnirė, õ-n ã-na-jamé-zẽ-abadå-pė-la-kawa.*
Les porcs de meunier, les servantes de cure et les cuisinières, on n'en a jamais point soulevé par la queue.

169. *gru-mzyœ,*
pti-dẽnœ.
Gros mangeur, petit donneur.

170. *bõ-fwa vå-mi-vya.*
Bon feu vaut mi-vie.

171. *pėr-ẽtr(ė)-irœ-õ-zœ, i-fó-sė-maryå ; pėr-ẽtrė-irœ-kẽzė-zœ, i-fó-tywå-õ-pwẽr ; pėr-ẽtrė-irœ-tòta-sa-vya, i-fó-sė-mėtrė-kuřė.*
Pour être heureux un jour, il faut se marier ; pour être heureux quinze jours, il faut tuer un cochon ; pour être heureux toute sa vie, il faut se mettre curé.

Avarice (V. « Notes », I, p. 313, n. 2).

172. *ė-wẫnė-déz-awul pė-rékoltå-dė-påfẽr.*
Il sème des aiguilles pour récolter des leviers.

173. *é-nė-balė-på s-kė-fărė-må-a-r-õ-jwė.*
Il ne donne pas ce qui ferait mal à un œil.

174. *kã-al-a-lė-ṣvó, i-lė-fó-kò-la-brėda.*
Quand il a le cheval, il lui faut encore la bride.

175. *é-nė-sẽnė-på-sa-farna kã-lė-vã-kõrė.*
Il ne sème pas sa farine quand le vent souffle.

176. *al-ékòrṣrè-t-õ-pyu pèr-avå-la pé.*
Il écorcherait un pou pour avoir la peau.

177. *al-a-må a-la-mã-kè-dẹ̊nė.*
Il a mal à la main qui donne.

178. *é-sara-mã-lu-pwẻr, é-fara-du-bẽ k-apré-sa-mŏrė.*
Il sera comme les porcs, il ne fera du bien qu'après sa mort.

179. *é-nė-lå̄sė kè-skè-trè-ṣó bẽ-trè-pèẓą̄.*
Il ne laisse que ce qui est trop chaud ou trop pesant.

180. *mé-lè-dyå̄blè-ẓa, mé-é-vu-avå.*
Plus le diable a, plus il veut avoir.

181. *i-nė-fó-på-ékòrṣi tò-s-kè-gr̄a.*
Il ne faut pas écorcher tout ce qui est gras.

182. *tòt-ĭ-vu tòt-i-pẽr.*
(Qui) tout « y » veut, tout « y » perd.

Fréquentations.

182 *bis. la-kõpăṉi mènė-pădrė.*
La compagnie mène pendre.

III

La vie morale.

Sagesse, mesure.

183. *nè-pu nè-tr̄å.*
Ni peu ni trop.

184. *kã-yè-bõ* (ou *bẽ*) *yè-prœ.*
Quand c'est bon (*ou* bien) c'est assez.

185. *kã-i-và-bẽ, i-fó-alå-awé.*
Quand ça va bien, il faut aller avec.

186. *i-fó-alå-plã pèr-alå-ḻwã.*
Il faut aller doucement pour aller loin.

187. *i-fó-ḻi-lė-sa yå̄w-alė-plã.*
Il faut lier le sac où il est plein.

188. *i-nė-fó-på-pètå p-yó-kõ-n-a-lè-ku.*
Il ne faut pas p... plus haut qu'on a le c...

189. *s-k-ārazₑ-tr̊å nė-dur̊ₑ-på.*
Ce qui enrage trop ne dure pas.

190. *mėzₑ-bō-dyœ, kaka-dyåblė.*
Mange bon Dieu, c... diable.

191. *trė-t-ābras mål-étr̊ā.*
Trop embrasse mal étreint.

192. *i-nė-fó-på-mé-ordi k-ō-nė-pu-tlœ̄rė.*
Il ne faut pas plus ourdir qu'on ne peut clore.

193. *dmā-vēdra*
k-aportėra.
Demain viendra qui apportera.

194. *apr̊é-dinå, mutårda.*
Après dîner, moutarde.

195. *sé-kė-få-mā-sō-vzē nė-få-nė-bē-nė-må.*
Celui qui fait comme son voisin ne fait ni bien ni mal.

196. *la-krāta z-ė-partò-buna.*
La crainte est partout bonne.

197. *la-fyèrtå, bòsår-z-ā-n-ė-krēvå.*
La fierté, Bochard en est crevé.

Jugements.

198. *såkō-sė-ewā yåw-ė-s-atātₑ.*
Chacun se sent où il se tâte.

199. *ō-så-s-kė-ku dyā-sō-brāzē, ō-nė-så-på-s-kė-ku dyā-sé-déz-âtrė.*
On sait ce qui cuit dans sa marmite, on ne sait pas ce qui cuit dans celle des autres.

200. *ā-vèyā-la-bētyė, ō-vå-lė-só-k-lė-pu-fårė.*
En voyant la bête, on voit le saut qu'elle peut faire.

201. *yė-tozœ-l-ėkové kė-trūvₑ-a-rdīrₑ-a-la-rmās.*
C'est toujours l'écouvillon qui trouve à redire au balai.

202. *ya-k-lœ kė-nė-fā-rā kė-sė-trāpā-på.*
Il n'y a que ceux qui ne font rien qui ne se trompent pas.

203. *i-fó-prādrė-lₑ-tā-mā-é-vē, larzā-pė-s-kė-l-vå, luz-òm-pė-sk-i-sā.*
Il faut prendre le temps comme il vient, l'argent pour ce qu'« elle » vaut, les hommes pour ce qu'ils sont.

204. *fó-på-avå-vargoŋ dė-s-k-ō-pœrt-a-l-édlįzė.*
Il ne faut pas avoir honte de ce qu'on porte à l'église.

205. *fó-på-prãdrė-d-la-vargoŋ åw-y-ã-n-a-zẽ.*
Il ne faut pas prendre de la honte là où il n'y en a point

Parler.

206. *parlẽ-pu, mé-parlẽ-prœ.*
Parlons peu, mais parlons assez.

207. *vir-ta-lãga-sa-yåzė dvã-k-dirė-ta-rėzõ.*
Tourne ta langue sept fois avant de dire ta « raison ».

208. *tòtė-lé-vrėté n-sã-på-bun-a-dirė.*
Toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire.

209. *ya-zẽ-dė-mėlœ-sėkrė kė-sé-k-ō-gårdė.*
Il n'y a point de meilleur secret que celui qu'on garde.

210. *sé-kė-répã*
apã.
Celui qui répond « apond » (entretient la dispute).

211. *i-nė-fó-på-avå-mé-dė-blaga kė-d-éfę.*
Il ne faut avoir plus de jactance que d'effet.

212. *kōplimã-lã fã-lu-zœr-kōrė.*
« Compliments » (discours) longs font les jours courts.

213. *kė-di-rã kōsã.*
Qui ne dit rien consent.

214. *s-kė-vå-på-dė-dirė nė-vå-på-dė-fårė.*
Ce qui ne vaut pas d'être dit ne vaut pas d'être fait.

215. *i-få-bō-nœri ãfã-kė-pårlė.*
Il fait bon nourrir enfant qui parle.

216. *ōn-òm-avarti ã-vå-du.*
Un homme averti en vaut deux.

217. *la-féta-pasåyė, bagẽ-lė-sẽ.*
La fête passée, vantons le saint.

218. *i-fó-bẽ-ẽtrė-låsė pė-på-promętrė.*
Il faut être bien lâche pour ne pas promettre.

219. *apré-rfūza*
mūza.
Après refus, muse.

220. *ôn-atrapè-pè-vit ō mãtœ̃r-k-ō-volœ̃r.*
On attrape plus vite un menteur qu'un voleur.

221. *st-ètyå-as-rekulã mã-t-é-rèprèṉã, yare-ẑe-dè-mèrde pè-lu-ṣèmẽ.*
« Si tu étais aussi recueillant que tu es reprenant, il n'y aurait point de m.... par les chemins ».

222. *tó-lu-ṣẽ-kè-ẑąpã nè-mũrẑã-på.*
Tous les chiens qui aboient ne mordent pas.

223. *y-ã-na-mã-la-mã, yã-mètã-mã-lè-brè.*
Il y en a comme la main, ils en mettent comme le bras.

224. *i-kmãs-pè-na-rẽgǫla, i-furnå-pè-na-rvẹna.*
Ça commence par une rigole, ça finit par un ravin.

Méfiance.

225. *tò-s-kè-brile n-è-på-ōr.*
Tout ce qui brille n'est pas or.

226. *sé-k-ãtã-k-na-tlòṣ n-ãtã-kō-sǫ̃.*
Celui qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son.

227. *tòtè-lé-rmãs-nũve rmãsã-bẽ.*
Tous les balais neufs balaient bien.

228. *sé-kè-kãtè-su-luẑ-åtrè pu-kãtå-du-yåẑe.*
Celui qui compte sur les autres peut compter deux fois.

229. *i-fó-sè-méfyå déẑ-édyè-mǫ̃rtè.*
Il faut se méfier des eaux mortes.

230. *lu-vré-ami sã-p-rå-k-lu-tlòṣį.*
Les vrais amis sont plus rares que les clochers.

231. *i-nè-fó-på-sè-déẑabḻi dvã-k-alå-drẽmi.*
Il ne faut pas se déshabiller avant que d'aller se coucher.

232. *ãtrè-siẑe-è-bòsō,*
i-nè-fó-på-dire-sa-rèẑō.
Entre haie et buisson, il ne faut pas dire son propos.

233. *kã-ō-prèẑe-du-lœ́, é-surtå-du-bwè* ou : *ale-dẽri-lè-bòsō.*
Quand on parle du loup, il sort du bois *ou :* il est derrière le buisson.

234. *pu-sè-mẹ̃tlè, pu-rã-kątyè.*
(De) peu se mêle, (de) peu rend compte.

235. *lu-fu-z-ã-burlå-tlụzė.*
Les fous ont brûlé Cluses.

236. *tó-lu-kuté-dė-fu kopã-byẽ.*
Tous les couteaux de fous coupent bien.

237. *s-k-ė-bẽ-aeurå nė-rīskė-rã.*
Ce qui est bien assuré ne risque rien.

238. *lė-papi-z-è-mã-l-ą̊nė, é-pœrtė tò-s-k-õ-lė-må-dsu.*
Le papier est comme l'âne, il porte tout ce qu'on lui met dessus.

Entr'aide, charité.

239. *kã-tò-lė-mõdė-s-ẹdė, ŋõ-n-sė-krèvẹ.*
Quand tout le monde « s'aide », personne ne se crève.

240. *tòtė-lé-earité n-sã-på-dė-pã.*
Toutes les charités ne sont pas de pain.

241. *i-fó-k-nà-mã lavå-l-ą̊tra.*
Il faut qu'une main lave l'autre.

242. *s-kė-surtå-pė-la-pœrta rẽtrė-pė-la-fnẹtra.*
Ce qui sort par la porte rentre par la fenêtre.

243. *sé-kė-få-la-earitå a-pė-rėṣė-kė-sẹ, lė-dyå̊blė-sã-mòkė.*
Celui qui fait la charité à plus riche que soi, le diable s'en moque.

244. *bẽ-z-ã-få, må-z-ã-vẽ.*
Bien (tu) en fais, mal (il) en vient.

245. *fasi-du-bẽ-a-õ-ṣẽ, ė-s-rvīr pwé-é-vò-mụ̄ri.*
Faites du bien à un chien, il se retourne et il vous mord.

246. *kã-õ-n-å̊mė-på-õ-ṣẽ, é-noz-a-tozœ-mūr pwé-k-é-na-på-pi-zapå.*
Quand on n'aime pas un chien, il nous a toujours mordus quoiqu'il n'ait pas seulement aboyé.

247. *la-rãkụna-dé-må̊dlãnõ*[1] *pwé-la-rãkuna-dé-kuré, i-få-dé-bõ-solå̊r*
La rancune des Madlénon et la rancune des curés, cela fait de bons souliers.

1. Vieille famille de Saxel.

Caractères.

248. *låbrė-tõbė du-lå-k-é-pãṣė.*
L'arbre tombe du côté où il penche.

249. *lė-rtaḻõ nė-rvůlė-på-ḻwã-du-tř̃ã.*
L'éclat ne vole pas loin du tronc.

250. *lu-ṣvó-kė-mũ̥rẓã nė-mũ̥rẓã-på-lœ́-mėtrₑ.*
Les chevaux qui mordent ne mordent pas leur maître.

251. *i-få-må-ȧvå-ŋõ-lœ́.*
« Il fait mal avoir nom loup ».

252. *i-nₑ-fó-på-ṣarṣi-lu-pyu parmi-la-paḻ.*
Il ne faut pas chercher les poux parmi la paille.

253. *k-a-på-bun-ėspri ẓ-a-buna-pyọ̊ta.*
Qui n'a pas bonne mémoire a bonne(s) jambe(s).

254. *é-n-a-på-ĕvãtå-la-pœ̥̊dra.*
Il n'a pas inventé la poudre.

255. *é-nė-så nₑ-vri-nₑ-mòlå.*
Il ne sait ni tourner ni aiguiser.

256. *é-kõprã-toẓœ̃-tḁ̊ra-pė-bḁ̊ra.*
Il comprend toujours tare pour barre.

257. *la-ẽãsₑ ḻė-korė-apré.*
La chance lui court après.

258. *sė-lė-dyåblė-ẓ-ã-så-mé-k-ḻu, yė-pask-alₑ-pė-vyò.*
Si le diable en sait plus que lui, c'est parce qu'il est plus vieux.

259. *é-så-ătri-lèdyė su̇-sõ-mulẽ.*
Il sait attirer l'eau sur son moulin.

260. *alė-mã-lė-tyẹ̊vrė ; kã-é-nₑ-få-på-lₑ-må, é-lė-pãsₑ.*
Il est comme les chèvres ; quand il ne fait pas le mal, il le pense.

261. *é-farₑ-bătrₑ-sã-kmunₑ.*
Il ferait battre sept communes.

262. *é-nₑ-vå-på-mé-k-é-nė-pėẓₑ.*
Il ne vaut pas plus qu'il ne pèse.

263. *i-vå-mé-lè-pédrè kè-d-lè-trovå.*
Il vaut mieux le perdre que de le trouver.

264. *é-farè-pèri-du-vnègrè.*
Il ferait aigrir du vinaigre.

265. *mã-k-õ-ṣvó-fôsè-malẹ̃, é-trũvè-sa-brẹ̃da.*
Si méchant que soit un cheval, il trouve sa bride.

266. *i-nè-fó-på-lè-gratå-yåwè-i-ḷè-mũr-på.*
Il ne faut pas le gratter où « ça » ne « lui » démange pas.

267. *é-vu-tozœ̀-savå lè-kòrè-è-lè-lã.*
Il veut toujours savoir le court et le long.

268. *é-nè-vu-på-avå-d-la-lãga pè-fårè-lè-tœ̀r.*
Il ne « veut » pas avoir de la langue pour faire le tour.

269. *é-nè-prèzè-nè-mwẽnè.*
Il ne parle ni ne meugle.

270. *i-vå-mé-lè-ṣardi kè-d-lè-nœ̀ri.*
Il vaut mieux le charger que de le nourrir.

271. *al-a-p-sõvã-fõta-dè-mzi kè-d-kakå.*
Il a plus souvent besoin de manger que de...

272. *é-bèrè-la-mèr-è-lu-pèsõ.*
Il boirait la mer et les poissons.

273. *al-a-tozœ̀-pũr k-la-tèra-ḷè-mãkẹ.*
Il a toujours peur que la terre lui manque.

274. *al-a-tozœ̀-kakå kã-luz-åtrè-sè-lẹvã.*
Il a toujours... quand les autres se lèvent.

275. *atã-tri-lè-sã-d-na-pira kè-kokrã-dè-ḷu.*
Autant tirer le sang d'une pierre que quelque chose de lui.

276. *ẹ-nè-vu-på-pèri!*
Il ne « veut » pas périr.

277. *s-k-al-a-a-la-tẹta, é-ŋya-på-é-talõ.*
Ce qu'il a à la tête, il ne l'a pas aux talons.

278. *y-a-zẽ-dè-pè-eõr k-sé-kè-vu-på-ãtãdrè.*
Il n'y a point de plus sourd que celui qui ne veut pas entendre.

279. *apré-ḻu õ-pu-tri-la-fisẹ̆la.*
Après lui on peut tirer la ficelle.

280. *i-fœ̆drė-prãdrė-yõ pėr-asòmå-låtrė.*
Il faudrait prendre l'un pour assommer l'autre.

281. *õ-nė-sarė-på-lėkẽnė-burlå pė-pœfå-låtrė.*
On ne saurait lequel brûler pour poudrer l'autre.

282. *lu-gru-ṣẽ nė-sė-mėẓã-på-ãtrė-lœ.*
Les gros chiens ne se mangent pas entre eux.

283. *tå-gœ̣̆la tå-ku.*
Telle gueule, tel c...

284. *lu-jwė-rosė vã-mẓi-lė-bœ̆ṛ-u-bfė.*
Les yeux noisette vont manger le beurre au buffet.

285. *yõ-kė-trė-gru, y-a-toẓœr-õ-bokõ kė-n-vå-rã.*
Un qui est trop gros, il y a toujours un morceau qui ne vaut rien.

Le mariage.

286. *lé-fėḻė-sã-mã-lu-ṣvó, i-nė-såvã-på-lœ-smėtįrė.*
Les filles sont comme les chevaux, elles ne savent pas (où est) leur cimetière.

287. *õ-n-ė-p-vit-må-maryå kė-bẽ-lõẓya.*
On est plus vite mal marié que bien logé.

288. *a-lédlĩẓė i-sė-få-mé-dė-mãdrė-paṣ kė-dė-bunė.*
A l'église il se fait plus de mauvais marchés que de bons.

289. *i-ñė-fó-på-sė-maryå sã-mẓėrå-sõ-ṣapé.*
Il ne faut pas se marier sans « mesurer son chapeau ».

290. *i-nė-fó-på-mé-dė-fmalė-dyã-na-mėẓô k-y-a-dė-kmãtlė.*
Il ne faut pas plus de femmes dans une maison qu'il n'y a de crémaillères.

291. *l-ãvya-d-sė-maryå prã-as-rẹ̆-k-la-dė-kakå.*
L'envie de se marier prend aussi vite que celle de...

292. *kã-õ-n-ė-pâ-maryé, i-mãkė-rã-k-õ-n-õm ; kã-õ-n-ė-maryé, i-mãkė-tò k-l-õm.*
Quand on n'est pas mariées, il ne manque rien qu'un homme ; quand on est mariées, il manque tout, sauf l'homme.

293. *ô-fâ-l-épœza awé-la-fèlè-k-ō-n-a.*
On fait l'épouse avec la fille qu'on a.

294. *pè-sè-maryâ, i-fó-k-na-fèlè sacé-fâre-na-tœrs, na-murnire pwé-ō-sā-a-trè-kwē.*
Pour se marier, il faut qu'une fille sache faire une « torche », un filet et un sac à trois coins.

295. *yè-tèra kè-fâ-maryâ-mẹrda.*
C'est terre qui fait marier m...

296. *i-vâ-mé-maryâ-na-fèlè k-a-sa-cèmize-ŋwâyè-su-lè-ku k-na-rèse.*
Il vaut mieux épouser une fille qui a sa chemise nouée « derrière » qu'une riche.

297. *bō-plā,*
plāta-ta-vẹŋè;
bō-sā,
marya-ta-fèlè.
Bon plant, plante ta vigne ; bon sang, marie ta fille.

298. *tó-lu-brāzē-z-ā-lœ-kvētle.*
Toutes les marmites ont leur couvercle.

299. *yè-lé-lívrè kè-vā-é-rfō.*
Ce sont les lièvres femelles qui « vont aux » lièvres mâles.

300. *i-fó-se-vèli k-la-rozâ-nè-tōbâ-pâ-su lé-fèlè.*
Il faut « se veiller » que la rosée ne tombe pas sur les filles.

301. *l-abèlmā-du-sœdâr, lé-fène-z-ā-sā-tòtè-fúlè.*
L'habillement du soldat, les femmes en sont toutes folles.

302. *kā-ō-n-a-pardu-ō-bun-ami,*
ō-fò-ō-ku-dè-pi-a-ō-bosō,
yā-surtâ-di.
Quand on a perdu un bon ami, on donne un coup de pied à un buisson, il en sort dix.

303. *a-vāt-ā ō-prā-kwi-ō-vu, a-vātfè kwi-ō-pu, a-trāta kwi-nò-vu.*
A vingt ans on prend qui on veut, à vingt-cinq qui on peut, à trente qui nous veut.

304. *prā-tō-vzē-a-nu-défó ptu-kè-l-étrāzi;*
sé-nā-na-di,
fó-pâ-lè-lasi.
Prends ton voisin à neuf défauts plutôt que l'étranger ; s'il en a dix, il ne faut pas le laisser.

305. *latyė-kė-rėstė-a-maryå nė-vu-på-rėstå-a-ãtèrå.*
Celle qui reste à marier ne « veut » pas rester à enterrer.

306. *kã-ya-dé-pòlę, lé-pòlal-nė-şãtã-på.*
Quand il y a des coqs, les poules ne chantent pas.

307. *jamé-bõ-pœ n-a-itå-gra.*
Jamais bon coq n'a été gras.

308. *kã-õ-såmė-byẽ, õn-a-tozœ-prœ-plas.*
Quand on s'aime bien, on a toujours assez de place.

309. *l-amètya-vẽ-prœ-só-lė-lãfwa.*
L'« amitié » vient assez sous le drap.

310. *du-ku-k-sė-sã-vyu sė-fã-sa-t-ã-la-rėvèrãsė.*
Deux c.. qui se sont vus se font sept ans la révérence.

La beauté.

311. *la-bótå-z-è-t-õ-mrėyœ-dė-fu.*
La beauté est un miroir de fou.

312. *la-bótå-sė-mėzė-på-ã-salåda.*
La beauté ne se mange pas en salade.

313. *bẽla-ruza dėvẽ-grataku.*
Belle rose devient grattecul.

314. *yõ-kė-prã-na-bråva-fẽna zã-prã-dawė.*
Un qui prend une jolie femme en prend deux.

315. *yõ-kė-prã-na-dywãna-fẽna pwé-k-a-na-vilė-mèzõ z-a-dė-l-ovråzė-pę-tota-sa-vya.*
Un qui prend une jeune femme et qui a une vieille maison a de l'ouvrage pour toute sa vie.

316. *kã-õ-prã-õ-n-õm, i-nė-fó-på-lė-prãdrė-trė-lẽdė pė-kõ-põėė-lė-mėnå-a-la-fęra.*
Quand on épouse un homme, il ne faut pas le prendre trop laid pour qu'on puisse le mener à la foire.

317. *yė-la-plõma kė-rėfå-l-izė.*
C'est la plume qui refait l'oiseau.

318. *jamé-gru-tloşi n-a-rdéfé-pti-vlåzė.*
Jamais gros clocher n'a enlaidi petit village.

En ménage (V. « Notes », I, p. 313).

319. *i-nė-fó-på-lasi-pasȧ-lalãs-p-ba-k-la-nil s-ô-vu-på-kė-l-ŏm-nò-busȧ.*
Il ne faut pas laisser passer l'alliance plus bas que la phalange si on ne veut pas que l'homme nous batte.

320. *latyė-kė-sȧ-démétlȧ-na-flŏta-dė-lãna sã-la-sœtȧ, lė-sȧ-dėkòléri-n-ŏm.*
Celle qui sait démêler un écheveau de laine sans la couper, elle sait « décolérer » son mari.

321. *y-a-partò-dé-rẽzõ, juskė-vė-lė-kurė.*
Il y a partout des « raisons » (dissentiments), jusque « vers » les cures.

322. *zẽ-dė-mẽzǭ*
sã-rẽzǭ.
Point de maison sans « raison ».

323. *la-fòlė-dė-trãblė, la-kaw(a)-é-tyėvrė, la-lãga-a-lé-fėnė, yė-trė-ęũzė-k-n-ã-jamé-zẽ-dė-ręta.*
La feuille de tremble, la queue « aux » chèvres, la langue « aux » femmes, ce sont trois choses qui n'ont jamais point de répit.

324. *luz-òm yė-luz-òm ; yã-na-zẽ k-ósã-lė-ku-dŏr.*
Les hommes, ce sont les hommes ; il n'y en a point qui aient le c... d'or.

325. *i-fó-alȧ-drėmi trė-yãzė-sat-ã-awé-ŏn-òm pė-lė-kunętrė.*
Il faut aller coucher trois fois sept ans avec un homme pour le connaître.

326. *tó-luz-òm-z-ã-na-brȧza-u-ku ; kã-lė-bŭrlė-på, lė-fômė.*
Tous les hommes ont une braise au c.. ; quand elle ne brûle pas, elle fume.

327. *tã-kõ-n-òm-pu-abadȧ-na-pŏlal-pė-la-kąwa, alė-bõ.*
Tant qu'un homme peut soulever une poule par la queue, il est bon.

328. *lė-l-a-prȧ-pė-su-pęsya, lė-lė-gȧrdė pė-sa-pėnitãsė.*
Elle l'a pris pour ses péchés, elle le garde pour sa pénitence.

329. *lu-mò-pąsã*
lu-ku-kąsã.
Les mots passent, les coups meurtrissent.

330. *la-prèmīrè-ʒa-lu-ku,*
la-sékõda-ʒa-lu-su.
La première a les coups, la seconde a les sous.

331. *gru-plœryœ́,*
gru-maryœ́.
Gros pleureur, gros marieur.

Les enfants.

332. *kã-õ-s-astè-su-õ-frèmèl̥i, õ-nè-så-på kèta-frèmi-nòʒ-a-pkå.*
Quand on s'assied sur « un fourmilier », on ne sait pas quelle fourmi nous a piqué.

333. *kã-õ-n-åmè-la-kavalri, fó-amå-l-ẽfãtri.*
Quand on aime la cavalerie, il faut aimer l'infanterie.

334. *sé-kė-nœrå-rã n-a-rã.*
Celui qui ne nourrit rien n'a rien.

335. *al-a-fé-mã-l-ånè, al-a-fé pė-bråvè-kè-l̥u.*
Il a fait comme l'âne, il a fait plus joli que lui.

336. *lu-ş̧ẽ nè-båtèsã-på-dé-ş̧a.*
Les chiens ne bâtissent pas des chats.

337. *k-a-fé-lè-vé lè-lèş̧ė.*
Qui a fait le veau le lèche.

338. *vit-dé-dã*
vit-déʒ-åtr-ãfã.
Vite des dents, vite des autres enfants.

339. *kã-lé-fènė-låvã-lé-ɛèmiʒė-a-la-pun̥a, yè-t-adã-k-i-sã-t-irœ̨ʒė.*
Quand les femmes lavent les chemises à la poignée, c'est alors qu'elles sont heureuses.

340. *k-a-dé-fèl̥è ʒ-a-dé-vèn̥ė.*
Qui a des filles a des vignes.

341. *dyã-na-famil̥-dè-trè-garsõ, ya-õ-pèyiʒã, õ-kuré, pwé-õ-volœ̊r.*
Dans une famille de trois garçons, il y a un paysan, un curé et un voleur.

342. *luʒ-ãfã-dè-vīl̥ė-fènė pwé-lu-vé-dė-vīl̥ė-vaş̧, fó-på-lu-nœri.*
Les enfants de vieilles femmes et les veaux de vieilles vaches, il ne faut pas les nourrir.

343. *yè-lė-mal-jòli,*
kã-alė-furni, õ-n-ã-ri.
C'est le mal joli, quand il est fini, on en rit (du mal d'enfant).

344. *ya-jamé-ʒẽ-ʒu-k-na-buna-balamårė, lė-dyåblė-l-a-kò-prå.*
Il n'y a jamais « point » eu qu'une bonne belle-mère, le diable l'a encore prise.

Jeunesse, vieillesse.

345. *i-va-mė-dė-dywãnė-vé-a-la-bũṣri kė-dė-vilė-vaṣ.*
Il va plus de jeunes veaux à la boucherie que de vieilles vaches.

346. *sé-k-a-dé-vyò, fó-lu-gardå;*
sé-k-ã-n-a-ʒẽ, fó-på-luʒ-aṣtå.
Celui qui a des vieux, il faut les garder; celui qui n'en a point, il ne faut pas les acheter.

347. *i-fó-tri-dé-vyò tò-s-k-õ-pu.*
Il faut tirer des vieux tout ce qu'on peut.

348. *i-få-bõ-vni-vyò, mé-må-si-trovå.*
Il fait bon (de)venir vieux, mais mal s'y trouver.

349. *kã-õ-vẽ-vyò, õ-få-mã-la-kawa-é-vé, õ-krå-ã-ba.*
Quand on (de)vient vieux, on fait comme la queue « aux » veaux, on grandit en bas.

350. *yè-dyã-lu-vyò-brãʒẹ k-õ-få-la-mèlœ-spa.*
C'est dans les vieilles marmites qu'on fait la meilleure soupe.

La destinée, l'expérience, le monde.

351. *kwi-kė-fõsė-kuré, õ-sara-toʒœ-påròṣẹ.*
Qui qui soit curé, on sera toujours paroissien.

352. *ṣåkõ-ʒ-a-sõ-sõr.*
Chacun a son sort.

353. *ṣåkõ-ʒ-a-lé-sẽnė.*
Chacun a les siennes (ses souffrances).

354. *kã-lė-bõ-dyœ-vu i-plu.*
Quand le bon Dieu veut, il pleut.

355. *kã-la-prôma-z-è-mœ̨ra, lẽ-tõbẹ.*
Quand la prune est mûre, elle tombe.

356. *kã-lẹ-bõ-dyœ̨ bal̥-lẹ-kabri*
é-băl̥-lẹ-bosõ-pè-lẹ-nœ̄ri.
Quand le bon Dieu donne le cabri, il donne le buisson pour le nourrir.

357. *lẹ-bõ-dyœ̨ n-ã-n-ãvoyẹ-på-mè-k-õ-n-ã-pu-portå.*
Le bon Dieu n'en envoie pas plus qu'on n'en peut porter.

358. *lẹ-fèlœ̨-bril̥* (ou *lẽvẹ*) *pè-tò-lẹ-mõdẹ.*
Le soleil brille (ou « lève ») pour tout le monde.

359. *tò-mål̥œ̄r-z-a-du-bõ.*
Tout malheur a du bon.

360. *tòtẹ-lé-mdal̥-z-ã-õ-lå-a-l-ãvẽř.*
Toutes les médailles ont un côté à l'envers.

361. *tó-lu-ṣèmẽ mènã-a-rọ̊ma.*
Tous les chemins mènent à Rome.

362. *ya-rã-dẹ-pl-irœ̨-kẹ-lu-kõtã.*
Il n'y a rien de plus heureux que les contents.

363. *sé-kn-è-på-kõtã kal-al̥-u-kõtãty̨œ̨.*
Celui qui n'est pas content qu'il aille au « contentieu ».

364. *tò-prã-bẹ̀.*
Tout « prend bout » (a une fin).

365. *tò-vẽ-kẹ-pu-atãdre.*
Tout vient (à) qui peut attendre.

366. *kẹ-vivřa véřa.*
Qui vivra verra.

367. *advẽdra-kẹ-pūra.*
Adviendra que pourra.

368. *tò-vẽ tò-pãs.*
Tout vient tout passe.

369. *õ-sẹ-sūl̥ẹ-dẹ-tò k-dẹ-pã.*
On se rassasie de tout « que » de pain.

370. *õn-aprã-a-vivrẹ a-su-dépã.*
On apprend à vivre à ses dépens.

371. *õ-n-ã-aprã-tó-lu-ʒœ̀; la vīḻe-ʒ-ã-n-aprą̃-kòr-ã-muřã.*
On en apprend tous les jours ; la vieille en apprend encore en mourant.

372. *yè-på̊-é-vyò-ṣa kõ-n-aprã-a-ratå.*
Ce n'est pas aux vieux chats qu'on apprend à rater.

373. *õ-få-mã-õ-pu è-på-mã-õ-vu.*
On fait comme on peut et pas comme on veut.

374. *yè-på-tó-lu-ʒœ̀-fę̄ta.*
Ce n'est pas tous les jours fête.

375. *yè-på̃-toʒœ̀-fēta kã-ĩ-sãne.*
Ce n'est pas toujours fête quand ça sonne.

376. *lé-pī̧rè-sã-partò-dure.*
Les pierres sont partout dures.

377. *ya-rã-n-a-få̊re awé-lu-fu.*
Il n'y a rien à faire avec les fous.

378. *fu-mọda, fu-rèvę̄.*
Fou pars, fou reviens.

379. *mã-tè-faré, t-aré.*
Comme tu feras, tu auras.

380. *dawè-mnut-dè-plēʒi, õ-(lé-) plœ̄re-tòta-sa-vya.*
Deux minutes de plaisir, on (les) pleure toute sa vie.

381. *õ-n-è-toʒœ̀-kòfēya pè-la-kofyè̊rå.*
On est toujours sali par la saleté.

382. *y-ã-n-arive-jamé-dyį̄na-soltą.*
Il n'en arrive jamais (d')un(e) (malheur) seul(e).

383. *dawè-mõtaŋ-ne-sè-rãkõtrã-på, dawè-ʒã-pūvã-sè-rãkõtrå.*
Deux montagnes ne se rencontrent pas, deux personnes peuvent se rencontrer.

384. *u-maryå̊ʒe-è-a-la-mòre, lè dyåble-få-suʒ-éfūr.*
Au mariage et à la mort, le diable fait ses efforts.

385. *ya-ʒē-dè-fère-sã-retœ̄r.*
Il n'y a point de foire sans retour.

386. *yè-partò-k-ã-partò.*
C'est partout comme partout.

387. *y-a-partò-dé-bun-ʒã.*
Il y a partout des bonnes gens.

388. *ṣåkė-pėyi-fúrnå-sõ-mõdė.*
Chaque pays fournit son monde.

389. *ṣåkė-pėyi-ʒ-a-sé-mụ̃dė.*
Chaque pays a ses modes (usages).

390. *i-fó-tòt-surtė-dė-ʒã pė-fårₑ-õ-mõdₑ.*
Il faut toutes sortes de gens pour faire un monde.

391. *tã-dₑ-tẽtė, tã-d-idé.*
Tant de têtes, tant d'idées.

392. *ya-bẽ-dé-fu-a-l-ą̃bra kã-lₑ-fėlœ́-kœ̀ṣₑ.*
Il y a bien des fous à l'ombre quand le soleil (se) couche.

IV

Divers.

393. *i-nė-fó-på-mėtrė-lė-pã-sãsudʒò, lé-ròkas-vẹṇã.*
Il ne faut pas mettre le pain sens dessus dessous, les commères viennent.

394. *yė-lé-fėnₑ-kòf kė-fã-la-buna-tọma.*
Ce sont les femmes sales qui font la bonne tomme.

395. *rõma-d-ãṇé,*
lė-pas-awé-la-pé.
Toux d'agneau, elle passe avec la peau.

396. *i-fọ́-sã-gõṣi*
pė-panå-õ-drẽti.
Il faut sept gauchers pour « torcher » un droitier.

397. *i-fó-sa-dyòʒė pėr̥-atạsi-na-tyẹvra.*
Il faut sept Joseph pour attacher une chèvre.

398. *sa-kodé-davó-d-na-mẹ̀rda, l-ẽ-dyė-ʒ-ė-tlåra.*
Sept coudées en bas d'une m... l'eau est claire.

399. *tã-mé-õ-brafₑ-la-mẹ̀rda, pė-mãdrė-lė-ϭwã.*
Plus on brasse la m..., plus mauvais elle sent.

400. *yė-t-u-p-mãtœ̆r-d-la-mẽʒõ k-i-fó-fårₑ-wåṇi-la-grãna-dė-rạ̊va.*
C'est au plus menteur de la maison qu'il faut faire semer la graine de rave.

401. *kā-ō-pœrtė-batėyi, ō-n-i-va-a-su-frå u-bē-a-sa-vargoŋ.*
Quand on porte baptiser, on y va à ses frais ou à sa honte.

402. *i-n-fó-på-portå-lė-fwa-ė-l-ẹ̄dyė.*
Il ne faut pas porter le feu et l'eau.

403. *yė-pā-pėr-ėpuŋ.*
C'est pain pour « épougne « (un prêté pour un rendu).

404. *yė-tò-ta-mårė-t-a-fé.*
C'est tout « ta mère t'a fait » (*ou* tel que).

405. *dẽri-ẹ̄trė, prẹ̄mi-surtå.*
Dernier entre, premier sort.

V

NOTES FOLKLORIQUES [1]

Baptême.

Dyā-lė-tā, dyā-lė-vṙé-vyò-tā, ō-portåvė batėyi-lu-gamē dyā-lu-bṙi. Ō-ribātåvė-lė-bṙi, ō-lė-krėvėsīvė-awé-ō-wẹ̄lė ; ō-mėtivė-na-tœrṣė pwé-ō-lė-portåvė-su-la-tẹ̄ta.

Apré, yė-vnu k-ō-tnīvė-lu-gamē-su-lu-bré awé-ō-kwėsē, só-ō-ѥal ; y-avå-ō-ribā su-lė-ѥal du-lå-d-la-tẹ̄ta.

Y-ėtå-tozœ-la-mårsaz kė-portåvė-l-āfė ; pė-tår, kā-lé-zā-sė-sā-mėtu-a-l-orgœl, y-ėtå-n-åtra-fẹna.

Sy-ėtå-n-āfā-naturėl, la-mårsaz-prėnīvė-lė-gamē, pwé-lalåve-tota-solėta-a-l-édlīzė, apré-l-ājlus ; y-ėtå-lẹ̄-kė-sarvsīvė-dė-mårāna, pwé-lė-tlèr-dė-pårā ; pwé-y-ėtå-tò-fé-ityẹ.

Kā-ō-batėyivė, i-faѥā-d-abor-ō-kårilō, pwé-i-sānåvā-a-grā-brālė, pwé-i-kårilėnåvā-mé. S-ō-volå-k-i-sānasā-grā-tā, ō-portåvė-a-bèrė-é-sāŋœ u-tloṣi ; i-povyā-sānå-mé-d-ō-n-œ̄ra, sā-désėså. Pė-lé-fẹlė, yā-n-a-kė-dzīvā : yė-na-fẹlė, yė-tō-bokō-dė-fẹlė, yė-på-la-pāna-dė-sānå.

« Dans le temps », dans le vrai vieux temps, on portait baptiser les enfants dans les berceaux. On enrubannait le berceau, on le couvrait avec un voile ; on mettait une « torche » et on le portait sur la tête.

1. Cf. Arnold van Gennep, *En Savoie. I. Du berceau à la tombe*, Chambéry, 1916.

Après, il est venu qu'on tenait les enfants sur les bras avec un coussin, sous un châle ; il y avait un ruban sur le châle du côté de la tête.

C'était toujours la sage-femme qui portait l'enfant ; plus tard, quand les gens se sont « mis à l'orgueil », c'était une autre femme.

Si c'était un enfant naturel, la sage-femme prenait l'enfant, puis elle allait toute seule à l'église, après l'angelus ; c'était elle qui servait de marraine, et le sacristain de parrain ; et c'était tout fait là (et tout était fini).

Quand on baptisait, « ils » faisaient d'abord un carillon, puis « ils » sonnaient à toute volée, et « ils » carillonnaient « mais » (de nouveau). Si on voulait qu'ils sonnassent longtemps, on portait à boire aux sonneurs au clocher ; ils pouvaient sonner plus d'une heure « sans décesser ». Pour les filles, il y en a qui disaient : c'est une fille, c'est un bout de fille, ce n'est pas la peine de sonner.

Purification.

Kã-lé-fènₑ-ẓ-œvyã-ẓu-dé-gamẽ, y-alåvã-s-fårė-rbènẽr dabò-k-i-povyã-sụ̄rti. Lé-vịḻₑ-dẓịvã : dépasa-på-lavãtė-d-ta-m̥ẽẓõ dvã-k- tė-fårė-rbènẽr. Latyė-k-y-alåvė prèṉīvė-nåtra-fèna-awé-ḻè, lė-mètīve-sõ-wélė. Lė-sarẽ-tåvₑ-dabor-ẓò-la-tœr, y-åwₑ-lė-kuré-vnivₑ-la-bèni, pwé-lė-savãsīvė-vè-la-tåbla-d-la-kmuṉõ ; lė-kuré-dẓīvė-dé-prèyīrė. Õ-yåẓė, yã-n-a-yõ-ksė-trãpạ ; é-dẓė-l òréẓõ ki-dẓīvã-pè-bèni-lu-råfor. Pwé-õ-baḻīvₑ-si-su bẽ-wi-sụ, pwé-õ-kmãdåvė-na-mẹsa.

Na-fèḻₑ-k-sètå-mãkåyė, y-alåvė-på-tò-solė-awé-lė-kuré kã-lė-tornåvₑ-vė l-édlīẓė. Yã-na-yina-k-atãdīvė só-la-tœr, lė-kuré-ẓ-arvạ, é-prė-la-kūrda-dla-tloṣ pwé-é-ḻã-fotₑ-t-õ-ku. Lėṯyiṯyẹ, pãdi-õ-n-ã, sė-tnīvà-só-la-tœr lė-tã-dla-mẹsa ; yè-pi-apré k-i-rėportåvã-lœ́-sala-a-lœ́-plas.

Quand les femmes avaient eu des enfants, elles allaient se faire « rebénir » aussitôt qu'elles pouvaient sortir. Les vieilles disaient : (ne) dépasse pas l'avant-toit de ta maison avant que (de) te faire « rebénir ». Celle qui y allait prenait une autre femme avec elle (se faisait accompagner par une autre femme), elle mettait son voile. Elle s'arrêtait d'abord sous la tour (sous le porche), où le curé venait la bénir, puis elle s'avançait vers la table de la communion ; le curé disait des prières. Une fois, il y en a un qui se trompa ; il

dit l'oraison qu'ils disent (qu'on dit) pour bénir les fours à chaux. Puis on donnait six sous ou huit sous, et on commandait une messe.

Une fille qui s'était manquée, cela n'allait pas tout seul avec le curé quand elle (re)tournait vers l'église. Il y en a une qui attendait sous la tour, le curé arriva, il prit la corde de la cloche et il lui en donna un coup. Celles-ci, pendant un an, se tenaient sous la tour le temps de la messe ; c'est seulement après qu'elles reportaient leur chaise à leur place.

Mort. Funérailles. « Anniversaire »[1].

Kā-i-mœ́r-kokō-dyā-na-mèzǭ, ō-sė-dépaṣe-d-abḻi-lė-mŏrė dvā-k-é-fōse-rå ; ō-n-étā-ō-lāfwa-prụprė su-lė-ḻė, pwé-ō-lė-rekœ̄ṣe ; ō-ḻė-kurèzė-lu-då, ō-ḻė-pase-ō-ṣapèlè-ā-lutœ̄r. Ō-må-ō-lēzė-blā-su-la-tåbla, ō-pūze-dsu-ō-krėsėfị, la-bénita-ṣādèḻa u-bè-na-vèḻœ̣za, ō-vère-dēdye-bénịta-awé-ō-bè-de-ramó. Luz-åtrėyåze, ō-būṣịvė-la-fnẹ̄tra ; yǫ̆ra ō-tire-lu-vātó ; ō-n-aréte-lė rlòze ; ō dute-lé-kōpāne-é-bētye ; ō-va-mètre-ō-krépe-ėz-avẹḻė sō-n-ā-na, pwé-ō-va-fårė-sānå la défụạ. Syė-t-ō-n-ōm-k-è-mŏre, i-sānā-nu-ku-awé-la-gru-sa-tloṣ ; syè-na-fẹ̄na, yè-t-awé-la ptịta ; pwé-apré, i-sạnā-a-grā-brạ̄lė.

Dyā-le-tā ō-ne-faså-zē-fårė-dė-lẹ̄trė ; yā-n-avå-yō, ō-parā-bē-ō-vzẹ̄, k-alåve-avarti-lu-parå dyå-lé-kmune-vėzẹne. I-ḻė-falå-bē-tò-le-zœ̀ pè-fåre-sa-kọrsa.

Yā-n-a-kokō kė-vėṇā-le-zœ̀ pè-sèṇi-lė-morė. Pwé-la-né, i-vē-dé-vzē-pè-vèḻi ; i-sastā a-la-kuzẹna, pwé-dabitụda i-blạgā-tota-la-né, i-prẹ̄zā-dè-tò-kė-du-mòre ; mimamā kōkėyåze-i-rịyā kā-yè-t-ǭ-mŏre-kė-få-på-fọ̄tà. Parvė la-miné-ōn-œ̣̄ra ō-ḻœ́-få-fåre-la-kòlăɛọ̄. La dérīre-né yè-lu-portyœ́-kė-vẹḻā. Ō-ne-prèṇīve-på-lukålė-k-i-fus mà-portyœ̣ ; sė-le-more-n-ètå-på-maryå, ō-dmādåve-dé-garsō-a-pu-pré-dė-s-n-ą̊je ; s-altå-maryå ō-dmā-dåvė-déz-òm.

Pwé ō-må-lė-more-ā-byẹ̄rė ; kà-ō-n-a-pur-k-é-sė-wådẹ, ō-må-du-rasē-dzŏ, luz-atrėyåzė ō-mtåvė-mimamā-dé-fẹ̄drė ; yọra i-jịpā. Ō-tlulåvė-la-byẹ̄re ; yorādrẹ ō-frème-awé-dé-kroṣė bē-dé-vis. Ō-la-pūze-su-ō-bā, ō-la-krèvẹ awé-lè-pè-bråve-lāfwa k-ō-n-ōse-a-la-mèzō ; y-ā-n-avå-kė-faɛā-fårė-ō-lāfwa-dė-bråva-tẹ̄ḻa pè-kā-y-arvåvė-kōkrạ̄.

La vèḻ-d-l-ātèramā, apré-l-ājlus, i-sānā-la-mụ̄da.

1. Cf. A. Duraffour, *Choses et mots du vieux Forez*, dans *Mélanges offerts au comte de Neufbourg*, Fondation Georges Guichard, Feurs, 1942, p. 45.

Dvā-l-ātèramà, ya-bē-dé-ẓā, sutò-dé-fèn, kè-vèṇā-sèṇi. Ō-má-lu-krèpè ; yè-dé-ṇœ-dè-krèpè k-ō-n-a-aprèstå, pwé-ō-n-à épègė-yō-u-bré-gọṣè a-tó-lu-parà, éẓ-om ; ō-n-ā-få-katrè-pè-gru pè-lu-portyœ ; i-sė-mètā du-u-bré-drå du-u-bré-gọṣė. Kā-yè-dé-tò-jwànè-ẓā, lè-krèpė-ẓ-è-blā.

Lè-kuré-vē-fårè la-lèvạ-du-kōr (ou *lẹva-du-kōr*) *a-la-mèẓō. Kā-al-ētrè, ō-prā-na-sarvita-blāṣė k-ō-pas-su-lu-bré-dla-kwūrẹ, pwé-k-ōn-ataṣ-dèri. Pwé-é-pas-lè-prèmi. Daborė apré-lè-morė yā-na-yịna kè-pré-parā kè-tē-lè-sīrè-almå. Dèri, ya-tó-lu-parā ; luẓ-åtrèyåẓè i-portåvā-tó-ṣåkō yina-dé-vā-sādẹ̀ḷė kō-n-avå-aṣtå ; ō-lé-ḷœ-prèṇīvè ān-arvā-só-la-tœr pè-lé-mètrè-su-lu ṣādèḷị. Ora ō-lé-pœrtė-a-l-édlịẓè dvā-lātèramā ; ō-n-ā-baḷė-rā-kyịna-u-kuré, lè-pè-grūsa-kè-lèẓ-åtrè. A-l-édlịẓè latyè-kè-tē-lè-sīrė sė mè-da-ẓènœ-su-na-sala : dèri-lė-bā-dé-morė. A sasẹ ya-kåk-ōm-kè-vā-a-l-ātèramā-d-lœ-fèn, yè-ẓa-bē-rå ; mé-lé-fèn-n-vā-jamé-a-lātèramā-d-lœẓ-òm.*

Apré-la-mẹ̀sa, kā-lè-kuré-kmāsė-lu-libråmé, la-k-a-lè-sīrė-va-ufri pwé-sèṇi lè-mōrè ; luẓ-åtrè-parā-la-ϵègā, pwé-dè-ityẽ luẓ-étrāẓi, dabò-luẓ-òm pwé-lé-fèn-apré. Lœ-k-nā-ẓē-dè-rèlijyọ, kè-sā-nè-ṣē-nè-lœ, nè-vā-på sèṇi, i-rēstā-dfœr.

U-sèmėtịrė, kā-la-byèrė-ẓè-dyā-la-fọsa, lu-parā-paṣā-lu-prèmi pwé i-tịrā-lœ-krèpė-dsụ ; pwé-i-vā-sè-mètrè-dvā-la-pœrta-du-sèmètịrė åwè-lé-ẓā-ḷœ-rạdā-luẓ-onẽr.

Apré-lạtèramạ ō-rèprā-lè-lāfwa-è-la-sarvịta ; dyà-lè-tā i-falå-baḷi-n-ėku-pè-lu-ravå.

Dyā-lè-vyò-sèmėtịrė, k-ètå-ā-l-utœr-d-l-édlịẓè, y-avå-ō-kwẹ-k-n-ètå-på-béni åwė-y-ātèråvā-lœ-k-sè-détrwịẓā, mā-lu-nẽyạ-è-lu-pādụ ; kā-yā-n-avå, i-ḷœ-faϵā-kåḷi-lè-murẹ ; ō-lu-ẓ-ātèråvė-a-rå-né, sā lè kurẹ ; pwé-ō-nė-sānåvė-på. Kā-yè-på-n-ātèramā-sivil, ō-sānè-kā-lè-kuré-mod(ė)-dè-l-édlịẓė, kā-i-rmọdā-dla-mēẓō, kā-ō-n-arivè-kåẓu-vè-l-édlịẓè, lè-tā-dé-libråmẹ, pwé-k-ā-ō-pœrtè-lè-morė-u-smètịrè.

Kā-lè-pårā-u-la-mårạna-dna-tloṣ-murịvā, ō-faså-plœrå-la-tloṣ ; tòtè-lé-jē-mnutė lè-sānåvė-ō-ku, tò-lè-tā-k-lè-morė-ẓ-ètå-ā-kōr.

Dyā-lè-korā-d-la-snāna-dapré, ō-kmāsė-l-aṇwå (*yora-ō-di-l-ani-varsérè*). *I-rplạsā-lè-bā-dé-mōrė-awé-lè-dra-dé-mōrè-dsu, pwé-lé-ṣādẹ̀ḷ-ā-l- utœr ; pwé lè-kuré-di-la-mèsa-dé-morė. I-ṣātā-mé-lu-libråmé, pwé-é-pas-awé-l-édyè-bènịta è-l-asparjés, pwé-l-āsā, pè-bèni-ā-l-utœr-du-bā-dé-morė. Latyè-k-a-lè-sīrè sè-tē-mā-lè-prèmi-yåẓè, mé-lè-n-va-på-ufri ; i-j y-alạ̊vā-dyā-lè-tā, mé-la-mụ̄da-ẓā-na-paså. Lœtyè-kè-mèprịẓā-lœ-mōrė, u-bē-kè-saryā-trè-pūr, n-lu-fā-på-mètrė-a-l-anivarsẹrė.*

Ō-yåẓè-k-y-è-kmāϵạ, ō-va-tni-lė-sīrė dvà-la-mẹsa tòtè-lé-dmāẓè-k-y-è-

på-fẽta ; õ-sė-tẽ-drẽta vė-la-tåbla-dla-kmuṋõ ã-fas-du-kuré kė-t-ădlé-awė-luz-ăfã-dė-kœ̇r. Õ-tẽ-lė-sir kė-lė-tlėr-ʒ-a-almå, lė-tà-dé-libråmé ; kã-yė-furni, lé-fẽnₑ-ṯywã-lu-sīrė pwé-lu-rtœ̇rnã-a-lœ́-plas.

L-anivarsẽrė-dūrė-õ-n-â ė-na-dmãʒₑ-u-dawₑ-à-n-aprœ́ ; lœ́-k-sã-trė-prẽsâ-d-lė-fårₑ-furni sₑ-fã-rmarkå. Adã, õ-rdi-mé-la-mẽsa-dé-morₑ mã-u-kmăsamă. Dėịtyė, õ-nₑ-va-på-ɲé-tnĩ-lė-sirė, õ-di-k-al-ba.

Yė-bė-rå-kã-tó-lu-sirė-sã-ba. Syã-na-ʒẽ u-bẽ-s-yã-n-a-rã-k-yõ, õ-pu-satàdrė-a-n-ã rėvi-na-pår sã-trė-t-awanå ; lu-vyò-dʒịvã : i-va-fårₑ-na-défrẹ̃na ! Õn-a-ʒu-vyu-juska-di-sīrė-a-sasẹ́.

Sya-ʒẽ-dė-fėn-adå-jwãnₑ-dyã-la-famiḻ, u-bẽ-kã-i-sã-tòtₑ-dvã-dₑ-pạr-tyė, õ-få-tni-lė-sīrₑ-pè-n-étràʒīrₑ k-õ-pẹ̄yė ; dyã-lė-tã õ-baḻīvₑ-di-frã bẽ-õ-n-aṣtåvₑ-na-rọba ; stœ́ʒ-ã y-ètå-sã-frã.

A-bordẹ̄ṋẹ̃, luʒ-åtrėyåʒₑ, lu-parã alåva-ufri-è-sėṋi sa-yạ̊ʒė ; sa-yạ̊ʒₑ i-faɛã-lė-tœ̆r-du-bã-dé-morₑ.

Quand il meurt quelqu'un dans une maison, on se dépêche d'habiller le mort avant qu'il soit raide ; on étend un drap propre sur le lit, puis on le recouche ; on lui croise les doigts, on lui passe un chapelet autour. On met un linge blanc sur la table, on pose dessus un crucifix, la « bénite chandelle » ou bien une veilleuse, un verre d'eau bénite avec « un bout de rameau » (un rameau de buis). « Les autrefois » on « bouchait » la fenêtre ; à présent on tire les volets ; on arrête l'horloge ; on retire les clochettes « aux » bêtes ; on va mettre un crêpe aux abeilles si on en a, puis on va faire sonner la « définie ». Si c'est un homme qui est mort, « ils » sonnent neuf coups avec la grosse cloche ; si c'est une femme, c'est avec la petite ; puis après, « ils » sonnent à grand branle.

Dans le temps on ne faisait point faire de lettres (de faire-part) ; il y en avait un, un parent (ou) bien un voisin, qui allait avertir les parents dans les communes voisines. Il lui fallait bien tout le jour pour faire sa course.

Il y en a quelques-uns qui viennent (pendant) le jour pour faire le signe de la croix sur le mort. Et le soir, il vient des gens pour veiller ; ils s'asseyent à la cuisine, et d'habitude ils bavardent toute la nuit, ils parlent de tout que (excepté) du mort ; « mêmement » quelquefois ils rient, quand c'est un mort qui ne fait pas besoin. « Par » vers « la » minuit une heure, on leur fait faire la collation. La dernière nuit ce sont les porteurs qui veillent. On ne prenait pas lesquels que ce fût (n'importe qui) comme porteurs ; si

le mort n'était pas marié, on demandait des garçons à peu près de son âge ; s'il était marié, on demandait des hommes.

Puis on met le mort en bière ; quand on a peur qu'il se vide, on met de la sciure dessous, « les autrefois » on mettait « mêmement » des cendres, maintenant « ils gipent » (on enduit de plâtre). On clouait la bière ; à présent on ferme avec des crochets (ou) bien des vis. On la pose sur un banc, on la couvre avec le plus beau drap qu'on ait dans la maison ; il y en avait qui faisaient faire un drap de jolie toile pour quand il arrivait quelque chose.

La veille de l'enterrement, après l'angelus, « ils » sonnent un glas.

Avant l'enterrement, il y a bien des gens, surtout des femmes, qui viennent faire le signe de la croix. On « met les crêpes » ; ce sont des nœuds de crêpe qu'on a préparés, puis on en épingle un au bras gauche, à tous les parents, aux hommes ; on en fait quatre plus gros pour les porteurs ; ils se mettent deux au bras droit, deux au bras gauche. Quand ce sont « des » tout jeunes gens, le crêpe est blanc.

Le curé vient faire la levée du corps à la maison. Quand il entre, on prend une serviette blanche qu'on passe sur les bras de la croix, et qu'on attache derrière. Puis il passe le premier. Après le mort, il y en a une (une femme) qui est « près parent » (proche parente) qui tient le cierge allumé. Derrière, il y a tous les parents ; « les autrefois » ils portaient tous chacun une des vingt chandelles qu'on avait achetées ; on les leur prenait en arrivant sous le porche pour les mettre sur les candélabres. A présent on les porte à l'église avant l'enterrement ; on n'en donne rien qu'une au curé, elle est plus grosse que les autres. A l'église, celle qui tient le cierge se met « d'à » genoux sur une chaise derrière le banc des morts. A Saxel, il y a quelques hommes qui vont à l'enterrement de leurs femmes, c'est déjà bien rare ; mais les femmes ne vont jamais à l'enterrement de leurs hommes.

Après la messe, quand le curé commence « les » libera me, celle qui a le cierge va offrir et faire le signe de la croix sur le mort ; les autres parents la suivent, et ensuite les « étrangers », d'abord les hommes, puis les femmes après. Ceux qui n'ont point de religion, qui ne sont ni chien ni loup, ne vont pas « signer », ils restent dehors (hors de l'église).

Au cimetière, quand la bière est dans la fosse, les parents

passent les premiers et ils jettent leur crêpe dessus ; puis ils vont se mettre devant la porte du cimetière où les gens leur rendent les honneurs.

Après l'enterrement on reprend le drap et la serviette ; « dans le temps » il fallait donner un écu pour les ravoir.

Dans le vieux cimetière, qui était autour de l'église, il y avait un coin qui n'était pas béni où « ils » enterraient ceux qui se détruisent (se suicident), comme les noyés et les pendus ; quand il y en avait, on les faisait passer par-dessus le mur ; on les enterrait à la tombée de la nuit, sans le curé ; et on ne sonnait pas. Quand ce n'est pas un enterrement civil, on sonne quand le curé part de l'église, quand ils repartent de la maison, quand on arrive presque vers l'église, le temps des libera me, puis quand on porte le mort au cimetière.

Quand le parrain ou la marraine d'une cloche mourait, on faisait pleurer la cloche ; toutes les cinq minutes elle sonnait un coup, tout le temps que le mort était en corps.

Dans le courant de la semaine d'après (l'enterrement), on commence « l'anniversaire » (on dit aussi : on met à l'anniversaire). « Ils » replacent le banc des morts avec le drap des morts dessus, puis les chandelles autour ; puis le curé dit la messe des morts ; « ils » chantent « mais » (de nouveau) « les » libera me, puis il passe avec l'eau bénite et le goupillon, et l'encens, pour bénir autour du banc des morts. Celle qui a le cierge se tient comme la première fois, mais elle ne va pas offrir ; ils y allaient dans le temps, mais la mode en a passé. Ceux qui méprisent leurs morts, ou bien qui seraient trop pauvres, ne les font pas mettre à l'anniversaire.

Une fois que c'est commencé, on va tenir le cierge avant la messe tous les dimanches où ça n'est pas fête ; on se tient droite (debout) vers la table de la communion en face du curé qui est au delà avec les enfants de chœur. On tient le cierge que le sacristain a allumé, le temps « des » libera me ; quand c'est fini, les femmes éteignent les cierges et les reportent à leur place.

L'anniversaire dure un an et un dimanche ou deux « en après » ; ceux qui sont trop pressés de le faire finir se font remarquer. Alors, on redit « mais » la messe des morts comme au commencement. « Depuis là » (à partir de ce moment-là), on ne va plus tenir le cierge, on dit qu'il est tombé.

C'est bien rare quand tous les cierges sont tombés. S'il n'y en a

point ou bien s'il n'y en a qu'un, on peut s'attendre à en revoir plusieurs sans trop tarder ; les vieux disaient : cela va faire une dégringolade ! On a « eu » vu jusqu'à dix cierges à Saxel.

S'il n'y a point de femmes encore jeunes dans la famille, ou bien quand elles sont toutes parties d'ici, on fait tenir le cierge par une « étrangère » qu'on paie ; « dans le temps » on donnait dix francs ou on achetait une robe ; ces années (dernières) c'était cent francs.

A Burdignin, « les autrefois », les parents allaient offrir et faire le signe de la croix sept fois ; sept fois ils faisaient le tour du banc des morts.

Saxel (Haute-Savoie).
Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise). J. Dupraz.

Imprimerie Protat Frères, Mâcon, C. O. L. 31.1998.
Juin 1944. — Dépôt légal 2e Trimestre 1944. — N° d'ordre chez l'imprimeur : 6149.
N° d'ordre chez l'éditeur : 57-58. — Le gérant : A. Terracher.

SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS ROMANES ET FRANÇAISES

VOLUMES PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE M. MARIO ROQUES

1. M. ROQUES. *Bibliographie des travaux de Jules Gilliéron.* 13 fr.
2. N. DUPIRE. *Bibliographie des travaux d'Ernest Langlois.* 20 fr.
3. G. POTEY. *Le patois de Minot* (Côte-d'Or). 20 fr.
4. J. LHERMET. *Lexicologie du dialecte d'Aurillac.* 52 fr.
5. J.-M. ROBERT-JURET. *Le patois de la région de Tournus.* 40 fr.
6. É. VIOLET. *Le patois de Clessé* (Saône-et-Loire). 32 fr.
7. J.-K. DITCHY. *Les Acadiens Louisianais.* 58 fr.
8. W. VON WARTBURG. *Bibliographie des dictionnaires patois.* 52 fr.
9. E. COCHET. *Le patois de Gondecourt* (Nord). 65 fr.
10. P. BOLLON. *Lexique de la Chapelle d'Abondance* (Hte-Savoie). 26 fr.
11. A. SCHMITT. *La terminologie pastorale dans les Pyrénées Centrales.* 52 fr.

12. E. POUSLAND. *Etude sémantique de l'anglicisme dans le parler franco-américain de Salem* (Nouvelle Angleterre). 78 fr.

13. C. BRUNEL. *Bibliographie des manuscrits littéraires en ancien provençal.* 48 fr.

14. F. MEINECKE. *Enquête sur la langue paysanne de Lastic* (Puy-de-Dôme). 40 fr.

15. JEANTON et DURAFFOUR. *L'habitation paysanne en Bresse.* 40 fr.

16. C. M. CREWS. *Recherches sur le Judéo-Espagnol dans les pays balkaniques.* 48 fr.

17. H. PHILLIPS. *Le parler de la paroisse Evangeline* (Louisiane). 40 fr.

18. K. JABERG. *Aspects géographiques du langage.* 48 fr.

19. E. VIOLET. *Les patois mâconnais de la zone de transition.* 40 fr.

20. W. EGLOFF. *Le Paysan dombiste.* 78 fr.

21. A. SJŒGREN. *Lexique français-guernesiais.* Sous presse.

En vente à la même Librairie :

W. VON WARTBURG. *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, 33 fascicules parus.

IMPRIMERIE PROTAT FRÈRES, MACON. — MCMXLIV. — C. O. L. : 31.1998